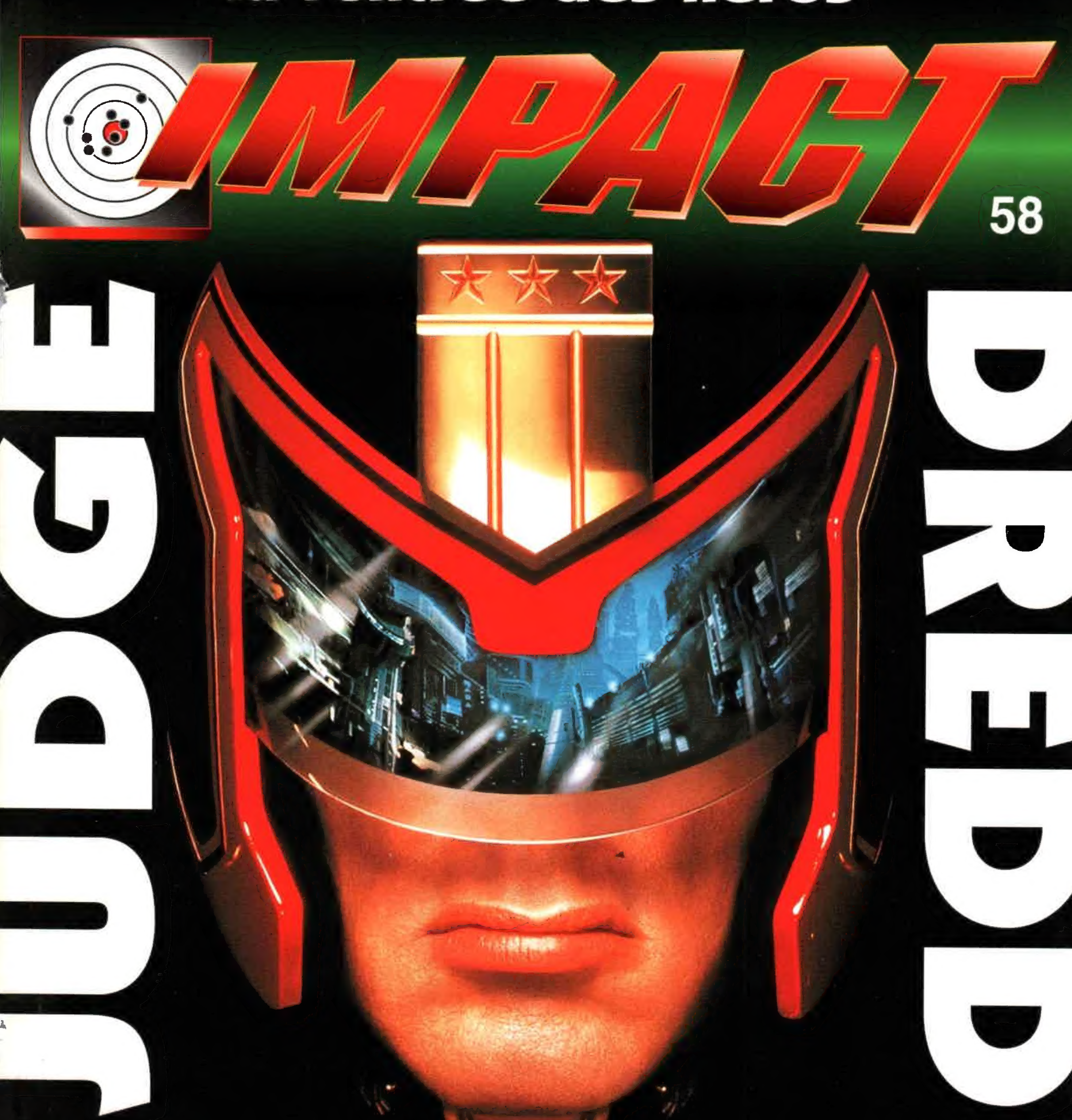
BRUCE WILLIS · STEVEN SEAGAL · MEL GIBSON · ANTONIO BANDERAS

la rentrée des héros

IMPACT

58

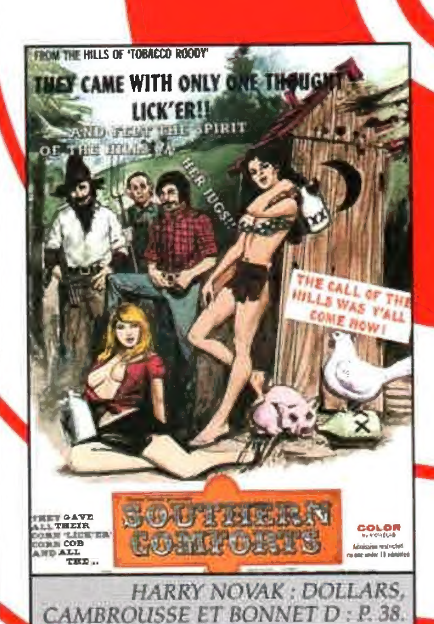


SYLVESTER STALLONE : «Demain, j'enlève le casque !»

RCI : 2800 CFA
Belgique : 180 FB
Canada : 7,25 $ - Suisse : 8 F
Espagne : 700 Pts
M 3226 - 58 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE


BRAVEHEART : P. 34



HARRY NOVAK : DOLLARS, CAMBROUSSE ET BONNET D : P. 38.

IMPACT 58, une publication **Jean-Pierre PUTTERS / MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Cyrille Giraud - Jack Tewksbury - Sandra Vô-Anh - Zébulon **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier
maquette Vincent Guignebert
composition The Heat Squad **photogravure** Beauclair **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépot légal** août 1995
commission paritaire n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°58** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Nathalie Brenner - Stéphane Calleja - David Chapman - Carole Chomand - Claudia Coles - Joël Dangol - Nathalie Dauphin - Françoise Dessaigne - François Frey - Claude Giroux - Jérôme Jouneau - Sandrine Lamantowicz - Anne Lara - Laurence Laurelut - Bruno Maccarone - Aliette Maillard - Sandrine Meunissier - Patrick Nadjar - Christine Nicolay - Christelle Pailly - Pascale Renoux - Jean-Pierre Vincent - Pascal Vincent

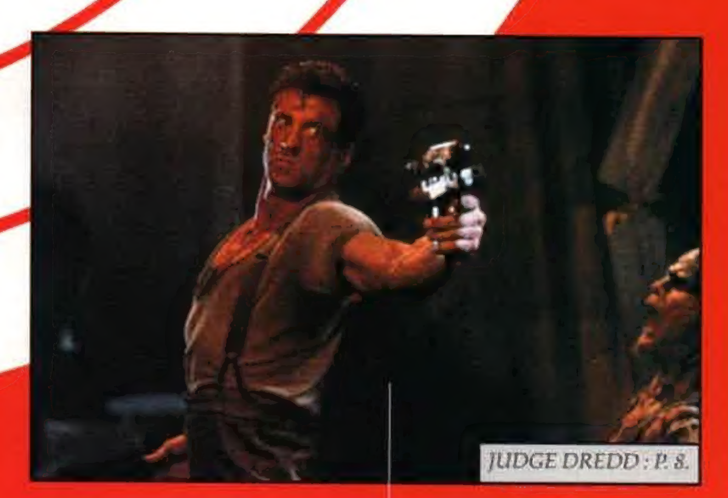
ÉDITO

DESPERADO : P. 16.

Faire un magazine de cinéma, ce n'est pas travailler en autarcie, dans son coin, à l'ombre d'une bougie au plus profond d'un grenier. C'est collaborer avec des gens. Cela implique des rapports avec des attaché(e)s de presse, cinéma et vidéo essentiellement, des sociétés de distribution. Des boîtes viennent parfois à mettre la clef sous le paillasson, de petits ou moyens indépendants généralement, pour des motifs économiques. Douloureux, mais d'une cruelle logique, d'une cruelle banalité par les temps qui courent. Lorsqu'une compagnie vidéo disparaît du jour au lendemain, ça fait mal. Premières rumeurs en juin pour une fermeture effective fin septembre. Il s'agit de *Delta Vidéo* avec qui nous entretenions des relations privilégiées. Oui, vraiment. *Delta*, diffuseur des John Woo, de **Bad Lieutenant** et de **Reservoir Dogs** parmi tant d'autres, disparaît de la circulation, contribuant malgré elle à la concentration croissante du marché vers quelques entreprises. Pourquoi ? Pour cause de faillite ? *Delta Vidéo* ne dépose pas le bilan. *Delta Vidéo* ferme ses portes parce que le groupe *Phillips*, repreneur de la société voici deux ans, vient de décréter son arrêt. Autrement dit, *Phillips* signe l'arrêt de mort de *Delta Vidéo*, sacrifiée sur l'autel de «la politique de groupe». Ce groupe qui possède également *Polygram Vidéo*. Une seule branche vidéo suffirait donc. Et *Delta* ne représente rien pour cette multinationale de l'électronique. Malgré quelques casseroles, les souvenirs chiffrés de la précédente gestion, la société se portait comme un charme, commençait à éponger le déficit hérité du passé, envisageait l'avenir avec sérénité, achetait des droits, mettait au point des collections de classiques américains oubliés. J'en oublie. Des projets, il y en avait plein les bureaux de *Delta Vidéo*. Des projets dont n'avaient manifestement rien à glander quelques décideurs, visiblement peu atteints par l'assassinat d'une société en plein élan, le pointage aux Assedic d'une trentaine de personnes poussées vers la sortie sans que l'alarme au rouge de la banqueroute ne se soit déclenchée. Un comble tout de même. Imaginez-vous employé dans une boîte prospère dont l'actionnaire majoritaire décide l'arrêt brutal pour des motifs troubles. Bêtise ou injustice ? L'un valant l'autre, laissons l'étiquette au choix du «décideur». Un tel mépris des hommes, du travail, stupéfie. Le gouvernement là-dedans ? Chirac et son «sidekick» Balladur annonçaient, en période électorale pleine de promesses sans lendemain, la mise hors-la-loi des licenciements de cet acabit. Que le «remerciement» ne devait être que l'ultime solution. *Phillips* en fait la magnifique contre-démonstration.

Après une dernière charrette de titres en septembre (**Pulp Fiction**, **Coups de Feu sur Broadway**, **Les Langoliers** et cie), les gens de *Delta Vidéo* verseront une chaude larme sur ce qu'ils étaient en train de construire et qu'on leur arrache des mains. Alors, Laurent, Manuel, François, Gilles et les autres, salut. Rien d'autre à vous dire que «Merde, alors ! Vous ne méritiez pas ça. De quel droit peut-on prendre une telle décision ?». Le droit que s'octroient les technocrates dont l'appréciation du travail et de l'humanité se résume en quelques froids rapports mathématiques. À vrai dire, on ne leur demande même pas de faire preuve de mansuétude, de générosité, mais d'avoir simplement de la suite dans les idées.

Marc TOULLEC



JUDGE DREDD : P. 8.

EXPRESSO

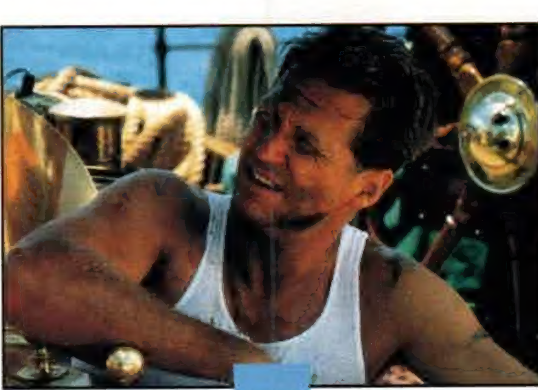
■ par **Jack Tewksbury & Emmanuel Itier** ■

Magnum au barreau

Tom Selleck aime la télévision. Bien que lauréat de quelques succès sur grand écran (**Trois Hommes et un Bébé** et sa séquelle), l'ex-Magnum accepte la proposition de Ted Turner de tenir la vedette de son téléfilm de prestige **Broken Trust**, mis en images par un certain Geoffrey Sax. Il y interprète Tim Nash, juge intraitable, le genre boy-scout à vouloir toujours punir les méchants et épargner les gentils. Il mène une existence plutôt paisible jusqu'au jour où deux envoyés du Ministère de la Justice lui demandent de collaborer en vue de débusquer les magistrats ripoux de la région. Tim Nash, confiant, accepte la proposition. Erreur fatale car il tombe au centre d'une sombre histoire visant à destituer des gêneurs. Lui-même est pris dans un engrenage infernal, violant les valeurs qu'il vénérait hier, reniant ses propres convictions... Désormais, tout n'est plus soit tout blanc soit tout noir pour cet homme de loi...
Avec également Elizabeth McGovern, Marsha Mason et William Atherton (le journaliste arriviste de **Piège de Cristal** et sa suite), **Broken Trust** se range dans la série des téléfilms de haute volée dont Ted Turner se montre si fier. Après **Le Loup des Mers** avec Charles Bronson, le **Frankenstein** de David Wyckes, un **Géronimo**, un **Sherlock Holmes** avec Charlton Heston et quelques autres, **Broken Trust** tente de montrer que la télévision peut aussi mettre en œuvre des projets intéressants et s'allouer les services de stars reconnues.

■ *Tom Selleck dans BROKEN TRUST* ■

Lame de fond...



■ *Jeff Bridges dans WHITE SQUALL* ■

Pendant que son frère Tony navigue au-dessous du niveau de la mer dans **USS Alabama**, Ridley Scott hisse les voiles du magnifique deux mâts de **White Squall**, l'Albatros. Il croise dans les eaux des Caraïbes en cet automne 1960. À son bord, treize étudiants que le taciturne skipper Christopher Sheldon (Jeff Bridges) formate non sans rudesse aux dures réalités de la mer. Le pire survient avec l'ouragan White Squall, une tempête terrible qui noie la moitié des adolescents et la femme de Sheldon, médecin du bord. N'ont survécu que le capitaine, son second (John Savage) et sept gamins.
Mais ce n'est là que le début de cette aventure que ses auteurs n'hésitent pas à ranger auprès des plus grands récits maritimes, entre «L'Odyssée d'Homer» et Joseph Conrad.
Au terme d'un tournage difficile mais pas aussi cataclysmique que celui d'un **Waterworld**, Ridley Scott a relevé le défi technique et narratif que constituait **White Squall**. Sur les océans, il avait une revanche à prendre : faire oublier le naufrage du **1492** avec Gérard Depardieu. Et, parallèlement, gommer le mauvais souvenir de **Crisis in the Hot Zone**, le thriller microbien abandonné par tous après que Jodie Foster l'ait fui. Le film pourrait par ailleurs renaître de ses cendres, entraîné par le succès important d'**Alerte** !. C'est d'ailleurs le jour où **Crisis** capota que le réalisateur prit la décision de plonger dans les eaux de **White Squall**, scénario inspiré d'une histoire vraie, mais qu'il tient à élever plus haut que le niveau de la mer. «*White Squall, c'est l'Épiphanie d'une génération, la transition d'Eisenhower à Kennedy, l'apprentissage de Camelot, la fin de ce mensonge que sont les années 50*». Pour résumer, le passage accéléré à l'âge adulte de quelques teenagers qui n'avaient pourtant pas l'étoffe des héros en mettant pour la première fois le pied sur le pont de l'Albatros.



■ *Les apprentis-matelots et futurs héros des mers de WHITE SQUALL* ■

EXPRESSIMO

● Vampire récent à Brooklyn sous la direction de Wes Craven, Eddie Murphy se met lui aussi au film d'action pur et dur et se branche sur un projet autrefois lié à Keanu Reeves et Stallone. Il s'agit de **Sandblast**, où l'ex-flic de Beverly Hills incarne un expert en explosifs envoyé en Arabie Saoudite récupérer des plans ultra secrets d'armement tombés entre des mains ennemies après le crash d'un avion militaire. Produit par Joel Silver, **Sandblast** sera réalisé par David Carson (**Star Trek Générations**).

● Romancier-vedette, John Grisham (**L'Affaire Pélican, La Firme**) voit les droits de ses livres systématiquement acquis par Hollywood. Jusqu'à présent, ses adaptations n'étaient pas des plus terribles, mais l'arrivée de James Foley (**Comme un Chien Enragé**) sur **The Chamber**, après que Ron Howard et Joel Schumacher aient passé la main, est plutôt de bon augure. Dans **The Chamber**, Chris O'Donnell (le Robin de **Batman Forever**) interprète un avocat chargé de défendre deux ultra-nationalistes d'extrême droite accusés du meurtre de deux jeunes Juifs. Toujours d'après un livre de John Grisham, **A Time to Kill** verra le jour sous la direction de Joel **Batman Forever** Schumacher. À Val Kilmer et Woody Harrelson, le cinéaste préfère un inconnu du nom de Matthew McConaughey car celui-ci possède l'accent du sud nécessaire à l'interprétation de cet avocat qui défend un Noir (Samuel Jackson) accusé de l'assassinat des violeurs de sa fille. Sandra Bullock et Kevin Spacey (le boiteux machiavélique de **Usual Suspects**) se présentent aussi au barreau.

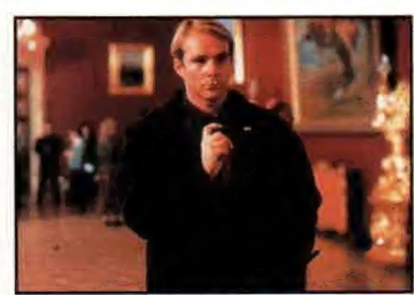
● Deux films au programme de Steven Seagal dans l'année qui vient. L'un est **Fire Down Below**, annoncé depuis longtemps déjà. Puis ce sera **Secret Smile**, à propos d'un agent de la CIA usant de certaines drogues pour accroître son potentiel intellectuel et physique. Mais ces substances impliquent également des effets secondaires très violents. C'est le directeur de la photographie Dean Semler (**Mad Max 2, Danse avec les Loups, Last Action Hero**) qui se charge de diriger ce comédien parmi les plus monolithiques vus sur un écran de cinéma. Bon courage.

● Quand un cinéaste abandonne un projet, un autre le remplace illico à Hollywood. C'est ainsi que **Tears of the Sun** que John Woo laisse tomber faute d'un scénario valable (de plus en plus mauvais au fil d'une douzaine de réécritures) tombe entre les mains de Dwight Little (**Sauvez Willy 2, Rapid Fire, Marked for Death**), réalisateur nettement plus docile. **Tears of the Sun** narre les aventures de quatre jeunes Américains prisonniers de la jungle amazonienne.

Harry Palmer : le retour



■ *Michael Caine en pleine manif pro-Stalinienne dans BULLET TO BEIJING* ■



■ *Jason Connery sur les traces de papa (BULLET TO BEIJING)* ■

De tous les espions des années 60/70, Harry Palmer est le plus flegmatique, le plus cynique, le plus paresseux aussi quoique très têtu. Trois films à son actif : **Ipcress - Danger Immédiat** de Sidney J. Furie, **Un Cerveau d'un Milliard de Dollars** de Ken Russell, **Mes Funérailles à Berlin** de Guy Hamilton. Trois films pour un seul interprète, Michael Caine. Près de trente ans après le dernier **Harry Palmer,** la série reprend, conçue pour le câble et la vidéo. Et Michael Caine répond présent à l'appel des producteurs.
Harry Palmer, qui faisait ses choux gras de la Guerre Froide, se retrouve au chômage. Plus de complot soviétique à démanteler. Il broie du noir jusqu'au jour où un appel lui offre de retrouver les joies d'antan. 5.000 dollars et un billet de première classe pour Moscou le mettent à l'aise. Là, Harry Palmer découvre une Russie qu'il ne connaissait pas, à la botte des différentes organisations mafieuses. Sa mission : retrouver pour le compte du mystérieux Alex la formule de fabrication d'Alorax, un germe microbien qui pourrait décimer des pays entiers. Et Alorax n'est pas précisément entre les mains de gens bien intentionnés. À Harry Palmer de prendre le transsibérien jusqu'à Beijing, en Chine, pour mener son enquête. Trois assistants s'offrent à lui, tous délégués par Alex : la belle Natasha (Mia Sara), Kim, et Nick (Jason Connery, fils de Sean)... Ils doivent intercepter la formule d'Alorax avant qu'elle n'atteigne son destinataire, le gouvernement Nord Coréen, dernier bastion du communisme belliqueux...
À **Bullet to Beijing** de George Mihalka (**Massacre à la Saint Valentin**) succède **Midnight in St. Petersburg** de Douglas Jackson (**Meurtre à Double Tour, Fausse Victime**). Après sa quête du virus mortel, Harry Palmer crée sa propre agence, en collaboration avec des anciens des services secrets britanniques. Il possède même une antenne à Saint-Pétersbourg, dirigée par son complice Kim, lequel consacre davantage de temps à sa petite amie Tatiana, une ballerine, qu'à son travail. Lorsque des hommes de la Mafia tentent de kidnapper cette Tatiana, Harry Palmer et son équipe accourent. Pourquoi enlever une danseuse ? Il apparaît clairement que le kidnapping serait un redoutable moyen de pression sur les parents de la belle, conservateurs d'un musée rempli de trésors historiques à l'inestimable valeur.
Bullet to Beijing et **Midnight to St. Petersburgh** : deux films pour renouer avec le flegme d'Harry Palmer, alias Michael Caine. ■

Avant le grand Bond !



■ *Pierce Brosnan dans NIGHT WATCH* ■

Avant de revêtir les smokings de James Bond dans **GoldenEye** (sortie pour la mi-décembre prochain), Pierce Brosnan n'aura pas vraiment chômé. Une nouvelle version de **Robinson Crusoé** en Australie, sous la direction de Rod Hardy et de George Miller (le pas bon de **L'Histoire sans Fin 3**) et ce **Night Watch. Night Watch,** c'est la suite de **Death Train/ Le Train de la Mort**, sorti l'an dernier en vidéo. Pierce Brosnan y retrouve le rôle de Mike Graham. Membre de l'Unaco (United Nations Anti-Crime Organization), le personnage naît d'abord sous la plume du romancier Alistair MacLean («Les Canons de Navarone», «Quand les Aigles Attaquent»). Pour cette deuxième aventure cinématographique, il commence par pleurer l'assassinat d'un ancien partenaire. Peu après, son chef lui ordonne de faire équipe avec la puissante et jolie Sabrina Carver (son équipière du **Train de la Mort**) en vue de mettre la main sur un tableau de Rembrandt volé deux ans auparavant. Se faisant passer pour un couple en pleine lune de miel, les deux agents de l'Unaco mènent leur enquête jusqu'à Hong Kong, où ils établissent le contact avec Myra Tang, antenne locale de la CIA. L'affaire prend une autre tournure quand ils découvrent que le vol d'objets d'art dissimule en fait une sombre histoire de satellite espion. Et c'est Mao Yixin, un mystérieux et richissime Chinois (en fait un membre du parti communiste Nord Coréen) qui tire les ficelles...
À l'instar du **Train de la Mort**, **Night Watch** porte la signature de David S. Jackson. Quant à Pierce Brosnan, il y joue les espions machistes, confronté à une consœur féministe en diable !

● Après le thriller **Heat** de Michael Mann avec également Robert de Niro et Al.Pacino, et avant le remake de **L'Île du Dr. Moreau,** Val Kilmer se met au service de Stephen Hopkins (**Blown Away, Predator 2**) pour les besoins de **The Ghost and the Darkness** basé sur un scénario de William Goldman (**Marathon Man, Butch Cassidy et le Kid**). Là, le nouveau Batman sera, au début du siècle, un ingénieur du rail confronté à deux lions tueurs dont le nombre des victimes atteint quelque 130 repas humains. Un projet qui fleure bon l'aventure rétro ! Souhaitons que cela lui réussisse mieux qu'à **Congo** que nous vous conseillons vraiment de fuir.

● Actif sur tous les fronts, Quentin Tarantino vient de former sa propre compagnie de distribution, *Rolling Thunder*. Ce n'est bien sûr pas pour exploiter un remake du **Camion** de Marguerite Duras ou une version ciné US de *Classe Mannequin*. *Rolling Thunder* se destine à la diffusion de films d'action made in Hong Kong et d'arts martiaux, dont ceux de Jackie Chan. Tarantino est, en effet, parvenu à convaincre son bailleur de fonds, *Miramax* filiale de *Disney*, de la viabilité d'un tel marché. *Rolling Thunder* débute ses activités en distribuant le hautement jouissif **Chungking Express** de Wong Kar Wai, une comédie sentimentale honteusement boudée par le public français. Parallèlement, l'auteur de **Reservoir Dogs** et de **Pulp Fiction** travaille actuellement au documentaire provisoirement titré **Independance and Unity**, filmé par Sarah Kelly, qui traite des rapports conflictuels entre les puissants syndicats du cinéma et les producteurs indépendants. Censé avoir été clandestinement tourné durant une convention professionnelle, **Independance and Unity** défraie déjà la chronique hollywoodienne. Des révélations fracassantes sont à prévoir sur les coulisses du pouvoir de La Mecque du 7ème art.

● Retour de Michael Douglas à l'action après s'être soustrait aux abordages de **Cutthroad Island**. Il reprend le rôle du simili Arsène Lupin tenu dans les années 70 par Robert Wagner dans la série ***Opération Vol***. Viendra ensuite **Extreme Denial** d'après un roman (non publié pour l'heure) de David Morrell, le père littéraire de Rambo. Là, l'ex-flic de **Basic Instinct** rentrera dans la peau d'un agent de la CIA coulant une retraite aussi prématurée qu'heureuse dans son ranch de Sanfa Fe. Il reprend du service lorsque son ancienne conjointe vient à être assassinée. Dans **Witness to the Truth**, Michael Douglas pourrait interpréter un agent du FBI enquêtant sur un crime à priori parfait, sans l'ombre du moindre indice pour démarrer ses investigations.

TELEVISION

● Errare humanum est, comme on dit. Dans le dernier numéro, nous vous annoncions que ***Murder One***, la nouvelle série produite par Steven Bochco, se limiterait à un seul meurtre par épisode. Tout faux. ***Murder One*** consacrera toute la saison à la résolution du même meurtre. Autrement dit, Bochco réinvente le feuilleton à l'ancienne. Il compte bien faire en sorte que la nation entière se passionne pour cette affaire et qu'aucune information sur l'histoire ne puisse filtrer. Les scénarios sont gardés dans un coffre-fort et chacun des acteurs est tenu par le secret absolu. Du coup, ***Murder One*** est la série la plus attendue de la rentrée. *ABC* compte sur elle pour contrer **E.R.**, la série phénomène de *NBC*.

● Robin Givens et Patricia Wettig réunies dans une nouvelle série *CBS*, ***Courthouse***, écrite par les créateurs de ***Lois et Clark, les Nouvelles Aventures de Superman***. Pas de super-héros ici, mais des procureurs, des avocats et des juges face à de redoutables meurtriers ou de parfaits innocents.

● La nouvelle série de Don Johnson, ***Off Duty***, devait démarrer au mois de janvier, mais rien n'est prêt et Don Johnson refuse de travailler tant que les scénarios ne seront pas à son goût.

● Jim Belushi reprend le rôle d'Humphrey Bogart dans une version télé d'un film de 1943, **Sahara.** Produit par la chaîne câblée *Showtime*, ce téléfilm met en scène l'épopée d'un tank américain dans le désert du Sahara pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Belushi n'est pas trop effrayé à l'idée de succéder à l'acteur de légende. Ce qui l'inquiète plus, *«c'est de tourner un film avec tant d'explosions et d'action en à peine 18 jours»*.

● **Clercks**, petit film indépendant très sympa découvert l'an passé au festival de Cannes, va devenir un sitcom. Ce sera la première série produite par le tout nouveau département télé créé chez *Miramax*, la petite major qui monte, qui monte...

● Nicolette Sheridan et William Devane (***Côte Ouest*** pour tous les deux) se retrouvent dans une version télé de «Virus», le roman de Robin Cook. Ils jouent un couple de médecins enquêtant sur la propagation d'un nouveau microbe. Un suspense produit par *NBC*.

● Décidément, depuis **Mort ou Vif** et son éclatante Sharon Stone, les westerns avec des héroïnes coriaces sont à la mode à la télé US. Dans **Follow The River,** un téléfilm *CBS* entièrement tourné dans les magnifiques décors naturels de Caroline du Nord, Sheryl Lee (Laura Palmer dans **Twin Peaks**) est une jeune femme forte et déterminée, pionnière du Far West, qui est enlevée par des Indiens. Pour retrouver sa famille, elle devra s'évader et descendre un fleuve déchaîné.

EXPRESSIMO

● Très sollicité, Johnny Depp prend néanmoins le temps de se lancer dans la mise en scène. Ce sera pour **The Brave** dont le sujet détonne dans la production hollywoodienne. Le kamikaze de **Ed Wood** s'y dirige lui-même en jeune père acceptant de tourner dans un snuff-movie (des films clandestins dont les meurtres sont véridiques) pour garantir des revenus confortables à sa famille dans le besoin.

● Après le **Casino** de Martin Scorsese et **Heat** de Michael Mann, Robert de Niro embraye sur deux projets juteux, **The Fan** et **Affirmative Action**. Dans **The Fan** que devrait mettre en images Tony Scott, le comédien incarnera l'admirateur fervent jusqu'à la folie d'un sportif célèbre. Wesley Snipes lui donnera la réplique. Robert de Niro positive dans **Affirmative Action**, un polar où il sera un flic chargé de résoudre les problèmes liés aux gangs dans les quartiers les plus chauds de Los Angeles. Un **Colors** bis ?

● Après **The Shadow Conspiracy**, un thriller politique avec Charlie Sheen, George Pan Cosmatos, remis en selle par le succès US du pourtant piteux **Tombstone**, se lance dans une nouvelle interprétation de Tarzan. Ce **Tarzan** des années 90 sera, selon le cinéaste, dans la double mouvance de Johnny Weissmuller et des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. De nobles intentions. Méfiance car le scénariste, David Lowry, s'est porté coupable d'une navrante adaptation d'Alexandre Dumas avec les derniers **Trois Mousquetaires** en date.

● Après bouclage de **Mission Impossible**, Brian de Palma pourrait embrayer sur **Ambrose Chapel**, un thriller politique tournant autour d'un journaliste impliqué dans un complot visant à éliminer le Président des États-Unis, un sport très pratiqué dans le cinéma hollywoodien depuis **Dans la Ligne de Mire** de Clint Eastwood.

● Mel Gibson et Ron Howard (dont le **Apollo 13** gravite très haut au box-office américain) s'allient pour la cause de **Ransom**. À l'ex-Mad Max d'incarner un millionnaire qui offre une récompense à celui qui lui ramènera son fils kidnappé au lieu de payer la rançon demandée par les ravisseurs. La compagnie de production de Mel Gibson vient également d'acquérir les droits du scénario «Pipes», une aventure dans le style d'**Indiana Jones** à propos d'une chasse aux diamants dans les plus épaisses forêts du Canada. Gibson pourrait en être la vedette. On parle également de plus en plus de lui pour succéder à Roger Moore et Ian Ogilvy pour tenir le rôle du Saint dans la version cinéma de Philip Noyce.

Le chant des sirens...

À la rentrée, sur *M6*, démarrage d'une nouvelle série policière qui n'est pas passée inaperçue sur les petits écrans américains. ***Sirens*** met en scène trois femmes-flics de Pittsburgh, qui ont chacune une raison particulière de bien faire leur boulot. Jessie Jaworski a vu son mari tomber sous les balles d'un meurtrier en pleine rue, et tient à tout prix à arrêter le coupable. Sa coéquipière, Lynn Stanton, ne se pardonne pas d'avoir laissé échapper le tueur. Quand à Molly Whelan, elle vient d'être désignée pour enquêter sur un mystérieux trafic d'armes qui impliquerait des officiers du service. Au fil des épisodes, les trois jeunes femmes continuent à mener leur enquête. Des investigations qui se mêlent à la vie quotidienne exigeante et difficile du commissariat. Ces nouvelles «drôles de dames» version ***New York Police Blues*** (caméra à l'épaule et rythme saccadé) ont déjà récolté une nomination à l'Emmy (version US des 7 d'Or) de la meilleure réalisation et une audience fidèle Outre-Atlantique.



■ *Adrienne-Joi Johnson, Jayne Heitmeyer & Lisa Snyder dans SIRENS* ■

Son doux visage...

Lorenzo Lamas est désormais une grosse vedette, télé et vidéo cela s'entend. Sur une grosse moto, la crinière au vent, il joue les justiciers rock'n roll dans la série ***Le Rebelle***. Au cinéma, il accumule les séries B de qualité variable (**Le Maître d'Armes**, **Viper**, **Fistfighter 1 & 2**, **Final Impact**, **Gladiator**). En matière de réalisation, Lorenzo Lamas devrait s'abstenir car son **Haute Trahison/CIA 2** s'inscrit tout de même sur la liste noire des grosses daubes. Son dernier film en date, **Mask of Death**, s'annonce nettement meilleur. Mis en images par David Mitchell, un jeunot qui se fait les griffes sur l'écriture de comédies idiotes (**Screwball Academy & Ski School**) et de petits films fantastiques (**Abraxas** et un **Watchers** produit par Roger Corman), **Mask of Death** part d'une combine toujours efficace, le changement de visage. C'est ainsi que le flic Daniel McKenna, qui bronzait paisiblement sur une plage de Hong Kong en compagnie de sa femme, reçoit une balle en plein visage. La chirurgie esthétique lui permet de prendre l'identité de la fripouille Lyle Mason, un gangster mort dans la fusillade. Avec la complicité du FBI, il s'évade de l'hôpital pour plus de crédibilité. Et voilà McKenna infiltré dans le gang de Frank Dalila, un trafiquant de drogue qui n'en est pas à un cadavre près. Mais la simple histoire de stupéfiant prend vite une dimension nouvelle car le malfrat monnaie, outre de la came, un microprocesseur essentiel à la défense américaine et au programme de «Guerre des Étoiles». Décidément, les petits polars prennent du galon. Pour que le film n'ait pas l'air trop pingre, la distribution s'offre également les services de Rae Dawn Chong et Billy Dee Williams. Pas de trace cependant de la très athlétique Kathleen Kinmont, madame Lorenzo Lamas à la ville, pourtent présente auprès de son mari dans tous ses récents films et dans ***Le Rebelle***. Y'aurait-il de l'eau dans le gaz ?



■ *Lorenzo Lamas dans MASK OF DEATH* ■

Sandra et la disquette

■ *Sandra Bullock dans TRAQUE SUR INTERNET* ■

Sandra Bullock est en passe de devenir une star. Femme-flic dans **Demolition Man**, conductrice de bus malgré elle dans **Speed**, elle joue aujourd'hui les romantiques dans le gnangnan **L'Amour à tout Prix**. Et voilà que cette belle brune se met au thriller high-tech avec **Traque sur Internet**. Dans ce film signé Irvin Winkler (**La Loi de la Nuit** avec Bob De Niro), elle incarne Angela Bennet qui réceptionne une disquette dont elle ne mesure pas l'importance jusqu'au jour où un ami analyste meurt dans des circonstances troublantes. La disquette contient un programme Internet capable d'accéder aux banques de données les plus confidentielles. En vacances au Mexique, Angela tombe amoureuse d'un séduisant ingénieur en informatique, Jack Devlin. L'homme se révèle être un tueur en quête de l'objet perdu par ses commanditaires. La jeune femme lui échappe mais, de retour à Los Angeles, constate que quelqu'un a usurpé son identité, que la police l'a fichée comme prostituée notoire. Incapable de prouver sa bonne foi, elle s'enfuit, traquée par les flics et une puissante organisation, les Prétoriens, dont l'objectif tient au contrôle des systèmes informatiques de toute la planète via Internet... Inspiré d'un fait divers intervenu au Japon voici deux ans, **Traque sur Internet (The Net)** est le premier thriller du genre, même si les ressorts dramatiques n'ont rien de particulièrement révolutionnaires. «*Toute la partie technique, tout ce qui concerne les ordinateurs, demeure à l'arrière-plan. Il m'importe davantage de montrer comment Angela réagit aux événements. Même si vous n'êtes pas un passionné d'informatique, **Traque sur Internet** devrait vous intéresser*» apporte un réalisateur très soucieux aussi de prouver qu'Internet n'est pas Big Brother, qu'il s'agit là du plus formidable outil d'information et de communication jamais inventé par l'homme. Un outil qui suscite néanmoins quelques angoisses habilement entretenues par ce film.

EXPRESSIMO

● Salué pour **Boyz'n the Hood**, plus fraîchement accueilli pour **Poetic Justice** et **Fièvre à Columbus University** (actuellement sur les écrans), John Singleton devrait reprendre du poil de la bête avec **Land of Opportunity**, qui raconte comment deux frères, en Arkansas, parviennent à monter une organisation de trafic de crack composée de 300 personnes et à engranger autour de 3 millions de dollars quotidiennement. John Singleton DOIT réussir **Land of Opportunity**.

● Van Damme dans une variation sur le thème du ***Prisonnier*** ? Oui, on aura tout vu ! L'acteur s'apprête en effet à incarner un espion dont la «couverture» est découverte (!). Il est aussitôt envoyé dans un vilage où les barbouzes purgent une retraite forcée. C'est The Colony, une prison dorée qui donne son titre au film.

Les nouvelles de Hong Kong

Tsui Hark : retour au poste

Depuis l'échec relatif en 94 du chef-d'œuvre absolu qu'est **The Lovers**, un mélodrame sentimental flamboyant dans une Chine médiévale fantasmée, Tsui Hark n'a pas chômé, puisqu'on a pu voir récemment sur les écrans hongkongais deux nouveaux longs métrages du génie de la colonie. **A Chinese Feast** tout d'abord, réalisé pour le nouvel an chinois, est une comédie autour de la cuisine (vous avez bien lu !), un divertissement qui puise sa source dans les mangas (on pense au *Petit Chef*, un dessin animé nippon assez savoureux), même si le film est en fait surtout une variation sur le kung fu traditionnel, deux écoles de chefs cuistots s'affrontant ici dans la plus pure tradition *Shaw Brothers*. Un projet donc très excitant, qui hélas ne trouve pas vraiment son équilibre par la faute de scènes comiques plutôt lourdingues. Reste tout de même Leslie Cheung, excellent en mitron grunge et la belle Anita Yuen toujours impeccable.



■ *Les «cuistots-fighters» de A CHINESE FEAST* ■

Quelques mois plus tard, Tsui Hark livre l'incroyable **Love in the Time of Twilight**, une sorte de **Retour vers le Futur** chinois situé au début du siècle. Dans cette aventure très délirante, on retrouve Ricky Wu et Charlie Young (le couple vedette de **The Lovers**), transformés ici en spectres circulant dans le temps à l'aide du courant électrique. Cinglé ! Fonçant à cent à l'heure, soutenu par des effets spéciaux étonnants, ce nouvel opus, plastiquement irréprochable, n'a hélas pas vraiment connu le succès escompté. Du coup, Tsui a accepté une très intéressante proposition de la TV locale et produit actuellement ***Once Upon a Time in China*** la série télé, qui comptera quarante épisodes. Kung fu en apesanteur et histoire chinoise revisitée en perspective ! On s'impatiente...



■ *Charlie Young et un étrange ange gardien dans LOVE IN THE TIME OF TWILIGHT* ■

The Killer dans l'hôtel de la paix

Sur l'affiche de **Peace Hotel**, Chow Yun Fat costumé en aventurier fatigué (stetson poussiéreux, grosse veste de cuir et winchester à la main) jette au public un regard lourd. Le slogan publicitaire du film, imparable, pousse en quelques jours tous les cinéphiles asiatiques dans les salles : *«Chow Yun Fat/John Woo.»* Rien que ça. Produit par Woo (qui a également participé à la rédaction de quelques séquences), le film est en fait réalisé par un nouveau venu, Wai Kar Faï, un jeune homme brillant issu de la télévision locale, qui signe là son premier film. Formellement très impressionnant, **Peace Hotel** raconte les aventures du Killer (!), un tueur réputé qui, au milieu des années 20 en Chine, décide de raccrocher les gants. Il ouvre alors un hôtel, dans lequel toutes les personnes poursuivies par la loi ou par des criminels peuvent trouver refuge. Un terrain neutre qu'il contrôle d'une poigne de fer, refusant désormais de reprendre les armes. Les choses vont évidemment changer quand arrive une belle garce (Cecilia Yip, incroyable !) qui pousse le Killer à revenir sur ses bonnes résolutions...

Jouant savamment avec le mythe Chow Yun Fat, **Peace Hotel** refuse toute surenchère spectaculaire pour montrer la star comme un héros vieillissant, tournant le dos aux tentations violentes qui ont fait sa gloire. Très audacieux, ce parti pris fait de ce subtil premier long métrage une bien belle surprise...



■ *Chow Yun Fat, un «killer» bien décidé à raccrocher les armes dans PEACE HOTEL* ■

Leslie : fantôme d'amour !

Alors que le public français attend toujours la sortie de **Jiang Hu** (alias **Bride with White Hair**), primé en 1994 à Fantastica (rassurez-vous, il devrait atteindre les écrans avant la fin de cette année), son réalisateur, Ronny Yu vient de lâcher sur les écrans chinois il y a de cela quelques jours un nouveau long métrage : **Phantom Lover**. S'inspirant ouvertement du «Fantôme de l'Opéra» de Leroux, le film est en fait un remake d'un classique du cinéma shanghaïen, **The Song at Midnight** de MaXu Weibang. Dans cette tragédie lyrique, Leslie Cheung, est un chanteur d'opéra qui, défiguré par ses rivaux, retrouvera sa belle qui a sombré dans la folie, tout en aidant un jeune chanteur à affirmer son talent. Attendu, le film est très largement à la hauteur des espérances : c'est un véritable poème visuel, magnifié par une direction artistique parfaite, et des décors monstrueux (un opéra construit grandeur nature dans les studios de Pékin !). Bref, l'un des tout meilleurs films de l'année 95 à Hong Kong, que l'on découvrira en France l'année prochaine. Promis !



■ *Leslie Cheung, fantôme romantique dans PHANTOM LOVER* ■

Une journée d'enfer... à Hong Kong !

Des terroristes prennent le contrôle d'une tour ultra-moderne. Un homme seul, enfermé dans le building, est le dernier espoir des nombreux otages que tiennent en joue des malfrats venus de tous les pays et bien décidés à décrocher le jackpot ! Non, je ne suis pas en train de vous raconter **Piège de Cristal**, mais son remake de Hong Kong, **High Risks**, qui vient tout juste de sortir chez nos amis cantonnais. Ils ont de la chance. Officiellement réalisé par Wong Jing (mais en fait mis en scène par l'excellent Yuen Kwai, crédité ici comme directeur des séquences d'action), le film, s'il reprend la mécanique **Die Hard** avec brio, sait éviter le pompage servile, et s'apparente au final à un rollercoaster délirant, et associant deux stars en apparence incompatibles, pour un résultat fra-cas-sant! Jackie **Une Balle dans la Tête** Cheung en premier lieu, est ici une star du cinéma d'action, qui fait toutes ses cascades lui-même et est l'ami des enfants : une parodie pas déguisée du tout du grand Jackie Chan. Jackie, qui devient ici Frankie, est en fait un pleutre qui ne s'entraîne plus depuis des années, et qui se retrouve par hasard otage de gangsters terribles, qui veulent vérifier si oui ou non il est bien le Roi du Kung Fu. Singeant Bruce Lee avec un talent que l'on ne lui connaissait pas, Jackie-Frankie devra tout de même son salut à la présence de sa doublure, un ancien militaire, joué par rien moins que Jet Lee, le plus grand artiste martial du monde ! Virevoltant dans les airs en vidant des chargeurs de Uzi, prenant d'assaut l'immeuble aux commandes d'un hélicoptère (à l'aide duquel il traverse tout un étage !) Jet Lee s'impose, une fois de plus, comme le dernier Héros d'action. Ultra-jouissif !

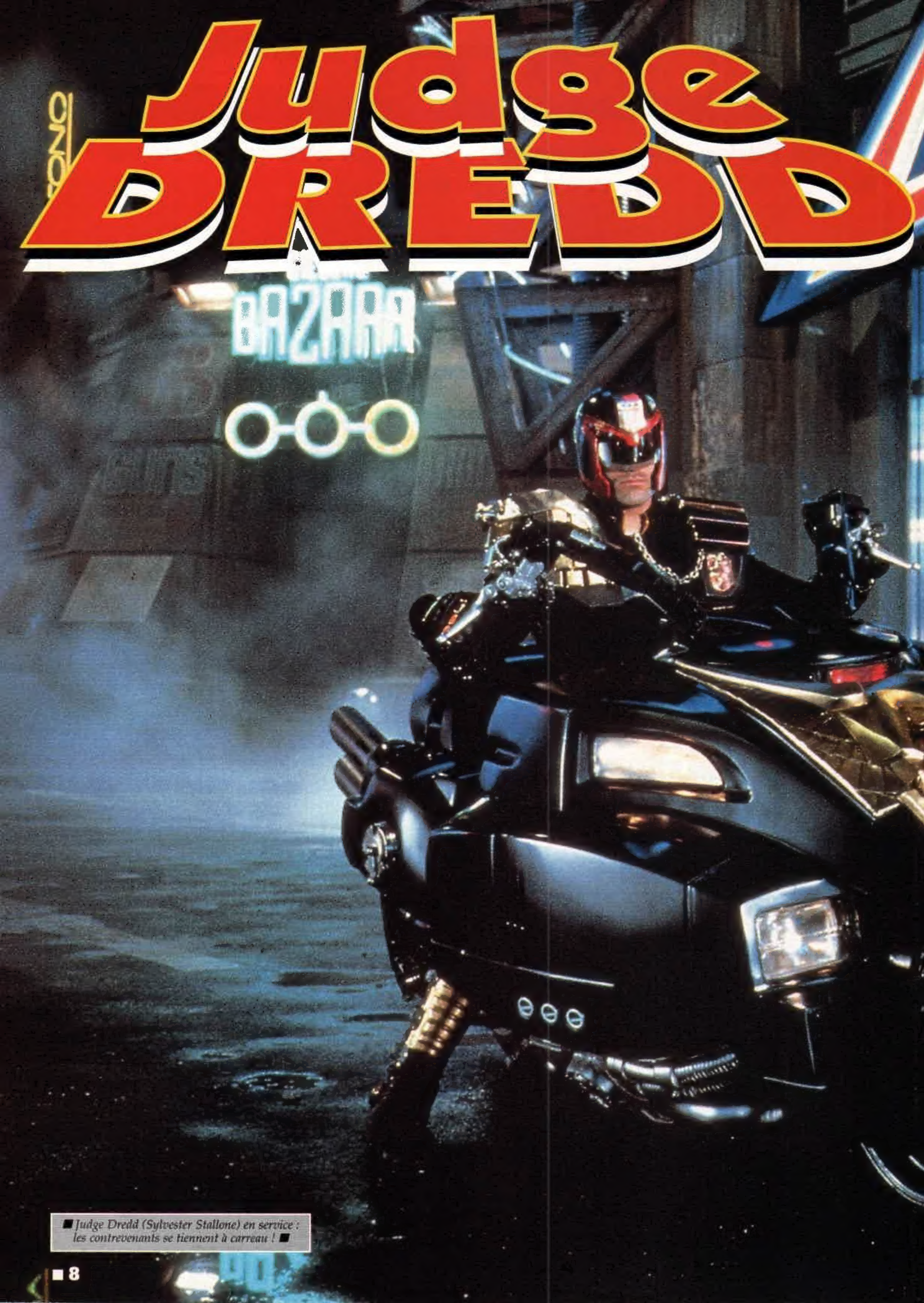
(Ajoutons pour finir que les fanatiques de l'immense Jackie Cheung pourront découvrir leur idole à Paris, puisque la star devrait faire un concert au Zénith, autour du 9 novembre prochain. On s'y retrouve ?)

■ **Julien CARBON** ■



■ *Jackie Cheung parodie Bruce Lee dans HIGH RISKS* ■

Judge DREDD



■ Judge Dredd (Sylvester Stallone) en service : les contrevenants se tiennent à carreau ! ■

Vu, on l'a enfin vu. À la sortie de la salle, deux expressions se lisent sur les visages : la consternation et la satisfaction sans effusion...

PLUTÔT POUR...

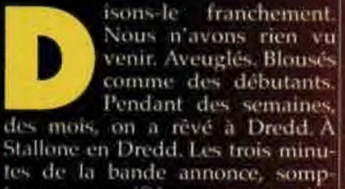
Forcément, une production de cette ampleur, on l'attend impatiemment. On l'attend de pied ferme, surtout que les promesses, les superlatifs abondent, savamment entretenus par les rumeurs de tournage. Impossible de ne pas se projeter son propre **Judge Dredd** avant de constater enfin la réussite ou l'échec du film.

Affirmer que **Judge Dredd** est une réussite serait faire preuve d'hypocrisie. Affirmer que **Judge Dredd** échoue de A à Z serait tout aussi exagéré. La super-production de Danny Cannon se situe quelque part entre ces deux pôles, embrayant sur du très bien, à savoir l'impressionnant survol de Mega City One, puis sur du débile intégral dont le personnage de Fergie se fait le plus vaillant défenseur. Fergie, c'est Joe Pesci dans **L'Arme Fatale 2 & 3**, le comparse comique, le rigolo de service, parachuté dans l'action pour apporter un brin d'humour et de fantaisie dans la description de cette Terre de l'an 2139. Mais Fergie, qui colle aux basques de Dredd comme un chewing-gum, tient davantage du virus, du microbe que d'un personnage digne de ce nom. Une calamité dont la présence nuit dangereusement au film. Une vraie cellule cancéreuse sur jambes. Et bavarde pour aggraver son cas. Fergie nuit d'autant plus à **Judge Dredd** que les autres seconds rôles avoisinent la perfection, des membres de l'assemblée des Judges aux fêlés anthropophages de la famille Angel. Il nuit à Stallone, impérial, monolithique, granitique. Un représentant de l'ordre comme trempé dans un bain d'amidon, excessivement rigide, excessivement fanatisé par cette Loi dont il s'auto-proclame l'incarnation. Raide comme un piquet, l'œil bizarrement bleu, les traits ne trahissant que deux émotions, une pugnacité d'acier et la détresse lorsque ses pairs le condamnent à perpét' entre les murs titanesques du pénitencier d'Aspen. Ce sentiment d'injustice mène l'action du film. Une action rondement menée comme on dit. Depuis l'intervention musclée des flics dans cette Guerre des Blocs qui ravage régulièrement les bas-fonds de Mega City One au crash de la navette-pénitentiaire, en passant par les attentats qui déciment les Judges...

Danny Cannon sait y faire, même si ses références cinématographiques sautent un peu trop vite aux yeux. **Blade Runner** pour la ville, **RoboCop II** pour le cyborg de combat ABC, Obi Wan Kenobi pour le mentor Judge Fargo, **Le Retour du Jedi** pour la poursuite aérienne en moto... Le jeune cinéaste connaît ses classiques sur le bout des doigts et les intègre adroitement à son film. Un bon point. Mais c'est sa passion, son respect pour la bande dessinée originale de John Wagner et Carlos Ezquerra qui lui sauve la mise, qui lui permet de préserver l'intégrité du personnage contre vents et marées. Contre l'évidente volonté de ses producteurs à adoucir la violence afin de racoler les familles américaines. Que ceux qui décrient si férocement **Judge Dredd** imaginent ce que le film aurait donné entre les mains d'un mercenaire hollywoodien. Ils auraient versé des larmes de crocodile de voir le héros spartiate rabaissé au niveau d'un **RoboCop III**, d'une **Arme Fatale III** de science-fiction. Vrai que **Judge Dredd** aurait pu, et dû, s'élever au-dessus d'une moyenne convenable. Vrai aussi qu'il aurait pu sombrer nettement plus bas que le plancher, victime de la conjoncture hollywoodienne actuelle. De ces producteurs qui escomptent de tous les compromis des résultats astronomiques au box-office. **Judge Dredd** étant un échec cuisant, terrassé par **Batman Forever**, ne reste plus qu'à espérer l'édition d'un director's cut en laser-disc. La version de Danny Cannon sérieusement émasculée à l'heure actuelle. La seule.

■ Marc TOULLEC ■

CARRÉMENT CONTRE !!!



Disons-le franchement. Nous n'avons rien vu venir. Aveuglés. Blousés comme des débutants. Pendant des semaines, des mois, on a rêvé à Dredd. À Stallone en Dredd. Les trois minutes de la bande annonce, somptueuse, magnifiée par une musique martiale à souhait (et qui n'est pas dans le film) de Jerry Goldsmith nous ont fait grimper au rideau. La rumeur montait chaque jour davantage. Pour nous tous, **Judge Dredd** allait être le blockbuster brutal qu'on attendait. Un vrai film d'été. Le genre de chose dont on se régale durant les grosses chaleurs en léchant le Miko parfumé de l'ouvreuse. Une aventure de SF couillue, avec un Sly retrouvé, et aux manettes un gamin insolent, un petit prodige de 27 ans, si fanatique du comic book qu'il ne pourrait pas nous trahir. À ceux qui nous disaient que **Young Americans**, le premier film de Danny Cannon, ne valait franchement pas grand chose, on rétorquait que bon, oui, peut-être, mais qu'il fallait y croire. Et si on se revisionnait la bande annonce. En boucle...

Vous savez quoi ? Nous avions tort. **Judge Dredd** est un mauvais film. Un gros thriller SF mou du genou, qui à force de vouloir (ou devoir) ménager toutes les sensibilités (celle du producteur, de la star en particulier) devient si consensuel qu'il ne trouve jamais sa voie. Pourtant, avouons que les choses démarrent correctement. La première apparition du Judge, joliment violente et très proche du comic book d'origine, laisse même présager un film certes esthétiquement assez repoussant (ce qui, volontaire ou non, colle finalement à l'esprit de la BD), mais pour le moins excitant. Fatalitas. Après ces dix minutes tout à fait honnêtes, Sly tombe le casque et se trouve plongé dans un scénario d'une lenteur soporifique, où les personnages secondaires se succèdent sans jamais exister, figures paradoxalement indispensables à l'équilibre d'un script en roue libre. Durant une bonne heure, Cannon énumère ainsi des scènes de dialogues interminables, sans aucune espèce d'intérêt, exploite à peine des décors pourtant impressionnants, et adjoint à un Stallone visiblement peu concerné un sidekick crétinoïde, contrepoint comique du Judge dont on espère à tout moment qu'il va se débarrasser. Peine perdue. Fergie traîne dans l'ombre du héros durant trop longtemps, lâchant ça et là quelques plaisanteries grassouillettes, jusqu'à ce que finalement Cannon réalise qu'il n'est pas en train de nous offrir un buddy movie de plus, et que l'action doit coûte que coûte reprendre un peu ses droits. Très pesamment, le cinéaste plaque donc une poursuite en motos volantes probablement fort dispendieuse, mais si mal découpée qu'elle nie totalement l'idée même d'un quelconque suspense, le tout aboutissant à un final si conventionnel que si vous avez visionné trois séries B d'action dans votre vie, vous pouvez quitter la salle ou embrasser votre partenaire sans avoir à regarder l'écran pour en connaître très exactement plan par plan le déroulement. Dur.

Trahison du comic book ? Certes. Mais au fond, cela n'a pas grande importance, si l'on songe qu'un Burton sût «trahir» Batman et donner malgré tout des films exceptionnels. Et tout le monde se doutait bien que Dredd ne serait de toute façon pas le Dirty Harry surdimensionné et ultra-violent qu'il était sur le papier. Non, le plus grave dans **Judge Dredd**, c'est qu'il montre finalement le cinéma d'action sous un jour que l'on n'a pas vraiment envie de voir, comme une grosse machine calibrée, rongée par son absence totale d'idée, de souffle épique, de parti pris visuels. Comme un produit en somme. Une denrée périssable. Et le fait que Cannon ait très probablement été muselé par ses producteurs ne change finalement pas grand chose à l'affaire. Les 95 minutes qui subsistent à l'écran, avec des cadrages si peu inspirés, une caméra paralytique et une direction d'acteur presque inexistante, prouve que Cannon n'a rien à apporter au cinéma d'action. Parce que quoi que l'on pense d'eux, Alex **The Crow** Proyas ou David **Alien 3** Fincher, auxquels Cannon a souvent été comparé, avaient au moins une chose pour eux. Ils croyaient (et croient toujours, Dieu merci) au cinéma. De genre. Celui qu'on aime. Voilà. On s'est trompé. Sorry !

■ Julien CARBON ■

UGC/Film Office présente Sylvester Stallone dans une production **Edward R. Pressmann/Cinergi** *JUDGE DREDD* (USA - 1995) avec Armand Assante - Diane Lane - Rob Scheinder - Joan Chen - Jurgen Prochnow - Max Von Sydow **photographie de** Adrian Biddle **musique de** Alan Silvestri **effets spéciaux de** Joel Hynek (visuels) - Joss Williams (ABC Robot) - Chris Halls (Mean Machine) **scénario de** William Wisher & Steven E. De Souza **produit par** Charles L. Lippincott - Beau E.L. Marks - Edward R. Pressmann **réalisé par** Danny Cannon

23 août 1955 **1 h 35**

JUDGE DREDD

Un réalisateur sous pression...

Interview : DANNY CANNON

Tony Scott, Marco Brambilla, Joe Dante, Tim Hunter, Stuart Gordon, Harley Cockliss, Peter Hewitt, David Fincher... Ils sont nombreux les réalisateurs à avoir planché sur le cas du Judge Dredd. En vain. Et c'est le jeune, le moins aguerri de tous, qui emporte le morceau : Danny Cannon, 27 ans. Fan de Dredd, la bande dessinée, depuis ses neuf ans, Danny Cannon tient pour la première fois une caméra à seize ans. Depuis, il aligne les clips vidéo, les courts métrages. Le court PLAYDEAD, il le tourne dans son quartier londonien sans trame narrative. STRANGERS, une comédie romantique réalisée à Los Angeles, lui permet de se tailler une jolie réputation d'esthète. Mais c'est surtout le très solennel YOUNG AMERICANS, un polar sombre et morbide avec Harvey Keitel, qui lui ouvre les portes et lui déroule les tapis rouges. Persuasif et passionné, Danny Cannon s'impose dans les bureaux d'Andrew Vajna qui lui propose la réalisation d'UNE JOURNÉE EN ENFER - DIE HARD 3. Mais le jeune homme délaisse John McClane pour se rallier à la cause de Joseph Dredd...



Danny Cannon (à gauche) conseille Stallone sur le choix des armes



Comment définissez-vous le personnage du Judge Dredd exactement ? Est-ce une sorte de compromis entre l'Inspecteur Harry et RoboCop ?

C'est RoboCop qui a beaucoup à voir avec Judge Dredd puisque les créateurs du flic-cyborg ont beaucoup emprunté à la bande dessinée de John Wagner et Carlos Ezquerra. Je crois qu'au départ Dredd s'inspire de l'Inspecteur Harry. D'ailleurs, étant gosse, j'ai trouvé en Clint Eastwood l'interprète rêvé du personnage. Plus la bande dessinée a évolué, plus elle a pris une tournure cynique, ironique et politique. Dredd symbolisait la loi elle-même. Plus qu'un individu de chair et d'os, c'est une icône. J'avais dix ans lorsque j'ai découvert Judge Dredd et, depuis, je ne l'ai jamais lâché. Ma passion s'explique également par le fait que la bande dessinée est remplie de commentaires sociaux, de clins d'œil mordants liés à la société contemporaine. C'est très adulte. À 10 ans, toutefois, on se passionne uniquement pour l'aspect graphique, la violence et l'héroïsme du bon. Reste que Dredd tient davantage de l'anti-héros que du héros. Généralement, les héros ne pensent qu'à rendre justice, se comporter en braves types quitte à égratigner un peu le règlement. Dredd, lui, se montre absolument inflexible : il fait respecter la loi sans jamais fléchir. Pas de doute, c'est un fasciste. John Wagner et Carlos Ezquerra l'ont voulu ainsi pour confronter le lecteur aux limites de ses opinions libérales. Quand un fasciste devient un héros populaire, quelle position adopter ? La bande dessinée répond à cette question par un humour très sec, très noir, par l'agressivité.

Adapter à l'écran la bande dessinée originale a dû amener quelques problèmes. Le premier : les valeurs dont Dredd se fait le défenseur.

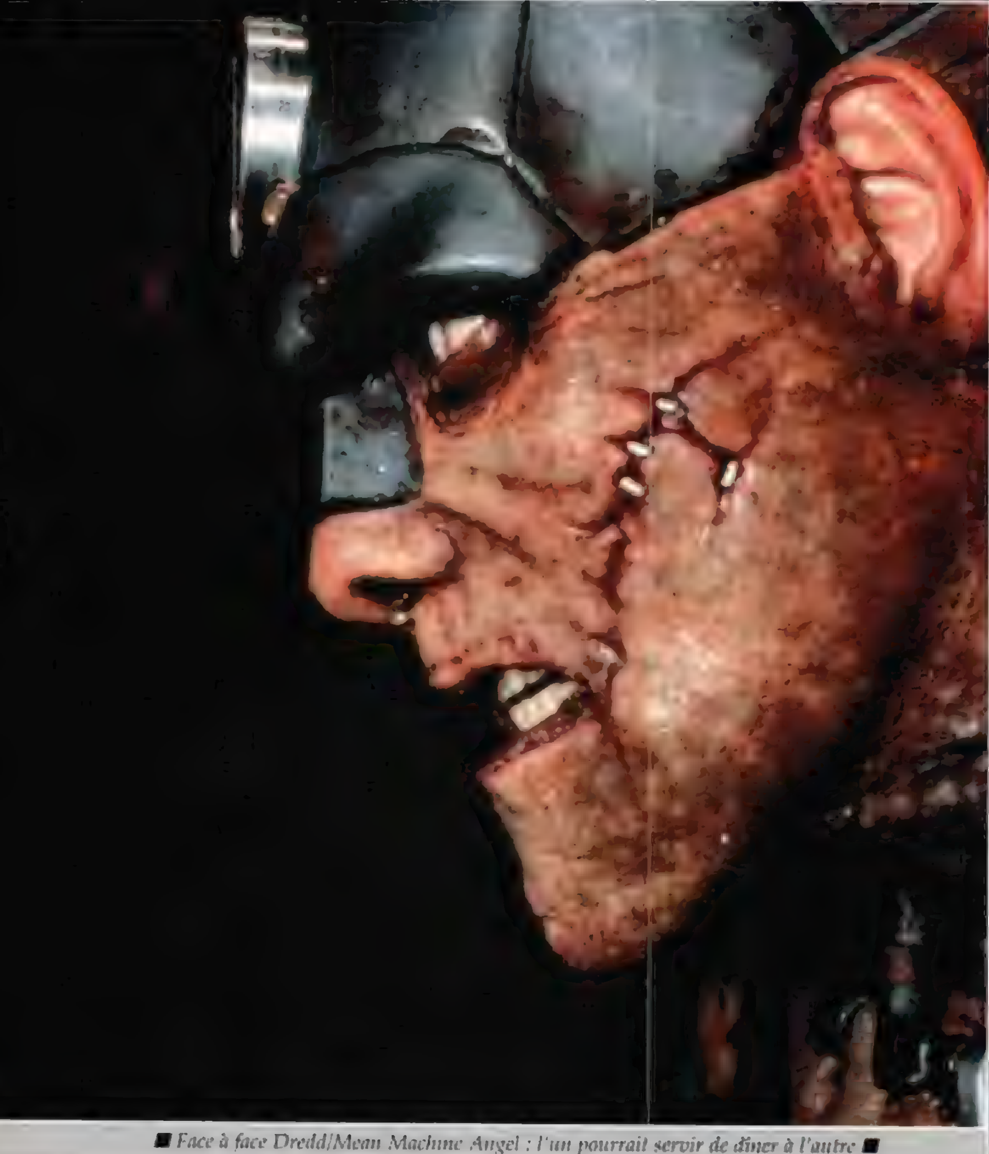
Il n'était pas question de tourner un film antifasciste. Dredd en héros positif, plein de grands principes moraux et généreux, cela n'aurait eu aucun sens. Et pas question non plus de réaliser un film fasciste ! Il ne me restait plus qu'à mettre en question les valeurs fondamentales de Dredd lui-même. Voilà pourquoi le personnage est en quête constante d'identité. Ne sachant pas exactement qui il est, comment peut-il s'abroger le droit de juger ses contemporains, de les punir par les plus sévères des peines ? On passe radicalement à autre chose. Avant que j'arrive sur le projet, **Judge Dredd** s'orientait vers le polar de science-fiction avec un super-flic du futur courant après quelques méchants. Pas très motivant. J'ai tenu à apporter une certaine émotion au personnage. Autant que le public apprenne progressivement à l'aimer et à lui faire confiance. La confiance, ça ne se gagne pas en mettant en scène un flic de marbre que rien n'émeut. Dredd, en s'apercevant que le gouvernement n'est pas aussi irréprochable que cela, se fragilise. Il souffre d'autant plus qu'il se retrouve de l'autre côté de la barrière, assimilé à un dangereux hors-la-loi. Dredd doute et se reprend lorsqu'il découvre sa véritable identité, qui sont les vrais garants de la loi. C'est tout le drame que présente le film, le drame d'un homme confronté à lui-même. Cela m'intéressait plus que de tourner un film d'action sans la moindre profondeur psychologique.



Dredd destitué de son titre, de ses armes, de ses droits civiques. L'humiliation suprême

Judge Fargo parle à Dredd très familièrement en utilisant souvent son prénom, Joseph. Ce détail confère une tonalité intimiste très inhabituelle au film.

Tout à fait. Avant mon arrivée, les scénaristes l'avaient baptisé Joe, un diminutif très anonyme, quelconque. Joseph lui donne la dimension biblique que je recherchais car je tenais à ce que le film échappe aux stéréotypes habituels de la science-fiction. Je voulais presque réaliser un péplum, un drame de la Rome Antique. Plus qu'une aventure ancrée dans un genre déterminé, **Judge Dredd** possède une sorte d'ambiance intemporelle. Il n'anticipe pas vraiment sur ce que la Terre pourrait devenir demain, sur les conséquences de nos actes et ceux de nos parents sur le destin du monde. Cette histoire de villes géantes où se concentre l'immense majo-


Face à face Dredd/Mean Machine Angel : l'un pourrait servir de dîner à l'autre

La séquence où Dredd abat les clones a été considérablement réduite. Pourquoi ? Parce que les producteurs jugeaient qu'elle était choquante. Ce sont pourtant des monstres que Stallone liquide. Alors, pour éviter que ces quelques minutes heurtent quiconque, ils ont purement et simplement réduit la scène à sa plus simple expression. Je suis particulièrement peiné de la disparition d'un passage important dans le métrage final, la mort du Judge Fargo dont il ne reste plus grand chose. C'est pourtant la partie du film que je préfère. Dans la version initiale de la séquence, Dredd apprend, de la bouche de son mentor agonisant, qui il est réellement. Après son dernier souffle, il se sent seul, abandonné, totalement désorienté. La scène insistait là-dessus. Vraiment dommage que la production ait décidé de la couper considérablement. Si **Judge Dredd** a enduré toutes ces coupes, c'est parce que certaines personnes craignaient que le public décroche, s'ennuie. Il leur fallait imposer au film un certain rythme. Personnellement, j'attends d'un film autre chose qu'une suite ininterrompue d'explosions, d'effets spéciaux et de fusillades.

Le personnage de Fergie, pourtant présent dans la bande dessinée, détonne dans le film. Il donne excessivement dans le comique épais, les vannes surfaites...

C'est pourtant à Fergie que le public américain s'identifie le plus. Et nous tournions un film américain. Il fallait donc passer par là. Une production de cette ampleur est une affaire de compromis. Heureusement, le comédien Rob Schneider limite les dégâts. Si **Judge Dredd** est un film américain, le personnage constitue la figure de proue de la bande dessinée anglaise. Je pense que nous sommes parvenus à restituer son cynisme, son humour si particulier, si anglais. Mis en images par un cinéaste américain, **Judge Dredd** aurait probablement perdu cette dimension. Il n'aurait été qu'un polar de science-fiction de plus.

Comment insuffler une personnalité de cinéaste à un film comme *Judge Dredd* dont le nombre des scénaristes, officiels et officieux, se monte facilement à six ou sept ?

Il faut se donner le temps de travailler avec eux, mais le temps était une denrée rare sur le projet. J'ai été littéralement sauvé par ma connaissance du monde de Dredd. C'est ce qui m'a permis de convaincre les producteurs et Stallone de me confier la réalisation du film, de préserver l'équilibre de l'histoire aussi. L'univers de Dredd, je l'avais visualisé en termes cinématographiques depuis longtemps. Ce n'était pas le cas de tous. Personne, aux États-Unis, ne comprenait la bande dessinée, son atmosphère. Tous se reposaient donc sur moi. J'étais la référence visuelle. À tel point que les scénaristes successifs ■ ■ ■

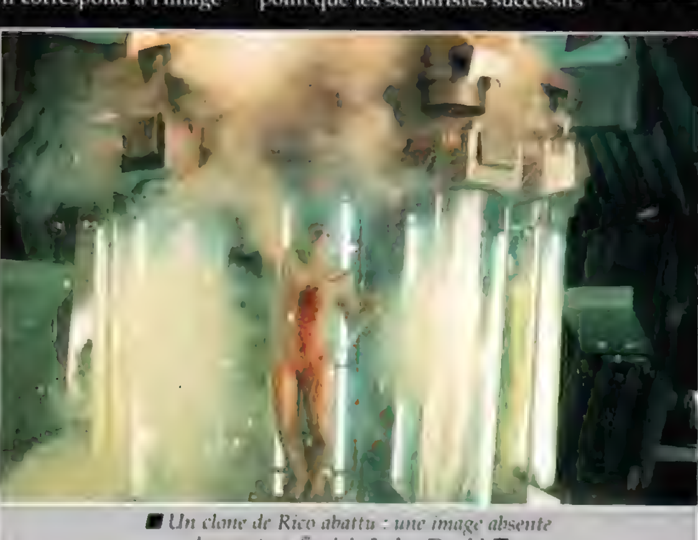
rité de la population pourrait aussi bien se situer sous la Grèce Antique, à l'époque des Pharaons ou sous la Dynastie Ming en Chine. **Judge Dredd** pourrait être **Spartacus**. C'est d'ailleurs **Spartacus** qui nous a servi de modèle, surtout en ce qui concerne la musique. J'ai longuement expliqué au compositeur, Alan Silvestri, qu'il fallait aborder Dredd comme un gladiateur qui se rebelle contre sa condition et le pouvoir en place. Cette référence prend plus de poids encore de par la présence de Sylvester Stallone. Sly a tout d'une vedette des années 50 et 60 ; il est tout particulièrement proche de Kirk Douglas. D'ailleurs, si vous avez l'œil, vous remarquerez que les références au péplum abondent dans **Judge Dredd**, dans l'architecture, les accessoires. Même l'intérieur de la navette cellulaire qui transporte Dredd et Fergie vers le pénitencier d'Aspen ressemble à la galère où rame le Charlton Heston de **Ben-Hur** !

Pas évident, tout de même, de détourner le film de science-fiction de façon à y intégrer des éléments de décor en provenance du film antique !

Le plus dur, en fait, vient de la pression que vous impose la production. Il faut aller vite. Toujours plus vite. Pour qui aime voir les choses en grand, comme moi, c'est un système très frustrant que celui des grosses productions de science-fiction. Les références que vous avez en tête tempèrent un peu cette frénésie car vous savez exactement où vous allez. Tant de films vont n'importe où, sans référence historique ou plastique aucune. Le spectateur possède une sorte de sixième sens qui l'amène à détecter aussitôt le cursus du film. Non pas qu'il repère immédiatement le film cité ; mais il sait instinctivement dans quel monde les protagonistes du film évoluent. En fait, la majorité des références de **Judge Dredd** provient de la bande dessinée. La famille Angel, par exemple, s'inspire ouvertement des cannibales de **Massacre à la Tronçonneuse** et de **La Colline a des Yeux**. Les bandes dessinées plagient souvent le cinéma ; elles en reprennent les images fortes pour grossir le trait. Question références, Mean Machine Angel découle des **James Bond**, de Jaws, mais en cent fois plus méchant. Quant au Judge Fargo, il correspond à l'image du père véhiculée par Obi Wan Kenobi dans la trilogie **La Guerre des Étoiles**.

Il apparaît comme une évidence que la version actuelle de *Judge Dredd* a enduré des coupes importantes, la réduction spectaculaire des scènes les plus violentes. L'opération s'est-elle fait avec votre assortiment ?

Non, et j'en suis très frustré. J'ai tourné de nombreuses séquences, de nombreux plans que personne ne verra.


Un clone de Rico abattu : une image absente du montage final de **Judge Dredd**



danny cannon

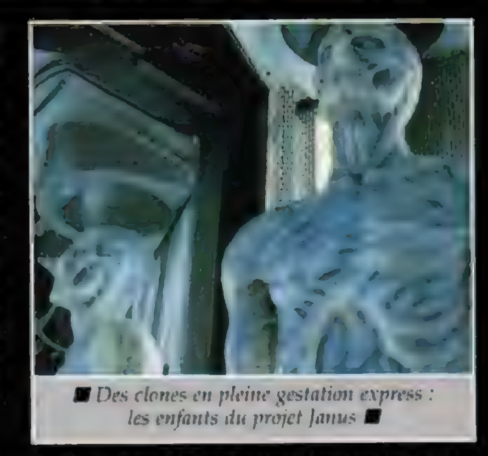


■ La machine de guerre et la belle : le robot ABC s'en prend au Judge Hershey ■

■ ■ ■ finissaient toujours par m'appeler pour me soumettre leurs idées ; ils n'ignoraient pas que le film serait essentiellement visuel, se comprendrait même en coupant le son. Je possédais un grand ascendant sur les responsables de la production de par ma maîtrise de l'univers de Dredd. J'étais le seul à détenir ce pouvoir. Dans ce sens, Sylvester Stallone était un allié ; il a insisté pour que nous restions le plus proches possible de la bande dessinée. Il s'est donné à fond. Les problèmes que nous avons connus sont, disons, d'ordre politique.

Si on dit que *Judge Dredd* s'ouvre sur les mêmes images urbaines que *Blade Runner*, comment réagissez-vous ?

Dans **Judge Dredd**, il fallait présenter en un temps record le nouveau New York, à savoir Mega City One, la nouvelle société, la situation politique... Il y a tant à expliquer dans les cinq premières minutes du film qu'il était nécessaire de recourir à une exposition efficace, radicale et facile. Le survol était la solution la plus évidente car il permet de visiter les bas-fonds et les sommets de la cité. **Blade Runner** débute ainsi. Impossible d'éviter la comparaison. Je dois l'admettre, mais c'est le mieux que je pouvais faire. Quelqu'un de mon âge ne peut nier l'influence du film de Ridley Scott, surtout qu'il s'agit d'un des films de science-fiction les plus parfaits qui aient jamais été faits. Cependant, Mega City One et le Los Angeles de **Blade Runner** sont des villes très différentes lorsqu'on y regarde de plus près. **Blade Runner** décrit une mégalopole très sombre, très réaliste. Sa dynamique est celle d'un film noir. **Judge Dredd**, par contre, donne dans le surréalisme, la bande dessinée pure. S'il est possible qu'une ville ressemble demain à celle de **Blade Runner**, il y a peu de chances pour qu'elle se rapproche un temps soit peu de celle de mon film !



■ Des clones en pleine gestation express : les enfants du projet Janus ■



■ Une poursuite en motos volantes : ou quand **Le Retour du Jedi** rencontre **Blade Runner** ■

À l'image de *Young Americans*, votre premier long métrage, la ville joue un rôle important dans *Judge Dredd*. Elle devient un personnage à part entière.

Vrai. Je déteste les films dont les environnements urbains sont relégués à l'état de décor sans vie. Si vous voulez que le public croit en votre histoire et se sente concerné par les personnages, tout doit être parfaitement agencé, crédible. Il faut accorder la même importance à tous les détails, y compris ceux des décors. C'est là que les bons films trouvent leur particularité et sortent du lot. Reste que le Londres de **Young Americans** et la Mega City One de **Judge Dredd** sont radicalement différents, à l'image des films. Mon but, aujourd'hui, est de pouvoir évoluer dans des genres très différents les uns les autres.

Une poigne de fer dans un gant de velours

DIANE LANE

Adolescente fleur bleue dans I Love you, je t'Aime, son premier film, Diane Lane a bien changé. Dans une carrière où se côtoyent le meilleur (Francis Coppola) et le pire (Face à Face avec son époux Christophe Lambert), cette enfant de la balle varie les plaisirs qui la mènent à se risquer à la profession de Judge auprès de Sylvester Stallone...

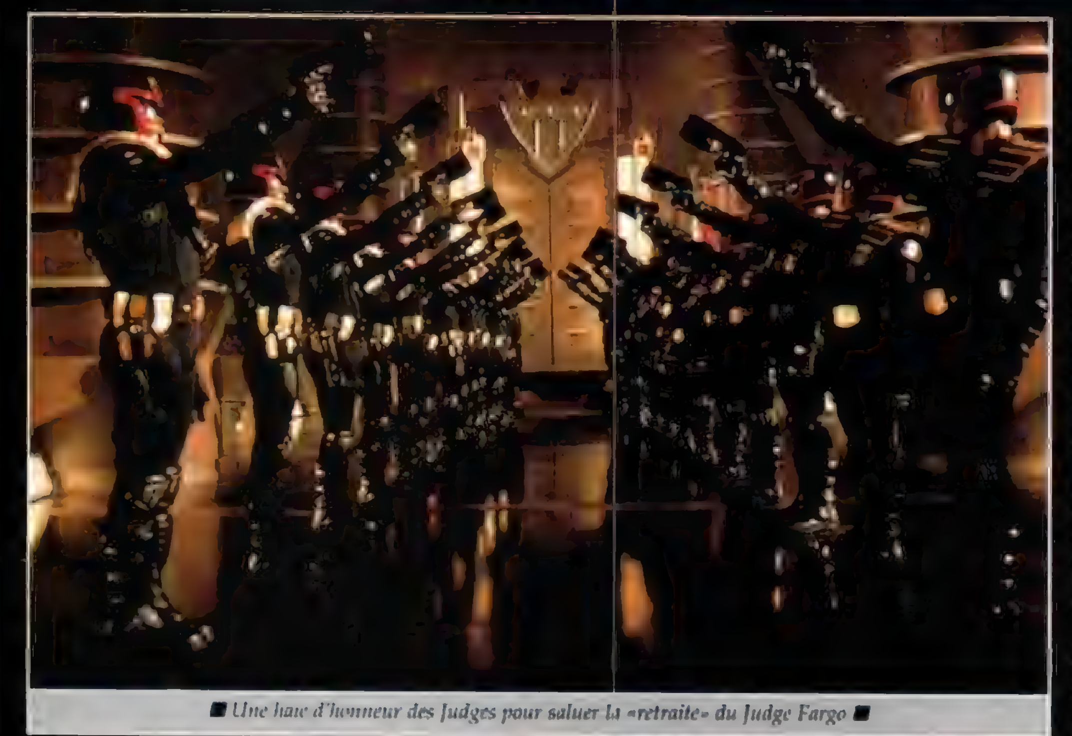
Dans **Les Rues de Feu**, Walter Hill lui demandait : «Aie l'air de chanter, sois belle et tais-toi». Logique que Diane Lane n'accepte d'intégrer la distribution de **Judge Dredd**, son deuxième film de science-fiction, qu'avec quelques réserves. *«Laura Dern, ma meilleure amie, m'a longuement parlé de son expérience sur* **Jurassic Park** *: elle passait le plus clair de son temps à hurler en face de dinosaures absents de son champ de vision. Un désastre».* Tyrannosaures et raptors allaient, bien sûr, être ensuite importés en post-production dans l'image. Sensibilisée au traitement infligé aux femmes dans la science-fiction, la comédienne révélée par Francis Coppola dans **Outsiders** et **Rusty James** broie du noir en débarquant à Londres. *«Là, au studio de Shepperton et encore sous le coup du décalage horaire, j'ai rencontré ce type. Il m'a lancé : «Bien, nous avons visionné la cassette de votre audition et vous y êtes parfaite. Il émane de vous une grande puissance naturelle». Qui pouvait-il bien être ? Était-ce un grouillot quelconque ? Comment s'était-il procuré cet enregistrement ? En fait, mon interlocuteur était l'un des principaux producteurs de* **Judge Dredd**, *Beau Marks !».* D'une humeur de chien, Diane Lane n'aborde pas le réalisateur avec des gants. *«Je lui ai immédiatement demandé pourquoi il avait besoin de moi. Pour se battre contre un robot haut de trois mètres et être remplacée par une doublure dès que la cascade devient un tempssoit peu dangereuse ? Oh, pour conduire une grosse moto qui finit par exploser !».* Diane Lane est prête à tourner les talons, à prendre le premier vol pour Los Angeles, retrouver le plateau de la série *Lonesome Dove* dont elle tient actuellement la vedette. Mais, avec toute la passion qui le caractérise, Danny Cannon parvient à la convaincre de rester. Finalement, la comédienne s'intéresse à son personnage, le Judge Hershey qui est à Dredd ce que l'officier Lewis/Nancy Allen est à RoboCop. Elle lui cherche des motivations, un passé. *«Malade des rôles de Poupée Barbie»* que les producteurs lui proposent quotidiennement, Diane Lane affirme une conception originale de son rôle. *«Selon moi, c'est un homme qui se travestit ! Tous les Judges portent les mêmes uniformes. Rien ne distingue les vêtements féminins et masculins. Cela fait un bail que le sexisme vestimentaire a été réglé».* Une mode rigoureusement identique donc, ajustée aux deux sexes. Rassurez-vous : engoncée dans la même panoplie que Sylvester Stallone, Diane Lane demeure très féminine, très séduisante.



■ Sous le casque de Judge Hershey, le joli minois de Diane Lane ■

L'habit de fer ne faisant pas le moine, la comédienne craint cependant de donner la réplique à son partenaire sur le plateau. *«Il est si imposant que j'avais peur de ressembler à une naine à ses côtés. J'ai même suggéré à Danny Cannon d'éviter de nous montrer dans un même plan».* Cette image, elle doit pourtant s'en accommoder. *«Ce qui différencie Hershey de Dredd ? Dredd est un puceau. Il ne vit que par la loi, pour la loi, tandis que Hershey tente de plus en plus de délimiter sa vie professionnelle de sa vie privée».* Le personnage de Diane Lane pousse tout de même Dredd à laisser percer quelques sentiments sous la cuirasse. Ceci entre deux chevauchées sur de grosses bécanes plus proches du char de Ben Hur que de la Harley Davidson. *«J'étais là, perchée sur cet engin énorme, avec sur la tête un casque qui n'assurait pas la moindre protection et qui m'aveuglait presque. Mes pieds étaient loin de toucher le sol, je veillais surtout à garder l'équilibre tout en dirigeant mon regard vers le haut».* La frêle, la douce Diane Lane en équilibre précaire sur un monstre de métal : ce n'est pas la moindre attraction de ce Judge Dredd pas aussi machiste qu'il en a l'air. *«Et la bagarre qui m'oppose à Joan Chen, la méchante, c'est autre chose qu'un crêpage de chignons, qu'une bagarre de chiffonnières. Horrible»* termine une actrice visiblement satisfaite de faire le coup de poing avec la même douceur que son partenaire-vedette!

■ M.T. ■



■ Une haie d'honneur des Judges pour saluer la «retraite» du Judge Fargo ■

***Judge Dredd*, qui a coûté 65 millions de dollars, est-il d'une ampleur telle que son réalisateur peut être littéralement écrasé par une très lourde logistique ?**

Écrasant est le terme. La fusillade du tout début, par exemple, a demandé deux semaines de tournage. Et cela n'excède pas les deux minutes à l'écran. Mais elles sont si riches que le jeu en valait la chandelle. J'ai souffert des pires migraines sur le plateau de **Judge Dredd**, de la pression constante des financiers surtout. Plus vous dépensez, plus les trésoriers deviennent paranoïaques. Un fait mathématique. Aux financiers, il était impératif de soumettre des story-boards afin qu'ils sachent dans quelle entreprise ils investissaient leur argent. Sur le plateau, je me suis accommodé de cette pression ; elle vous permet, d'une certaine façon, à être définitivement sûr de ce quoi vous parlez. De toute manière, je ne me faisais pas d'illusions ; on ne m'accorderait pas plus que les promesses du début. Les choses étaient claires. En plein tournage, les problèmes logistiques vous mobilisent tant qu'ils vous empêchent de vous battre pour garder un contrôle artistique absolu. 90 % du temps d'un réalisateur sur un film pareil consiste à articuler la logistique et à essayer de contrôler le désordre. Restent seulement 10 % pour appliquer vos idées, concrétiser votre imaginaire. Il est nécessaire de posséder un grand capital d'énergie pour ne pas se laisser engloutir. Aujourd'hui, je comprends mieux pourquoi certains n'ont pas résisté à ces pressions. Mais la pression a parfois des côtés positifs. J'ai passé tellement de temps à revoir le scénario et à envisager tous les problèmes que j'ai bénéficié seulement d'un après-midi pour trouver mes comédiens, excepté Sylvester Stallone. Cela m'a suffi car j'avais mémorisé les visages de mes protagonistes. Parfois, les castings demandent des délais fous pour des histoires de fric. Heureusement que dans la majorité des cas, les acteurs placent la passion au-delà de l'argent. Tout ceux que j'ai contactés ont répondu présent à l'appel.

Aujourd'hui qu'il sort sur les écrans du monde entier, quel regard portez-vous sur *Judge Dredd* ? Le film est-il conforme à celui que vous aviez en tête alors que vous rêviez de l'adaptation de la bande dessinée au cinéma ?

Je suis contraint de défendre **Judge Dredd** à 100 %, tel que vous connaissez le film puisque je suis en pleine période de promotion. **Judge Dredd** est donc parfait... Je voulais tourner un film de genre et je l'ai fait. Richard Donner m'a avoué que ce type de film est tout particulièrement âpre à mettre en scène car la confiance n'y règne pas ; le réalisateur ne peut se fier qu'à lui-même, surtout que tout le monde veut mettre son grain de sel dans le projet. Il faut ainsi demeurer fidèle à ses intentions, à sa vision, tout en sachant qu'il y aura des compromis. Du coup, on n'est jamais très clair. Je ne vais pas me plaindre ! Le film EST la bande dessinée. Lorsque je relis la BD, je suis fier d'avoir mis en scène une adaptation cinéma qui en soit si proche.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

Quand l'Expert rencontre le Desperado, la fraternité n'est pas au rendez-vous !

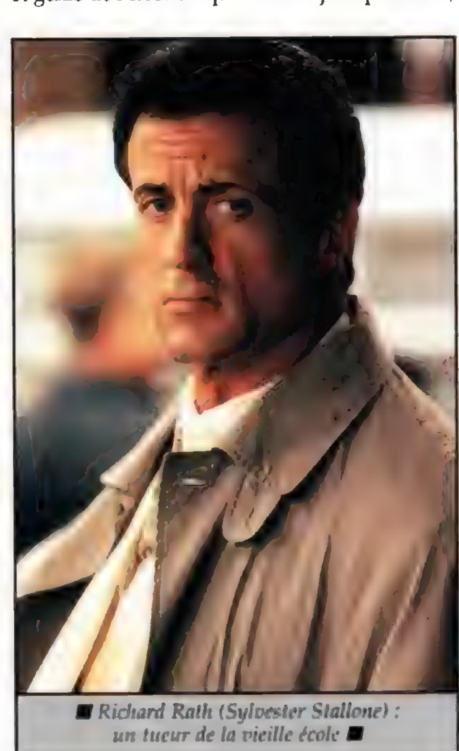
ASSASSINS

Après JUDGE DREDD, Sylvester Stallone embraye directement sur ASSASSINS. Sous la direction de Richard L'ARME FATALE Donner, rémunéré par le producteur Joel «Boum Boum» Silver, le comédien ajoute un personnage nouveau à son palmarès, Richard Rath, tueur professionnel employé par les services les plus officieux du gouvernement américain. Un tueur d'élite dont la réputation de numéro un inflexible suscite des convoitises. Notamment celle d'Antonio Banderas dans la peau d'un jeune loup prêt à croquer l'ancien pour lui piquer son job...

Lorsqu'on lui propose la mise en scène d'**Assassins**, Richard Donner tique. Le réalisateur, tombé très bas avec **Maverick**, rechigne à signer le contrat qui le lie à une nouvelle collaboration avec le nabab producteur de la série **L'Arme Fatale**, Joel Silver. «*Je lui ai demandé un certain temps de réflexion avant d'accepter la proposition. Ma femme, impliquée dans la production, n'était pas plus convaincue que moi. Les deux scénaristes étaient pourtant parvenus à donner vie à des individus qui ne sont, après tout, que des tueurs. Ces gens-là ne méritaient même pas de vivre*». Et Richard Donner de retoucher le script. Avec la bénédiction de Sylvester Stallone et Joel Silver, le cinéaste adoucit quelque peu le «héros» du film, un liquidateur méthodique, froid et impitoyable, quelqu'un qui ne pouvait décemment pas attirer la sympathie du spectateur. Il fallait impérativement justifier un temps soit peu les meurtres commis par la vedette. «*Dans notre version d'Assassins, vous êtes amené à respecter le personnage de Sylvester Stallone. Ses missions sont presque honorables. Vous vous attachez à lui et vous souhaitez qu'il échappe à l'épreuve qu'il traverse*». Moralement, Richard Donner se sent mieux ; son tueur-vedette, Richard Rath alias Sylvester Stallone, possède un solide alibi. Rath est un tueur à la solde du gouvernement américain. Lorsque se termine la Guerre Froide, il perd toutes ses références. Le monde change. Pas lui. «*C'est un homme à la croisée des chemins, le dernier représentant de sa race. Il sait que ses jours sont comptés, que sa vie fut une énorme erreur. Il ignore comment changer, comment vivre normalement. Il ne sait plus communiquer avec quiconque*» expose à son tour le comédien. Mais ce sont les remords qui rongent le plus Richard Rath, le remords d'avoir refroidi un agent soviétique dont il ignorait le véritable combat en faveur des États-Unis au moment d'appuyer sur la gâchette. Solitaire, peu loquace, Richard Rath s'amourache néanmoins d'Electra, experte en surveillance et génie de l'électronique. À cette jolie personne, fine négociante en informations confidentielles, le tueur doit régler son compte ; elle en sait trop. «*C'est à Rath que revient l'honneur d'abattre Electra simplement parce qu'il est le meilleur dans sa catégorie. Au moment de passer à l'action, il se rétracte. Il refuse de la tuer. Il décide même de la protéger. Pour la première fois de sa vie, Richard Rath ressent certaines émotions et s'ouvre à quelqu'un*». Débute alors une idylle entre le tueur et sa prétendue victime incarnée par la jeune et très séduisante Julianne Moore. Richard Donner résiste-t-il à la tentation d'une séquence torride, façon Sharon Stone/Sly sous la douche de **L'Expert** ? «*Ils ne font que s'embrasser, mais ne finissent pas au lit*» rassure la star, un Stallone qui voit en **Assassins** une sorte de dérivatif, de rattrapage au remake de **The Killer** (le chef-d'œuvre de John Woo) que Hollywood semble avoir abandonné une fois pour toutes. Un remake par défaut si on veut. Plus que de **The Killer**, c'est du **Flingueur** tourné en 1972 par Michael Winner qu'**Assassins** se rapproche. La disparition des tueurs de la vieille garde, bourrée de principes, attachée à un code de l'honneur au profit de la relève, fougueuse, irrespectueuse, sans foi ni loi, est le thème que se partagent les deux films. Dans **Le Flingueur**, Charles Bronson en professionnel neurasthénique et mélomane y tenait l'un des meilleurs rôles, menacé par l'apprenti-tueur Jan-Michael Vincent.

Les choses se gâtent pour Richard Rath et Electra lorsque Miguel Bain intervient. Lui, c'est un tueur de la nouvelle école, un exécuteur qui travaille pour le plaisir, pour l'instant de la mise à mort. Un sadique en


■ Miguel Bain (Antonio Banderas) : une gâchette sans code moral ■


■ Richard Rath (Sylvester Stallone) : un tueur de la vieille école ■


■ Electra (Julianne Moore) : elle joue avec le feu ■

somme. En pleine ascension, il se passionne pour les plus célèbres assassins de l'histoire, de Brutus à Lee Harvey Oswald (mais est-ce vraiment le cas ?) en passant par l'illustre Ravaillac. Son objectif : trouer la peau de son aîné pour lui ravir la position de numéro un sur le marché du meurtre. «*Miguel Bain est un tueur dénué de conscience, un homme sombre, imprévisible, totalement amoral. Il pourrait être le reflet de son rival vingt ans en arrière*» intervient Antonio Banderas, les oreilles encore bourdonnantes des déflagrations de **Desperado**. Antonio Banderas toujours kamikaze au point de se lancer dans des cascades risquées sans la moindre doublure. Du tournage d'**Assassins**, il gardera donc deux cicatrices en souvenir, au bras et à la main gauche, pour être passé sans précaution à travers une fenêtre fermée. «*Les films d'action sont les plus amusants à tourner. J'ai l'impression de plonger en enfance, de redevenir un gamin jouant aux cow-boys et aux indiens. Et c'est nettement moins intense, moins stressant au niveau du jeu d'acteur*» commente en souriant le Desperado, autant à son aise dans les mélodrames kitsch de Pedro Almodovar qu'au sein des déferlements pyrotechniques hollywoodiens. Au-delà des gunfights et des tourneboulés, le mémorable Armand d'**Entretien avec un Vampire** se doit de rendre fascinant cette ordure de Miguel Bain. Une manière d'exposer le côté sombre de sa personnalité d'acteur. «*Pour être à ce point machiavélique, Miguel Bain a dû encaisser de sacrés chocs traumatiques durant sa plus tendre enfance*» murmure Antonio Banderas, tentant vaille que vaille de fournir un petit alibi à son personnage de chien fou. Un personnage qui, au stade de la pré-production d'**Assassins**, devait échoir à Arnold Schwarzenegger. Sur la liste des interprètes possibles du «vieux» tueur, Sean Connery venait en tête.



■ Stallone gentleman farmer ? Non, Sly pulvérise, liquide, refroidit les cibles désignées par ses supérieurs ■

Fort de la présence de Sylvester Stallone et d'Antonio Banderas, Richard Donner affiche sa satisfaction de s'être embarqué sur **Assassins**. «*Je n'aime pas trop ce titre cependant ; c'est celui du scénario original. Je pense qu'on devra en imaginer un autre avant la sortie... Si quelqu'un a une suggestion, qu'il n'hésite pas. Je suis prêt à payer une forte somme pour une bonne idée*» plaisante le réalisateur. En fait, Richard Donner s'attache très vite au projet. Aussi vite qu'il s'était attaché à **L'Arme Fatale**. «*Au départ, je ne voulais pas mettre en scène* **L'Arme Fatale** *car l'action pure est un genre qui ne m'intéresse pas. Si j'ai finalement mis le pied à l'étrier, c'est pour le potentiel des tendances suicidaires de Martin Riggs/Mel Gibson. J'ai réagi de la même manière concernant* **Assassins**. *J'ai psychologiquement fouillé les protagonistes pour les rendre plus intéressants.* **Assassins** *ne va pas dans le sens des polars actuels. Les explosions spectaculaires, les cascades, les impacts de balles... Le premier venu peut s'adonner à ces petits jeux. Il suffit d'engager les meilleurs spécialistes en pyrotechnie, explosifs... Très peu pour moi.* **Assassins** *se focalise sur trois personnages asociaux, solitaires, dont les destins se croisent. Les événements les poussent à des rapports qu'ils ne souhaitent pas. L'une des relations est d'ordre amoureux, l'autre carrément haineux. Selon moi,* **Assassins** *est autant une étude de caractère qu'un film d'action*» se défend Richard Donner.

L'enthousiasme et la passion gagnent vite un Richard Donner rétif au début. **Assassins**, il le prend très à cœur après quelques aménagements. «*Sur le plateau, Stallone a gratifié son personnage de quelques répliques drôles. Des plaisanteries qui faisaient vraiment mouche. Malheureusement, je vais les sucrer au montage. Pourquoi ? Simplement parce que Richard Rath ne possède aucun sens de l'humour. Ce type-là n'est pas un rigolo*». Des propos rassurants de la part d'un réalisateur qui, tout de même, livrait **L'Arme Fatale 2** & **3** à la gaudriole mongolo façon les 3 Stooges, la grande référence américaine en matière de gags crétinoïdes. Fini de rire. Stallone lui donne raison. «*Richard ne me laisse pas agir à ma guise. Il me dirige et j'en ai besoin. On m'a souvent laissé faire ce que je voulais ; il n'y a rien de pire car vous travaillez jour après jour sans réellement savoir si vous êtes bon ou pas. Vous perdez tout repère. Votre jeu devient barbant, répétitif à force de réutiliser ce que vous avez appris sur des films précédents*». Le comédien se plie donc de bonne grâce aux exigences de son réalisateur. Suivant ses directives, il ne desserre pas les mâchoires, un sport qu'il pratique pour la troisième fois consécutive. Après **L'Expert** et surtout **Judge Dredd**, Stallone ne sollicite pas l'ondulation frénétique des zygomatiques. **L'Embrouille Est dans le Sac** et **Arrête... Ou ma mère va Tirer !** l'auraient-ils à ce point dégoûté de la comédie ? Tandis qu'Arnold Schwarzenegger ne mégote jamais sur un clin d'œil ironique, une plaisanterie, son associé dans le business Planet Hollywood joue de plus en plus la carte du sérieux imperturbable. **Assassins** ne constitue donc un contre-emploi pour sa vedette, mais une garantie de continuité. Film à film, Stallone se forge une logique de carrière. «*Je ne l'ai jamais vu faire auparavant ce qu'il accomplit dans* **Assassins**. *Stallone est un bien meilleur comédien qu'on ne le pense.* **Rocky** *m'a fait rire et pleurer. Je me souviens m'être levé pour l'encourager comme un gosse lorsqu'il monte sur le ring pour affronter Apollo Creed. Je crois sincèrement qu'on ne lui laisse pas vraiment la possibilité de s'exprimer*» s'émeut Richard Donner. **Assassins** ne l'en frustre manifestement pas.

■ **Olivier ALBIN** ■



■ Antonio Banderas : quand l'acteur fétiche de Pedro Almodovar sort les grosses pétoires ! ■

Hi caramba ! Un western moderne entre spaghetti et chili con carne !

DESPERADO

Entretien avec un flingueur

ROBERT RODRIGUEZ

Rentré dans le Livre des Records pour avoir mis en images un film d'action regardable pour un prix Tati (7.000 dollars, à savoir une somme inférieure au budget de certains films de vacances !), Robert Rodriguez est un acharné, un enragé. Le cinéma lui importe autant que sa vie. Preuve en est : il sert de cobaye humain à l'expérimentation d'un médicament anti-cholestérol pour grappiller quelques dollars indispensables à son EL MARIACHI original. À la concrétisation d'un vieux rêve cinématographique, donnerait-il une jambe ou un membre de son choix ? Certainement !
Né à Austin, Texas, de parents mexicains, Robert Rodriguez, encore en bas âge, tourne des dessins animés, des petits films, puis crée une bande dessinée, «Los Hooligans» dont les personnages empruntent beaucoup à sa propre famille, à ses cinq sœurs et quatre frères, lesquels servirent aussi de modèles à l'un de ses trente courts métrages, AUSTIN STORIES. Après THE BEDHEAD, lauréat de 14 prix à travers le monde, Rodriguez se lance dans son premier long métrage, EL MARIACHI, que la prestigieuse COLUMBIA, enthousiaste, diffuse dans le monde entier. Mais aux ponts d'or des grosses compagnies hollywoodiennes, il préfère l'indépendance, l'intégration au clan Quentin Tarantino, producteur et scénariste de son dernier film, FROM DUSK TILL DAWN, histoire de vampires au Far West. Puis, cela devrait être le premier tome de la série MODESTY BLAISE avec Uma Thurman. Pour l'heure, place aux décibels des sulfateuses et de la guitare du Mariachi !

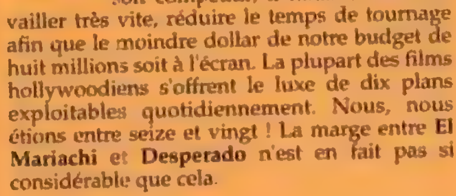
Robert Rodriguez

Comment définissez-vous le Desperado, alias le Mariachi ?

Il constitue la version latino de tous mes héros préférés. Tous les héros de westerns, Clint Eastwood dans les films de Sergio Leone, Mad Max...

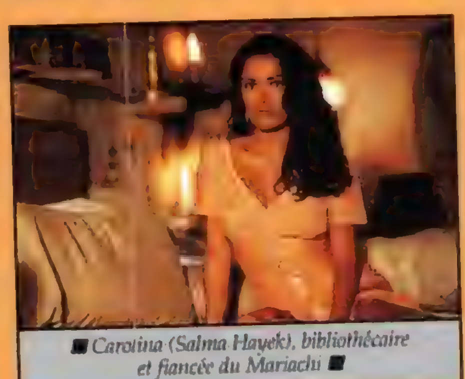
***El Mariachi* passe pour être le film le moins onéreux de l'histoire du cinéma. Aujourd'hui, vous êtes aux commandes d'une production *Columbia*. Quel changement !**

Sur le plateau de **El Mariachi**, j'étais seul à tourner la séquence de la mort de l'héroïne. Sur celui de **Desperado**, j'avais quinze personnes derrière moi, toutes prêtes à m'aider. Bien sûr, c'est plus confortable mais, fondamentalement, cela ne change rien ou très peu. L'important tient à l'idée que vous avez en tête et que vous voulez concrétiser face à la caméra. Reste que **Desperado** est un tout petit film en regard de la production hollywoodienne. Il doit se mesurer à sa sortie à des mammouths qui coûtent parfois jusqu'à 150 millions de dollars. **El Mariachi** n'avait quant à lui aucun rival commercial ; il était seulement destiné à quelques salles d'art et essai. Pour que **Desperado** soit compétitif, il nous a fallu travailler très vite, réduire le temps de tournage afin que le moindre dollar de notre budget de huit millions soit à l'écran. La plupart des films hollywoodiens s'offrent le luxe de dix plans exploitables quotidiennement. Nous, nous étions entre seize et vingt ! La marge entre **El Mariachi** et **Desperado** n'est en fait pas si considérable que cela.



Pourquoi avez-vous remplacé Carlos Gallardo, héros de *El Mariachi*, par Antonio Banderas ? Il ne faisait plus l'affaire...

Carlos reste coproducteur de **Desperado**. Sachant que le film devait traverser les frontières, toucher des publics très divers, nous devions bénéficier de la présence d'une vedette de la stature d'Antonio Banderas. Carlos Gallardo ne tenait pas à retrouver son personnage car **El Mariachi**, il l'a tourné pour épater les nanas ! Il n'est pas un comédien professionnel. Devant la caméra, il n'en menait d'ailleurs pas large bien que le résultat soit excellent. En tant que producteur, Carlos a très vite compris l'intérêt d'engager un nom connu. J'ai immédiatement pensé à Antonio Banderas pour le remplacer, même lorsque le film n'en était qu'à ses prémices, au stade de simple remake de l'original. **Desperado** a ensuite évolué vers une suite, mais j'ai gardé Antonio Banderas en tête. Et je ne le regrette pas ! Banderas, c'est le Jackie Chan du film, un véritable athlète qui s'est passé de doublure y compris dans les séquences les plus dangereuses. Lorsqu'il saute du toit en continuant à tirer sur ses poursuivants, il portait seulement un harnais de sécurité tenu par un câble. Très flippant. Et je me trouvais juste au-dessus, en train de filmer. À Hollywood, on ne voit jamais cela ; des cascadeurs se soustraient toujours aux acteurs au dernier moment.



■ *Carolina (Salma Hayek), bibliothécaire et fiancée du Mariachi* ■

■ *Quentin Tarantino, vedette invitée dans un bouge infâme* ■

Votre manière d'orchestrer les nombreuses fusillades de *Desperado* renvoie directement à John Woo. Était-ce intentionnel ?

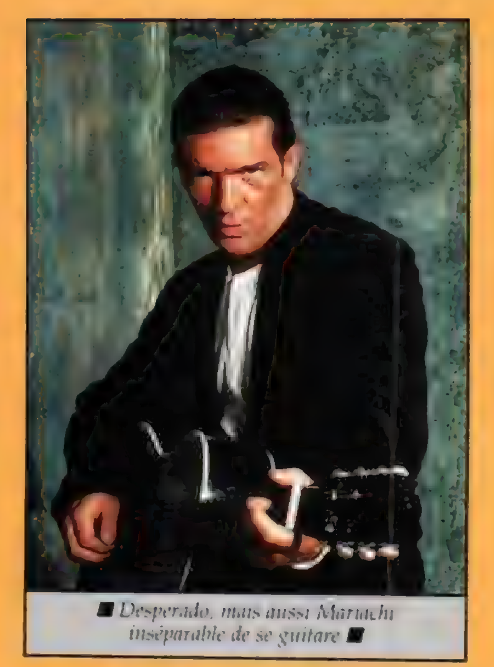
Oui, j'avoue que John Woo m'influence considérablement dans la chorégraphie des gunfights. Mais il n'est pas le seul. Gamin, je regardais tous les dessins animés que je pouvais. Je me disais alors que cette folie dans les enchaînements était totalement impossible à adapter sur un film interprété par des comédiens de chair et d'os. Inutile d'y penser. Jusqu'au jour où j'ai découvert John Woo. Il a tout remis en question. Avant, je n'ennuyais à regarder les films d'action ; ils se ressemblaient tous et les règlements de compte, les coups de feu étaient à peu près filmés de la même façon. Je crevais d'envie de montrer des scènes d'action durant dix, quinze, voire vingt minutes non-stop. John Woo m'a donné le feu vert, appris comment aboutir à ce résultat. D'où la séquence finale de **Desperado**, une scène mise en boîte en trois jours ! Un peu court pour se hisser au niveau de John Woo. Mais j'ai tout de même tenté l'aventure. De toute manière, il s'agit là du meilleur apprentissage d'efficacité qui soit. ■ ■ ■

■ ■ ■ Vous n'y allez pas de main morte dans la violence. Il est même surprenant que vos producteurs n'aient pas édulcoré cette accumulation frénétique de morts violentes !

J'espère bien. *Columbia* n'a pas trop apprécié mes débordements sanglants d'ailleurs. **RoboCop II** est l'un des films les plus violents jamais tournés et c'est pourtant une major company hollywoodienne qui l'a produit ! Au tour de **Desperado** maintenant ! Reste que **RoboCop II** vient de sortir en laser-disc sans la moindre coupe et je peux vous affirmer que c'est sacrément saignant. Je tenais à ce que **Desperado** soit violent pour que le film d'action latino, dont il est le premier représentant, ne soit pas perçu comme une comédie, un truc léger. Il m'importe que **Desperado** permette aux cinéastes d'origine latine d'être enfin pris au sérieux, qu'un héros de la même origine possède la carrure du John McClane de **Piège de Cristal** ou d'un Mad Max. Le Mariachi est un dur authentique, différent, avec ses propres particularismes, une façon d'être, de bouger et de se battre qu'on ne retrouve pas dans les films d'action américains. Aujourd'hui, lorsque les studios recherchent un interprète pour un personnage mexicain, ils engagent un Américain bon teint. Ça me met en colère. J'espère que **Desperado** mettra fin à ces pratiques racistes. Le Mariachi, je l'ai voulu puissant, charismatique, outrageusement sexy, séduisant, répandant abondamment le sang. Il fallait que je force le trait. Un héros «normal», le public l'aurait très vite oublié ! Comme nous tournions au Mexique, *Columbia* ignorait ce que nous faisions. Notre budget représentait un si faible enjeu que ses cadres ne nous inquiétaient guère. Ils n'avaient encore jamais produit un film d'action pour une si faible mise, ils n'allaient pas râler à si bas prix ! En dernier recours, les responsables du studio savaient que même en cas de bide monstre ils ne perdraient pas un centime !

Vous avez dressé un bilan des macchabées alignés dans *Desperado* ? Combien au finish ?

Il faudrait que je fasse le décompte maintenant. Dans le scénario, j'ai dénombré 85 cadavres très exactement. Mais le compte ne tient plus aujourd'hui car, dans le film, certains personnages meurent deux fois. Pourquoi ? Parce que je filmais chaque fusillade sous deux angles différents. Au montage, il m'arrivait parfois d'intégrer à deux reprises la même mort violente en faisant croire qu'il s'agissait de deux types différents. Vous avez donc deux cadavres pour le prix d'un !


■ *Desperado, mais aussi Mariachi inséparable de sa guitare* ■


■ *Bucho (Joaquim de Almeida) : un baron de la drogue dans le collimateur du Desperado* ■

Dans *Four Rooms*, vous éliminez autant de malheureux, avec la bénédiction de Quentin Tarantino...

Mon sketch de **Four Rooms** relève de la comédie à la Peter Sellers. Il dure vingt minutes et égrène quelque 600 plans. Imaginez la vitesse. Imaginez la scène du bar de **Desperado** sur la même durée et vous en aurez une idée, le comique en plus. Dans un court métrage, vous pouvez appuyer sur la pédale d'accélérateur immédiatement et ne pas relâcher l'énergie jusqu'à la toute fin. Difficile de concevoir un long métrage sur cette base. Mais j'ai essayé de m'en approcher dans **Desperado**, sachant que désormais, avec l'arrivée du laser-disc, les gens ne regardent plus les films dans leur intégralité. Le chapitrage leur permet de se repérer, d'aller directement à la séquence désirée. Dommage toutefois que les chapitres ne soient pas aussi clairement définis que ceux d'un compact audio. Néanmoins, dans **Desperado**, vous pouvez remarquer, si vous y prêtez attention, que le film se divise en une douzaine de mini-films dont chacun possède un début et un final. Sur la pochette du laser, vous lirez : «Chapitre 1 : Le client a toujours raison», pour annoncer Steve Buscemi parlant aux consommateurs du bar du mythe du Mariachi. Le mini-film se termine lorsqu'il quitte le comptoir. Tout **Desperado** est bâti sur ce modèle. Lorsque vous montrerez le film à un ami, celui-ci aura l'impression d'assister à un spectacle à part entière. En fait, **Desperado** est composé à la manière d'un album de chansons. Si vous l'écoutez en entier, c'est bien. Néanmoins, si vous optez pour tel ou tel morceau, ce n'est pas plus mal.

Sincèrement, pensez-vous qu'il soit possible de raconter clairement une histoire en sautant radicalement d'une séquence forte à l'autre, en limitant au maximum les scènes d'exposition ?

Les meilleurs albums rock, ceux des Pink Floyd par exemple, fonctionnent sur les deux tableaux. Quand vous écoutez «Dark Side of the Moon» du début à la fin, vous ressentez une certaine émotion. Par contre, si vous ne sélectionnez que «Money», l'expérience est différente, l'émotion autre. J'ai essayé de fonctionner sur le même

VIVA LA MUERTE !

Un mystérieux étranger arrive dans une modeste bourgade du Nord du Mexique et fait le ménage de tous les malfrats, trafiquants, malfaisants qui y prospèrent en toute impunité. Cela pourrait être l'amorce d'un western-spaghetti (c'est d'ailleurs celle de **Mort ou Vif !**), un genre que revendique **Desperado**. Évidemment, lorsque l'Étranger rapplique, il fait un petit détour du côté du saloon, débit crasseux de boissons où les affreux ricanent avec la complicité du patron. Gunfights homériques. Riche d'un impressionnant arsenal planqué dans l'étui de sa guitare, l'Étranger, alias le Desperado, dessoude une dizaine de consommateurs. Les hostilités commencent, le ton est donné. Les douilles brûlantes jonchent le sol, les cadavres s'entassent joyeusement... Et Robert Rodriguez prend son pied à en rajouter dans les carnages à la John Woo, les faciès patibulaires à la Sergio Leone (dont une espèce de ninja latino plus buriné encore que Charles Bronson du temps de sa splendeur). Au passage, il dispense quelques bons mots à la Quentin Tarantino, vedette invitée d'un cloaque fatal à ses petites phrases à l'emporte-pièce. Dans la peau du Mariachi, Antonio Banderas dégaine plus qu'il ne cause, se laisse aller à pousser la chansonnette en vrai Mariachi qu'il peut être. Héros légendaire, il échappe miraculeusement au tir de barrage orchestré par son frère Bucho, trafiquant de dope et meurtrier de sa petite amie. Lorsqu'il réceptionne quelques projectiles, les dispositions chirurgicales improvisées de Carolina, une ravissante libraire, lui assurent un prompt et rapide rétablissement. Et un retour aux gunfights, des séquences qui mobilisent tout le talent et la virtuosité technique de Robert Rodriguez. Le reste ? C'est la portion congrue de **Desperado** ! Le scénario justifie à peine des fusillades aussi abondantes que l'eau salée l'est dans **Le Grand Bleu**. Quand Robert Rodriguez augure l'essoufflement, il sort illico du placard deux nouveaux justiciers-tirailleurs. Des réservistes en somme. Un simple coup de fil et le Desperado, soudain intimidé par le nombre des adversaires, voit rappliquer deux comparses-kamikazes, porteurs d'étuis à guitare dont les ressources meurtrières donnent allègrement dans le gadget à la James Bond. Ou à la Django, célèbre mitrailleur du western spaghetti.

Desperado, c'est «dites-le avec du plomb», un film dans lequel les dialogues importent moins que les détonations, l'outrance loufoque dans les fusillades, les averses de cadavres... Arrosé des musiques du cru de Los Lobos et Tito Larriva, d'hectolitres de Corona chaude et de margarita à la température ambiante, le film acquiert toute sa saveur de fiesta poussiéreuse, écrasée de soleil, dont le Desperado serait le Speedy Gonzalez liquidateur.

■ M.T. ■

Columbia/Tri-Star présente Antonio Banderas dans une production **Los Hooligans** *DESPERADO* (USA - 1995) avec Joaquim de Almeida - Salma Hayek - Cheech Marin - Steve Buscemi - Quentin Tarantino - Angel Aviles - Danny Trejo **photographie de** Guillermo Navarro **musique de** Los Lobos **produit par** Bill Borden et Robert Rodriguez **écrit et réalisé par** Robert Rodriguez

27 septembre 1995 **1 h 47**

■ *Une explosion dans un film où TNT, explosifs et sulfateuses causent plus que les hommes* ■

principe. **Desperado**, visionné dans son intégralité ou par fragments, vous permet d'accéder à des sentiments différents. J'en ai tenu compte dès l'écriture du scénario.

Mais cette façon de raconter une histoire peut rendre un film totalement inintelligible, invisible même !

Possible, mais j'en ai vraiment marre de voir tous ces films qui semblent sortis du même moule. Il est temps de tenter autre chose. En 1995, on ne regarde plus les films de la même façon qu'en 1965 et les nouvelles technologies devraient encore accroître la modification des comportements. Désormais, vous pouvez visionner un film sur ordinateur, en altérer les images, les façonner à votre guise. Bientôt, le spectateur pourra modifier les films selon ses goûts. Pour l'heure, il va seulement à la séquence qu'il préfère. Pourquoi ne pas tourner des fictions en fonction de ces nouveaux facteurs ?

Quentin Tarantino fait une apparition remarquée dans *Desperado* pour raconter une de ces histoires pipi-caca dont il a le secret !

Cette séquence, je l'ai écrite spécialement pour lui. J'ai rencontré Quentin Tarantino et Steve Buscemi en 1992, dans un festival. Ils présentaient **Reservoir Dogs** et moi **El Mariachi**. Quentin Tarantino étant un personnage très particulier, qui parle longuement de n'importe quoi, je me suis dit qu'il aurait parfaitement sa place dans **Desperado**. Je n'étais pas très sûr qu'il accepterait de le jouer cependant. Lorsque Steve Buscemi lui a appris qu'il serait dans le film, Quentin m'a demandé si je n'aurais pas par hasard un rôle pour lui. Et voilà comment il s'est retrouvé à incarner un personnage dont il était l'inspirateur ! Résultat : après une longue causette, il se fait griller la cervelle dans l'arrière-salle d'un bar miteux, une cache derrière les toilettes les plus cradingues de tout le Mexique. Après tout, Quentin a liquidé tant de personnes à l'écran qu'il méritait bien d'y passer lui aussi !

Entre *El Mariachi* et *Desperado*, vous avez réalisé un épisode de la série *The Fast and the Furious* directement destinée à la télévision et au marché vidéo.

Rebel Highways est une espèce de ***Jours Heureux*** et de **Grease** dont les protagonistes meurent tous. Imaginez que Fonzie pète les plombs et descende toute la famille Cunningham à la fin d'un épisode et vous aurez une idée du message formulé dans **Rebel Highways**, une sorte de **El Mariachi** aux normes des années 50. Je n'ai bénéficié que de treize jours pour filmer l'heure trente de ce film, treize jours pour diriger toute cette action déjantée. C'est peu bien sûr, mais travailler dans l'urgence injecte toujours un surplus d'énergie à votre film. On m'a déjà proposé des gros budgets, mais j'ai systématiquement refusé car plus il y a d'argent en jeu, plus il est difficile de vous en tenir à vos objectifs artistiques. Plutôt que de travailler avec les grands studios hollywoodiens, je préfère des producteurs comme *Miramax* qui respectent les cinéastes (*Robert Rodriguez vient néanmoins de signer pour un **Zorro** produit par Steven Spielberg*. NDLR). Ils vous donnent les moyens sans, en contre-partie, monnayer votre autonomie. C'est pour ça que les responsables des majors les détestent tant. Le succès de films comme **Pulp Fiction** et **The Crow** tend à leur donner raison.



■ *Antonio Banderas, disciple de John Woo...* ■

Autant *El Mariachi* que *Desperado* laissent à penser que vous êtes vous-même une fine gâchette, que vous êtes du genre à faire des cartons sur des bouteilles de bière lorsque vous ne travaillez pas !

Je ne suis pas un maniaque des armes à feu. Je me contente de dessiner des flingues pour les besoins des storyboards. Je serais plutôt du genre à tomber dans les pommes si quelqu'un se mettait à saigner sous mes yeux. J'aime les flingues, mais sur un écran de cinéma exclusivement. Les armes les plus folles surtout, les plus imposantes. Elles donnent à **Desperado** ce côté western poussé à l'extrême qui me comble de bonheur.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

PIÈGE À GRANDE V

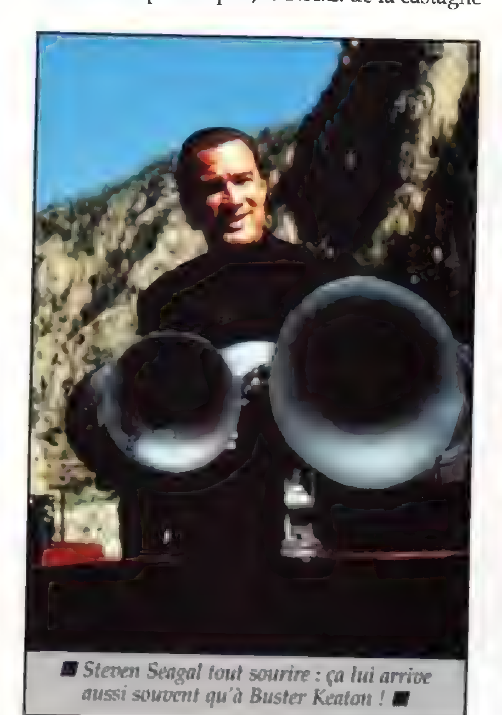
Il est grand, il est fort, il casse beaucoup de gueules et il ne faut pas lui marcher sur les pieds. Steven Seagal n'est pas un tendre. C'est un mec, un vrai, un tatoué. Du genre à tourner des films d'action musclés pour bien montrer qu'il n'en est pas une, de gonzesse, à ceux qui pouvaient encore en douter. Démonstration spectaculaire de virilité dans cette suite-remake de PIÈGE EN HAUTE MER, un suspense-film catastrophe où la paisible vie du rail connaît ses plus fortes poussées d'adrénaline depuis des lustres...

Steven Seagal est tout de même un drôle de type. Drôle n'est d'ailleurs pas le terme exact. Pour un journaliste, l'interviewer tient du tour de force. Imaginez-vous devant un grand échalas, vautré dans un canapé, qui vous fixe de deux prunelles noires de requin. Un regard de tueur, plissé. Imaginez que le grand échalas ne réponde à vos questions que par quelques monosyllabes, des oui et des non à peines audibles. À tout casser, sa plus longue tirade couvrirait une surface de trois lignes dans ce magazine. Bref, un débat entre Steven Seagal et Quentin Tarantino tournerait vite au talk-show surréaliste. Durant les entretiens, Seagal s'ennuie ferme et le montre. Il lui arrive de bailler. Inutile d'attendre un «Sorry» quelconque ou la relance de l interview par quelques considérations sur le décalage horaire, cette plaie qui affecte les stars qui se déplacent en Concorde. Surtout n'allez pas vous fâcher avec le Grand Homme (il flirte avec les deux mètres) car, derrière la porte, deux gardes du corps veillent au grain. On raconte que la Mafia aurait lancé un contrat sur Seagal. En souvenir d'une turbulente jeunesse sans doute. Quand il ne se répand pas en propos interminables sur les messages humanistes et démocratiques véhiculés par ses films, Steven Seagal fait du cinéma. Du moins, il essaie. Et rate magistralement son essai, **Terrain Miné**, navet dont il assume les fonctions de vedette-producteur-réalisateur- scénariste. Le film restera tout de même dans les annales pour deux séquences. Dans l'une, le héros, sous l'emprise d'une substance prohibée, doit choisir entre deux chemins dans la vie. La métaphore lui impose une beauté lascive visiblement prête à tout pour combler ses sens. Taciturne et zen, le Grand Homme lui préfère une vieille Indienne toute ratatinée, pas bandante du tout. Steven Seagal opte pour la sagesse, se refuge au stupre et à luxure. Le Grand Homme qui vous fixe sans piper mot serait-il un philosophe, le B.H.L. de la castagne hollywoodienne ? La seconde scène anthologique de **Terrain Miné**, plus terre à terre, le montre tout banalement se regardant lui-même depuis sa monture. On appelle ça une erreur de montage. À moins que ce soit une façon d'exprimer l'ubiquité d'un ego ? Qui sait !

Dans **Piège à Grande Vitesse**, séquelle de **Piège en Haute Mer**, Steven Seagal revient, fidèle à lui-même. Heureusement, il ne réalise pas le film. Du moins pas trop car le seul maître à bord de ce thriller ferroviaire n'est pas vraiment le metteur en scène Geoff Murphy. Le talent dont il faisait autrefois preuve (**Utu, Le Dernier Survivant**), Geoff Murphy semble l'avoir oublié en Nouvelle-Zélande, son pays natal. **FreeJack, Young Guns 2**, pour les gros morceaux, sont des produits rigoureusement anonymes. Mais à pareil cinéaste dans pareille entreprise, on ne demande pas une personnalité éclatante, simplement la compétence d'un technicien qui connaît son boulot, sait gérer un budget et donner du rythme à une succession de nuques brisées, déraillements, corps criblés de balles... De cette tâche, Geoff Murphy s'acquitte avec les honneurs. Mieux qu'Andrew Davis dans **Piège en Haute Mer** même.

Le petit jeu, pour Geoff Murphy, consiste à placer Steven Seagal dans son environnement naturel le plus rapidement possible. Non pas dans les cuisines du train Denver-Los Angeles, où il passe rapidement pour confier aux marmitons quelques secrets culinaires, mais au centre des escarmouches, fusillades et méchantes bagarres. Que fait Steven Seagal, alias Casey Ryback, dans ce train ? Eh bien, il promène sa nièce Sarah dont il est, depuis la mort du père, l'unique soutien familial. Quelques centaines de kilomètres sur rails ne sauraient que susciter un réciproque élan. Mais les retrouvailles ne se passent pas exactement comme prévu. À mi-parcours, un commando prend possession des lieux et installe dans l'un des wagons des antennes paraboliques et des ordinateurs. Ancien des services secrets, limogé par ses supérieurs, Travis Dane mène la danse. Si les autorités ne lui versent pas un milliard de dollars, il utilisera le mot de passe arraché à deux militaires pour manœuvrer à sa guise un satellite doté d'un armement d'une précision inouïe. Travis Dane peut frapper où bon lui semble. Une installation militaire en Chine par exemple. Personne ne semble être en mesure de l'arrêter. Sauf ce bon vieux Casey Ryback, vétéran des commandos de marine, indestructible...

« Un film d'action, ça peut être formidable, mais c'est encore mieux lorsque les personnages vous accrochent, lorsque vous vous attachez à leur histoire. Nous préférons les héros vulnérables, sensibles, qui ont une vie de famille et



■ Steven Seagal tout sourire : ça lui arrive aussi souvent qu'à Buster Keaton ! ■



■ Casey Riback kinésithérapeute ? Non, il brise les cervicales de l'infâme Penn (Everett McGill) ■

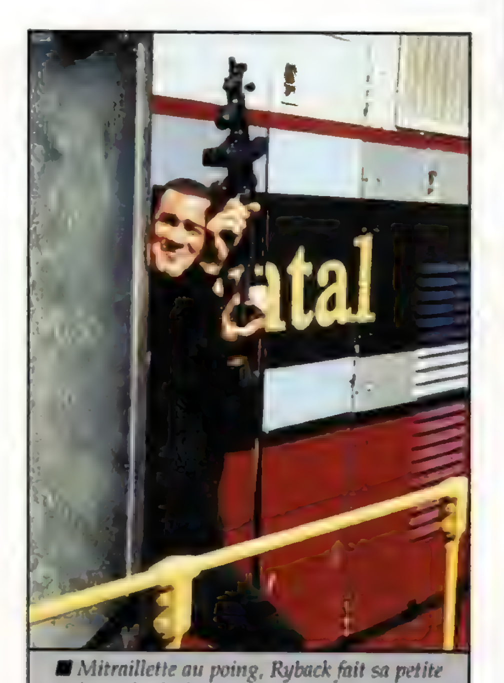
VITESSE

qui nous ressemblent. C'est pourquoi je trouve gratifiant d'aller au-delà de ce que les gens attendent généralement d'un tel film, de surprendre et de satisfaire des publics très divers». Steven Seagal va-t-il écraser une petite larme, révéler des faiblesses ? Bernique ! Mieux ainsi. Préférable que l'alibi familial ne tienne qu'une quinzaine de minutes dans le film, la nièce ne constituant qu'un enjeu de plus, posée là pour justifier le redoublement de férocité de Casey Ryback. Sa sensibilité, Ryback l'exprime par des instruments aussi «intimes» que des couteaux, des bombes artisanales, des flingues, lorsque ce ne sont pas ses propres mains, des armes mortelles. Il rompt un maximum d'os, fait toujours mouche. Les méchants, quant à eux, le ratent. Lorsqu'un tireur d'élite (une femme, c'est désormais une figure imposée chez les mercenaires au cinéma) le touche, la blessure à l'épaule ne l'émeut guère. Un peu de sang et on n'en parle plus. Pour la vulnérabilité, on attendra sans grand espoir la deuxième séquelle de **Piège en Haute Mer**. Et ce n'est pas la nièce, la toute jolie Katherine Heigl, qui perce la cuirasse du cuistot-cogneur. À tout prendre, la présence d'une adulte aussi épanouie qu'Erika Eleniak (la Bunny d'anniversaire de **Piège en Haute Mer**) aurait nettement mieux fait l'affaire. **Piège à Grande Vitesse** n'a pas vocation de film sentimental ou féministe. Franchement, les hypocrites intentions «intimistes» de Steven Seagal, on s'en fout !

À un film comme **Piège à Grande Vitesse**, on demande de déménager. On demande aux méchants d'être des salauds intégraux. Ils sont effectivement horribles, spécialement Penn, le bras droit du chef de la bande, qui prend son pied à faire morfler de la main une adolescente. On demande au héros de démolir un maximum de mercenaires, et on atteint le chiffre raisonnable d'une vingtaine de cadavres à son actif. On demande au héros de frôler la mort le plus souvent possible. De la chute dans un ravin à un prétendu passage sous le train, il survit. Le maintien toujours impeccable dans son beau costume noir à l'épreuve des balles. On demande de la violence. Il y en a, ainsi qu'un rien de sadisme lorsque Ryback s'occupe d'un méchant qu'il a dans le collimateur. C'est pas une tapette le héros ! Il apprend même à un boy black (le comparse comique) à se comporter en homme. On demande du rythme, des scènes d'action bien troussées. Y'en a aussi. On demande du grand spectacle. Y'a en lorsque le train s'étale dans le vide dans une séquence bien plus impressionnante que les déraillements du **Fugitif** et du **Pont de Cassandra** réunis. Dans **Piège à Grande Vitesse**, y'a même ce qui ne figurait pas au menu, à savoir un petit côté «Guerre des Étoiles (le programme militaire, pas le film), avec ce satellite capable de foudroyer un missile en plein vol.
Comme les moyens sont là, que l'on se moque des invraisemblances (elles grouillent comme les bacilles dans un bouillon de culture !), que Steven Seagal ne cause pas plus que dans les interviews qu'il accorde à la presse, le film tient fermement sur ses rails de la première à la dernière image. Après la contre-performance du mauvais **Terrain Miné**, Steven Seagal remonte au créneau, reprend les parts de marché qu'il avait brièvement concédées à son rival tant haï, Jean-Claude Van Damme. D'ailleurs, les deux hommes ne ratent jamais une occasion de dire du mal l'un de l'autre. Mais ça c'est une autre histoire.

■ **Marc TOULLEC** ■

■ *L'arme blanche, une manière pour Casey Ryback de soigner, personnaliser le travail !* ■



■ *Mitraillette au poing, Ryback fait sa petite cuisine et larde de plombs les gigots humains* ■

Warner Bros présente Steven Seagal dans une production **Regency Enterprises** *PIÈGE À GRANDE VITESSE (UNDER SIEGE II : DARK TERRITORY* - USA - 1994) avec Eric Bogosian - Katherine Heigl - Morris Chestnut - Everett McGill - Patrick Kilpatrick - Afifi - Jonathan Banks - Nick Mancuso **photographie de** Robbie Greenberg **musique de** Basil Poledouris **scénario de** Richard Hatem & Matt Reeves **produit par** Arnon Milchan - Steven Seagal & Julius Nasso **réalisé par** Geoff Murphy
20 septembre 1995 1 h 39



Né le 19 mai 1955 dans une garnison allemande où stationne son père militaire de carrière, Bruce Willis grandit dans le New Jersey. À Carney Points, le prototype de la bourgade paisible, dont les habitants écoutent beaucoup de country music, à base d'harmonica donc. Mélomane précoce, il apprend en autodidacte à s'époumoner dans cet instrument étrange. Une passion qui le suit puisqu'à l'heure actuelle, Bruce Willis porte cette chose à ses lèvres pour en soutirer des Rythm and Blues très swingants. Collectionneur, il possède 200 harmonicas différents ! Les études ne le mènent pas bien loin. À Penns Grove d'abord, une heure de voiture de son patelin. Et à nulle part en ce qui concerne les prolongements professionnels. À l'usure de ses fonds de culottes, il préfère des petits boulots. Gardien de nuit dans une centrale nucléaire située sur une île artificielle par exemple. Après que cet emploi lui ait valu une pneumonie, Bruce Willis reprend ses études au Collège d'État de Montclair, un établissement réputé pour sa section théâtrale. Le début de tout. Engagé en 1977 dans la pièce «Heaven and Earth», il trouve sa vocation. De quoi tenir bon lorsqu'il ronge son frein à New York, comme barman dans une boîte branchée. Il sert des coups, mélange des cocktails, joue de l'harmonica. Et se produit encore sur les planches. En attendant que la chance lui sourisse...

*La légendaire dégaine cool de Bruce Willis dans **Hudson Hawk**.*

UCE WILLIS TÊTE DE PIOCHE & ŒIL DE VELOURS

1980/84 La carrière de Bruce Willis piétine. Il varie les expériences sans lendemain : la vedette de la pièce «Fool for Love» de Sam Shepard (200 représentations tout de même), quelques spots publicitaires dont un pour les jeans *Levis-501*... Côté cinéma, le bilan n'est pas glorieux. Il pourrait exclusivement se targuer d'apparitions météorites. Dans **The Verdict** de Sidney Lumet par exemple, Bruce Willis apparaît brièvement dans le parterre d'observateurs écoutant les plaidoyers de Paul Newman. Il faut se montrer également vigilant pour détecter sa présence dans le thriller **De Plein Fouet** de Brian G. Hutton avec Frank Sinatra (une réplique : «Come on girls, move it along»), ou dans **Le Prince de New York** de Sidney Lumet encore (un figurant parmi tant d'autres). Mais ce n'est pas aux États-Unis qu'il tourne son tout premier film. En Allemagne, pour cent cinquante dollars (trois jours de salaire), on lui demande de se raser la tête pour jouer un imbécile dans un certain **Der Guru Kommt**. Avis aux têtes chercheuses. À la télévision, il cachetonne aussi en stationnant au plus profond des génériques de séries comme *Deux Flics à Miami*, *La Cinquième Dimension*, *Pour l'Amour du Risque*.

1985/86 Bruce Willis se présente aux auditions de **Recherche Susan Désespérément**, la comédie avec Madonna et Rosanna Arquette. La réalisatrice Susan Seidelman l'oublie au profit d'Aidan Quinn dans le rôle du mari si ennuyeux de miss Arquette. L année commence donc mal. Dans son bar de New York, le Café Central, il fait toujours le barman et observe la clientèle célèbre : Mickey Rourke, Richard Gere et cie. Parallèlement, il se produit dans un théâtre off-Broadway. Le vent tourne le jour où Bruce Willis s'y attend le moins. Un ami lui demande de l'accompagner au casting d'une série télé en gestation, *Lune*. L'ami en question n'a pas plus de chance que les centaines de candidats au rôle du détective David Addison. Bruce, qui se prête négligemment à l'audition, décroche le jackpot. Les producteurs flashent sur son jeu décontracté, sa propension au cool si recherchée pour le personnage. *Clair de Lune* dure trois ans, soit un téléfilm-pilote et 65 épisodes. Dans la série, Bruce Willis rentre par la petite porte. Commercialement, il ne fait pas le poids face à sa partenaire Cybill Sheperd (**La Dernière Séance, Taxi Driver**), aussi pincée, pince sans rire et farouche que David Addison peut être flegmatique, blagueur et dragueur. La confrontation de deux tempéraments si antagonistes fait des étincelles dès la première rencontre. À la volonté de l'ex-mannequin Maddie Hayes, ruinée par l'indélicatesse de son gérant, de fermer toutes ses sociétés déficitaires, le détective David Addison répond par le désir de faire survivre son agence, Cité des Anges Investigations, déficitaire depuis sa création cinq ans auparavant. Hier, David Addison se la coulait douce. Aujourd'hui, il panique à l'idée de rendre les clefs de sa voiture de société, une Porsche. Au terme du téléfilm-pilote, Maddie Hayes et David Addison, emportés dans les revers d'une enquête difficile, fondent l'agence de détective Clair de Lune, nom de la marque de shampoing qui fit la gloire de l'illustre top-model désargentée.
La complicité Cybill Sheperd/Bruce Willis à l'écran ne trouve aucun relais sur les plateaux. Suite à une idylle rapide au terme de laquelle Bruce plaque Cybill, leurs rapports s'enveniment. Et le succès grandissant de celui qui n'était que le challenger au tout départ tend à jeter de l'huile sur le feu. Plutôt rancunière, la comédienne traite volontiers Bruce Willis de «con» dans la presse américaine. La lune de miel de *Clair de Lune* fut de courte durée.
Comme pour marquer la fin d'une époque, Bruce Willis enregistre en 1986 l'album *Motown* «The Return of Bruno» en hommage à Bruno Radolini, précurseur des grands styles musicaux des années 60/80. Il anime même sur la chaîne câblée *HBO* deux émissions spéciales consacrées au même musicien. Toujours musicien, il chante dans une série de concerts à l'hôtel Ritz de New York où des gens comme Ringo Starr, Phil Collins, Elton John et Billy Joel viennent faire le «bœuf» en sa compagnie.

1987 *«Le héros de* **Clair de Lune** *est un privé super-cool, macho et sûr de lui. Tout le contraire du malheureux Walter Davis»* dixit Bruce Willis. Walter Davis, c'est le héros de **Boire et Déboires** (**Blind Date**). Analyste dans une importante société financière, il se laisse gagner par le stress, les cadences infernales et les comportements nerveux. Niveau sentimental, il accumule les bides. En piteux état, Walter Davis accepte que son frère lui présente une certaine Nadine Gates, une «affaire» selon lui. Seule ombre au tableau : ne pas abandonner le moindre verre d'alcool à la portée de cette blonde torride. Un coup dans le nez et elle perd son self-control, provoquant pour commencer une émeute dans un restaurant... Et voilà comment Bruce Willis, via son personnage, vit une soirée particulièrement agitée qui le mènera tout droit au poste de police.
Sous la direction experte de Blake Edwards, le père de la Panthère Rose, Bruce Willis excelle à jouer les timorés dépassés par les événements, ballottés par le burlesque des situations qu'il ressent comme autant de drames. Le couple qu'il forme avec une Kim Basinger au meilleur de sa forme ne bénéficie cependant pas des faveurs du public américain qui boude le premier défi cinématographique de la star immensément populaire de ***Clair de Lune***. Qu'importe, après tout, le travail avec Blake Edwards fut si riche d'enseignements que Bruce Willis lui emboîte le pas l'année suivante sur **Meurtre à Hollywood**. Entre-temps, Bruce Willis, pourtant chouchouté par les journaux à l'époque de ***Clair de Lune***, devient une des cibles cinéma favorites de la presse. Ses frasques (beuveries nocturnes très sonores, outrages à agent, tendances à l'exhibitionnisme...) alimentent les potins. Aux accusations, Bruce Willis répond par le mépris. Les photographes, il les déteste plus encore, depuis qu'une horde de paparazzis bouscula Demi Moore enceinte au point de la jeter à terre à la sortie d'un cinéma. Furieux, Bruce Willis délivre sa femme du crépitement des flashes par quelques coups de poing bien sentis.

1988 *«Le tournage de* ***Boire et Déboires*** *avait été une formidable expérience, et j'espérais beaucoup retravailler avec Blake Edwards. Lorsque Tony Adams et lui m'ont apporté le scénario de* ***Meurtre à Hollywood****, j'ai tout de suite dit «oui». C'était l'occasion de jouer au sein d'une troupe de comédiens de haut niveau et d'apprendre des tas de choses nouvelles : l'équitation, le tir, le tango, la boxe... Pour me préparer au rôle de Tom Mix, j'ai lu à peu près tout ce qu'on peut trouver sur lui et visionné une dizaine d'heures de ses films. Des gens m'ont également aidé en m'envoyant généreusement des souvenirs et des coupures de presse».* Le rôle de Tom Mix, Bruce Willis le prend très à ■■■

■ ■ ■ cœur. Ce cow-boy d'opérette, star du western muet, se répand à l'écran en sourires irrésistibles et prouesses acrobatiques sous son grand chapeau blanc de héros. Un justicier pur jus Hollywood qui, pour incarner Wyatt Earp, doit se documenter auprès du légendaire shérif de Tombstone (James Garner), promu conseiller technique du film. Le comédien et son modèle, en pleine nouba dans un bordel cossu, rivalisent de bravoure pour démasquer l'assassin de la mère-maquerelle et innocenter l'accusé...
Bruce Willis dans les costumes immaculés de Tom Mix confronté à une véritable légende de l'Ouest : un concept intéressant qui ne réussit pourtant pas à Blake Edwards. Très documenté sur son personnage, Bruce Willis ne l'abrite guère de la léthargie ambiante. Le cocktail fantaisie-coups de poing-charme rétro n'opère pas un seul instant.
Meurtre à Hollywood n'est pas encore sorti que le producteur Joel Silver, mogul du film d'action destructeur, contacte Bruce Willis pour **Piège de Cristal**. Le film est réalisé par John McTiernan, intronisé nouveau maître du blockbuster sous adrénaline depuis le succès fracassant de **Predator**. Il va changer brutalement la destinée de Willis. S'appuyant sur un scénario astucieux, mais avouons-le un rien basique de Steven de Souza et Jeb Stuart, McTiernan transcende le film de genre annoncé et métamorphose littéralement Willis, faisant du playboy gouailleur de ***Clair de Lune*** l'héritier des grands héros hollywoodiens du passé : «*L'intensité de son jeu, souligné par les éclairages très contrastés de Jan de Bont, rappelle les grands rôles de Bogart*», souligne ainsi le grand John... «*Bruce aborde ici son premier emploi dramatique au cinéma, et je pense que les gens seront surpris par la puissance de son interprétation. Mais il y apporte aussi une nuance d'humour telle que ses fidèles admirateurs ne seront pas déconcertés par ce soudain changement de registre*». Miracle ! Comme Sean Connery était Bond, Willis EST John McClane, un flic de New York qui, venu chercher son épouse à Los Angeles, doit sauver celle-ci ainsi qu'une bonne trentaine d'otages de la furia destructrice de voleurs cinglés ayant pris possession d'une tour ultra-moderne. Magistralement réalisé, **Piège de Cristal** bat tous les records et s'impose comme le «mètre-étalon» du cinéma d'action contemporain, Mc Clane devenant le symbole du héros d'action des années 90, séduisant instantanément le public par son charisme très direct d'homme de la rue jeté dans une situation qu'il arrivera quoiqu'il en soit à contrôler. Le typique «All american Hero», en quelque sorte. Une légende est née !

1989

Piège de Cristal explose le box-office. Star télé, Bruce Willis est désormais une star cinéma. Un doublé rare, l'un interdisant presque systématiquement l'autre. Très sollicité, le récent John McClane choisit de s'orienter dans une direction où on ne l'attend guère, les chemins sinueux du drame psychologique d'**Un Héros comme tant d'Autres** (**In Country**). «***Un Héros comme tant d'Autres*** *parle de la douleur d'un homme qui tente de garder la raison, qui s'accroche de toutes ses forces à la vie. Notre pays n'a encore qu'une faible idée de ce qu'ont vécu des gens comme mon personnage. Est-il raisonnable d'espérer que les anciens du Vietnam se guériront par leurs propres moyens ? Ne faudrait-il pas aujourd'hui leur tendre la main ?*». **Un Héros comme tant d'Autres** penche pour le «oui». Bruce Willis se fait donc l'apôtre de l'intégration des anciens du Vietnam dans une société américaine traumatisée par la chute de Saigon. La guerre du Vietnam, il ne l'a pourtant pas connue, la conscription venant d'être annulée en cet été 72, l'année de son appel. Bruce Willis ne voulait de toute façon pas aller au casse-pipe. Ses sentiments sur le Vietnam, il les traduit donc à travers le personnage d'Emmeth Smith, un vétéran replié sur lui-même, porté sur la bouteille, prisonnier de ses souvenirs de combat, étrange dans son comportement. Les questions incessantes de Samantha Hugues (Emily Lloyd) concernant son père tué par une balle vietcong, l'amènent à se soulager progressivement de ses angoisses... Parti de nobles intentions, **Un Héros comme tant d'Autres** ne constitue pas une réussite, même si Bruce Willis place Emmeth Smith au Panthéon de ses rôles préférés. Le film sort dans l'indifférence générale, au milieu de tant d'autres productions tendant à exorciser le cauchemar vietnamien.
Dans un registre autrement plus familial, Bruce Willis prête sa voix (relayé dans la version française par Daniel Auteuil) au nourrisson Mikey d'**Allô Maman, Ici Bébé** (**Look Who's Talking**), la comédie d'Amy Heckerling. Toutes les pensées d'un bébé encore incapable d'articuler la moindre phrase intelligible, Bruce Willis les traduit, généreux en commentaires où le bon sens le dispute au saugrenu, conseillant sa mère sur le choix de son compagnon, le baby-sitter John Travolta en l'occurrence. Une singulière expérience que le comédien renouvelle l'année suivante dans la séquelle nettement moins drôle que l'original **Allô Maman, c'est encore moi !** (**Look Who's Talking Too !**) d'Amy Heckerling.
Bruce Willis termine l'année par une apparition express dans une comédie idiote, **That's Adequate**, signée Harry Hurwitz. Une participation amicale, dans une farce visant à caricaturer les mœurs hollywoodiennes. Bruce Willis y interprète, en deux secondes, Bruce Willis !
«If it don't kill, It just makes you stronger» est le second album de Rythm & Blues enregistré par Bruce Willis, animateur du groupe The Heaters lorsqu'un agenda bien rempli le lui permet.

1990

Les scores pharamineux de **Piège de Cristal** entraînent tout naturellement la séquelle escomptée, **58 Minutes pour Vivre** (**Die Hard 2 : Die Harder**), et Willis réendosse, à la demande générale, la défroque de l'héroïque John McLane. John McTiernan, peu enthousiasmé par le scénario et impliqué dans d'autres projets cède ici la place au finlandais Renny Harlin, réalisateur d'un assez banal **Freddy 4** et du vulgaire mais rigolo **Les Aventures de Ford Fairlane**. En prenant en main la séquelle du film d'action qui a révolutionné le genre, Harlin ne cherche pas midi à quatorze heures, et tout en gardant les éléments qui ont fait le succès du premier chapitre, joue à fond la carte de la surenchère. Un parti pris logique, que Willis, portant littéralement le film, résume alors ainsi : «*Après* ***Piège de Cristal****, le problème était le suivant : peut-on refaire ce film, et mieux si possible ?* ***Piège de Cristal*** *était dans son genre un film parfait et efficace. Il fallait donc trouver un sujet aussi fort et que le personnage de McClane reste le même. Si, tout à coup, McClane avait changé de personnalité, le public n'aurait pas suivi. La seule amélioration que nous pouvions apporter par rapport au premier épisode était d'accroître le rythme du film et l'audace des cascades*». Affrontant des méchants de «comic book», Willis-McClane, déchaîné, sauve un aéroport, échappe à l'explosion d'un 747, détruit les malfrats dans une poursuite étourdissante en scooters des neiges Le résultat n'est certes pas très malin, mais au final, ce gros film d'action très rondement mené écrase une nouvelle fois le box-office. Opération accomplie, donc !
Comme il apprécie tant le faire, Bruce Willis embraye d'un héros à un personnage moins reluisant. Celui du **Bûcher des Vanités** (**The Bonfire of the Vanities**), mis en scène par Brian de Palma, n'est pas la crème des journalistes. Doit-on en conclure que Bruce Willis accepte avec gourmandise ce rôle pour régler quelques comptes ? Probablement. Peter Fallow mène la meute des charognards qui condamnent le prétendu accident provoqué par le yuppie Sherman McCoy (Tom Hanks). Au volant de sa grosse Mercedes, celui-ci fauche un jeune Noir en plein Bronx... Peter Fallow en fait ses choux gras, manœuvré par un évangéliste réactionnaire. De cette sordide récupération, il tire tous les bénéfices, y compris le Prix Pulitzer et une illusion d'intégrité pour avoir révélé l'innocence de l'accusé. Fielleux à souhait, imbibé d'alcool en quasi-permanence, Bruce Willis éclipse tous ses partenaires.

1991

Conforté par le succès de **58 Minutes pour Vivre**, Bruce Willis fait un caprice de star : **Hudson Hawk**. Eddie Hawkins pour l'état civil, un gentleman cambrioleur ayant purgé ses dix ans de prison. Véritable star de sa profession, il tient cependant à se ranger, à mettre au clou pied de biche et chalumeau. Les milliardaires Darwin et Minerva Mayflower ne l'entendent pas de cette oreille. Pour le contraindre à reprendre du service, à voler trois objets réalisés par Leonard de Vinci (indispensables à la confection d'un rayon de la mort !) dans le plus surveillé des musées romains, ils le menacent d'abattre son ami Tommy (Danny Aiello).
Ce film, Bruce Willis le porte en lui depuis 1980, depuis sa rencontre avec le musicien Robert Kraft dans un cabaret-restaurant de Greenwich Village. La chanson «The Hudson Hawk» inspire le comédien, quoique son titre désigne un... vent ! Le héros ne tarde pas à naître, appelé à rejoindre l'Olympe des grands voleurs. «*Nous avions envie de faire un film consacré à un cambrioleur de haut vol qui n'ait pas honte de se référer ouvertement à* ***La Main au Collet*** *d'Alfred Hitchcock ou à* ***Topkapi*** *de Jules Dassin, même si c'est aussi ce qui se rapproche le plus de la comédie loufoque, parmi tout ce que j'ai fait jusqu'à présent*». Quitte à pousser la chansonnette en compagnie de Danny Aiello, façon Fred Astaire/Gene Kelly, en plein casse. La comédie loufoque, c'est justement ce qui déconcerte le public, incapable de départager la partie action et le burlesque. Bruce Willis attendait la grande foule, sûr de sa popularité ; **Hudson Hawk** se ramasse pourtant une effroyable gamelle. Lourd déficit pour ce gros budget et un arrière-goût amer, le jeune réalisateur Michael Lehman ayant cruellement souffert du narcissisme débridé de sa vedette. Cool devant la caméra, Bruce Willis joue les tyrans pour satisfaire un ego parfois démesuré. «*On dit souvent que* ***Hudson Hawk*** *est l'un des pires films de tous les temps. J'en ai vu, des navets, et je continue à penser qu'il serait plutôt une agréable comédie*».
De l'humilité, Bruce Willis en investit davantage dans **Billy Bathgate** de Robert Benton et **Pensées Mortelles** (**Mortal Thoughts**) d'Alan Rudolph. Deux rôles secondaires. Dans **Billy Bathgate**, il ne fait pas long feu dans le complet-veston du gangster Bo Weinberg que son adjoint Dutch Schultz (Dustin Hoffman) noie, les jambes lestées dans un bloc de béton, dans la baie de New York. **Pensées Mortelles** lui offre un contre-emploi total, aux antipodes d'un John McClane par exemple. Là, il incarne James Urbanski, le plus brutal, le plus vulgaire, le plus alcoolique des maris. Un sale type qui, en rogne, n'hésite pas à cogner sa femme. Lorsqu'il vient à se vider de tout son sang, personne ne verse une larme. Qui a tué cet horrible individu ? Sa femme ou l'amie de sa femme (Demi Moore !) ? C'est ce que doit découvrir le flic Harvey Keitel.
En 1991, Bruce Willis répond à l'invitation de Steven Spielberg d'apparaître dans **Hook**. On le cherche toujours ! Certains projets d'envergure semblent prendre forme pour s'échouer ensuite sur les rives des films avortés. Ce sont «Sergent Rock» de John McTiernan (d'après la bédé décrivant les exploits du plus féroce soldat américain de la Deuxième Guerre mondiale), le polar «The Ticking Man» et «Hitcock and Cody», une production Joel Silver où Bruce Willis devait personnifier Buffalo Bill auprès de Harrison Ford.
L'année se clôt en beauté par **Le Dernier Samaritain** (**The Last Boy Scout**), un film Joel Silver mis en images par un Tony Scott au sommet de sa forme. Bruce Willis y est un héros pas comme les autres. Du moins différent de ceux qui grouillent, généralement musclés et cons, au début des années 90. Joe Hallenbeck est un perdant. Limogé de la garde rapprochée d'un sénateur qu'il dérouille pour avoir tenté de convertir au sadomasochisme une jeune femme, il exerce la profession de détective. Un job qui ne lui apporte ni gloire ni argent. Sa femme le trompe, sa petite fille le méprise et l'insulte, il boit plus que de raison, ne se rase pas tous les jours... Le parfait loser qui reprend du poil de la tête en faisant équipe ■ ■ ■



1 - Bruce Willis/Cybill Sheperd : unis dans **Clair de Lune**, *comme chien et chat dans la vie !*

*2 - Le calvaire d'un paisible analyste financier (***Boire et Déboires***).*

*3 - Un cow-boy d'opérette et fêtard (***Meurtre à Hollywood***).*

*4 - John McClane, un flic aussi tenace qu'une sangsue (***Piège de Cristal***).*

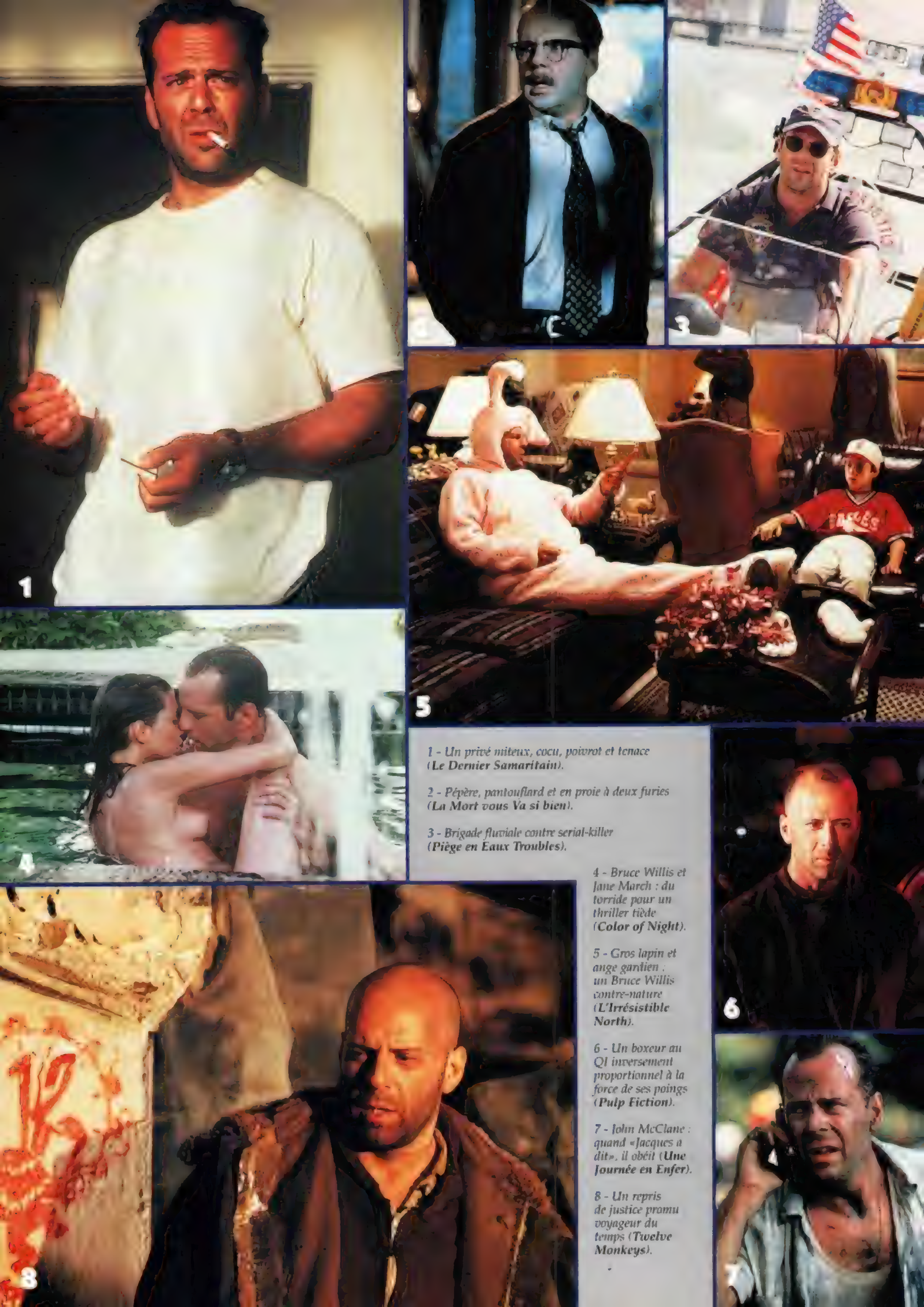
*5 - Un vétéran du Vietnam en mal de vivre (***Un Héros comme tant d'Autres***).*

*6 - Dans la tourmente d'un chantage aérien et d'une tempête de neige (***58 Minutes pour Vivre***).*

*7 - Un journaliste porté sur la bouteille et aimant fouiller les poubelles (***Le Bûcher des Vanités***).*

*8 - Quelques instants avant l'immersion fatale (***Billy Bathgate***).*

*9 - Les derniers souffles de vie d'un mari particulièrement odieux (***Pensées Mortelles***).*



1 - Un privé miteux, cocu, poivrot et tenace (**Le Dernier Samaritain**).

2 - Pépère, pantouflard et en proie à deux furies (**La Mort vous Va si bien**).

3 - Brigade fluviale contre serial-killer (**Piège en Eaux Troubles**).

4 - Bruce Willis et Jane March : du torride pour un thriller tiède (**Color of Night**).

5 - Gros lapin et ange gardien : un Bruce Willis contre-nature (**L'Irrésistible North**).

6 - Un boxeur au QI inversement proportionnel à la force de ses poings (**Pulp Fiction**).

7 - John McClane : quand «Jacques a dit», il obéit (**Une Journée en Enfer**).

8 - Un repris de justice promu voyageur du temps (**Twelve Monkeys**).

■ ■ ■ avec un joueur de football déchu (Damon Wayans) dans une sombre histoire de corruption sportive. Se la jouant à la Paul Newman dans les années 70, Bruce Willis trouve là un des plus beaux personnages de porte-flingue.

1992 Après une année 91 très chargée, Bruce Willis lève le pied. Il est crevé et trois petites filles réclament leur père. Comme tant d'autres, le comédien passe devant les caméras de Robert Altman pour les besoins de la satire **The Player**. C'est lui, film dans le film, qui sauve in extremis Julia Roberts de la chambre à gaz. Sa seule réplique : «Putain d'embouteillage», lorsque la belle lui demande d'expliquer ce retard !
La Mort vous Va si bien (**Death Becomes Her**) de Robert Zemeckis met Bruce Willis en délicate position entre Goldie Hawn et Meryl Streep. Toutes deux, respectivement romancière et vedette de music hall, se disputent les faveurs d'Ernest Menville, médiocre chirurgien plasticien. *«Ernest est l'enjeu passif de la lutte sans merci que se livrent les deux héroïnes. Complètement dépassé par les événements, il assiste impuissant à cet affrontement auquel il ne comprend rien».* Un rôle de mauviette, il ne manquait plus que ça au palmarès de John McClane. Convoité par les deux furies outrageusement retapées par un élixir de jouvence, Bruce Willis excelle à démolir son image de héros viril, intrépide et doué pour les bons mots. **La Mort vous Va si bien** le transforme en pantouflard peureux, incapable de tenir tête à quiconque. Un régal de contre-emploi.

1993 Faute de pouvoir immédiatement se lancer dans la deuxième séquelle de **Piège de Cristal** (voir plus loin), Bruce Willis reste les pieds dans l'eau pour **Piège en Eaux Troubles** (**Striking Distance**), un polar qui exploite son fond de commerce, sans génie mais avec une certaine efficacité. Filmé par Rowdy Herrington, **Piège en Eaux Troubles** glisse donc Bruce Willis dans la peau de Tom Hardy, dernier rejeton d'une famille de flics. Ses confrères le tiennent en piètre estime depuis qu'il a causé l'arrestation d'un ripoux, un de ses cousins, lequel s'est suicidé derrière les barreaux. Anéanti, Tom Hardy abandonne la police classique pour la brigade fluviale de Pittsburgh. Il repêche des cadavres et se jette, avec une jolie coéquipière, aux trousses d'un psychopathe qui aimerait lui faire porter le chapeau de ses forfaits... Une série B dotée de gros moyens. Capricieux comme il sait parfois l'être, Bruce Willis remarque que sa moumoute change dangereusement de position dans certaines scènes. Il exige que ces séquences soient retournées, grossissant du même coup un budget déjà imposant.
Toujours prêt à un petit geste pour la famille, Bruce Willis accepte un passage éclair dans **Alarme Fatale 1** (**National Lampoon's Loaded Weapon 1**), une parodie de **L'Arme Fatale**. Papa David étant producteur de cet indigeste pastiche, le fiston apparaît brièvement, victime dans son «mobil home» d'une roquette qui ne lui était pas destinée. Réalisateur de la chose, Gene Quintano profite de la rencontre pour lui filer le scénario de «Dollar for the Death», un western tournant autour d'un trésor dont une carte déchirée en quatre parties révèle l'emplacement. Le personnage de Bruce Willis serait une sorte de compromis entre Indiana Jones et John McClane. Le projet est resté lettre morte.

1994 **Color of Night**, Bruce Willis le cautionne avant qu'il ne découvre le résultat final. Cette imitation de **Basic Instinct** matinée de thriller à l'italienne est un désastre qui porte la poisse au réalisateur Richard Rush, victime d'une grave crise cardiaque à une semaine de la fin du tournage. La masse de pellicule est montée à son insu. Mais que Richard Rush ait travaillé ou pas sur le montage ne change fondamentalement rien à ce bide artistique que relaie un four commercial. L'intérêt dans **Color of Night**, pour sa vedette, tient seulement à s'essayer au jeu pratiqué par Michael Douglas dans **Basic Instinct**. Bruce Willis montre ainsi ses fesses et sa zigounette. Une nudité intégrale au service de Bill Capa, psychanalyste new-yorkais traumatisé par le suicide d'une patiente. En convalescence à Los Angeles, il déplore l'assassinat de son ami et confrère Bob Moore avant de reprendre sa clientèle et sa maîtresse, la très jeune Rose (Jane March). Pendant ce temps, le tueur rode toujours...
Pas crédible un seul instant, l'acteur sera-t-il plus convaincant dans la version longue (de vingt minutes) du film à sortir prochainement en vidéo ? On en doute. Tout de même plus marquante est la performance de Bruce Willis, promu boxeur, dans **Pulp Fiction**. Un combattant du nom de Butch qui refuse un match pipé et étale son adversaire malgré les risques encourus. *«En ce qui concerne Butch, il a un air de famille avec certains des rôles antérieurs de Bruce Willis, à ceci près qu'il s'agit d'un parfait salopard. J'ai pris pour référence le Mike Hammer d'**En Quatrième Vitesse** qu'interprétait Ralph Meeker. Je voulais que Butch soit un crétin et une brute, tout en se montrant doux comme un agneau avec sa petite amie Fabienne. Bruce pouvait être cette brute au cœur d'or. Autre atout décisif : il a l'aspect d'un acteur des années cinquante plus qu'aucun autre comédien actuel. Bruce Willis me fait penser à Aldo Ray dans **Nightfall** de Jacques Tourneur, que j'aurais bien vu dans le rôle de Butch. Bruce m'a dit : «OK, bonne idée, j'aime bien Aldo Ray». Et c'est sur cette base que nous avons créé son look, sa coupe en brosse»* explique Quentin Tarantino. Vrai pour les facultés intellectuelles de Butch : c'est un idiot, un molosse qui cogne d'abord et réfléchit ensuite. Quand il trouve plus con que lui, il le flingue. Exemple : Vincent Vega (John Travolta) victime aux toilettes de l'oubli fatal de sa sulfateuse. *«Je ne tourne pas des films comme **Piège de Cristal** et **Une Journée en Enfer** pour me prouver quoi que ce soit en tant que comédien. Pour ça, je participe à des films comme **Pulp Fiction**»* plaide le comédien.
Bruce Willis se fait nettement plus discret dans **L'Irrésistible North** (**North**) de Rob Reiner. Là, il est l'ange gardien du gentil North (Elijah Wood), un gamin qui décide de divorcer de parents guère attentifs à sa présence. Le tribunal lui autorise un certain délai pour trouver la famille idéale. En cas d'échec, un orphelinat lui ouvrira ses portes. Tour à tour lapin de supermarché, chauffeur de camion, cow-boy, baigneur et esquimau, Bruce Willis est le sauveur providentiel du mioche naviguant d'un monde à l'autre. Une jolie performance en sandwich entre **Pulp Fiction** et **Color of Night**.

1995 Paul Newman ne se souvenait plus de l'avoir vu passer dans **Le Verdict**, mais Bruce Willis se souvient bien de Paul Newman. Pour pouvoir vraiment échanger quelques répliques avec la star aux yeux bleus, Bruce Willis est prêt à tout les sacrifices. La semaine au tarif syndical de 1.700 dollars, l'absence de son nom au générique de début, l'interdiction d'exploiter les photographies de plateau où il apparaît... *«J'ai tourné **Billy Bathgate** pour travailler avec Dustin Hoffman. J'ai tourné **Un Homme presque Parfait** pour travailler avec Paul Newman. Ce sont mes héros. J'ai grandi avec leurs films et je me considère très honoré de les côtoyer sur un plateau».* Bruce Willis explique ainsi sa présence effacée dans le très émouvant **Un Homme presque Parfait** (**Nobody's Fool**) de Robert Benton. Bien qu'il occupe la troisième place au générique, le comédien veille à ce que le lancement du film se fasse sur le nom de Paul Newman, que le sien soit le plus rarement possible mentionné. Une attitude exemplaire. Dans **Un Homme presque Parfait**, Bruce Willis est Carl Rœbuck, entrepreneur peu scrupuleux dont la majorité des ouvriers travaillent au noir. Implanté à North Bath, une petite localité de l'État de New York, il trompe de façon éhontée sa femme (Melanie Griffith) avec une secrétaire pas farouche, baratine Sully (Paul Newman) dont il devrait pourtant se sentir responsable de la blessure au genou intervenue sur l'un de ses chantiers. Rivaux, Sully et Carl n'en battent pas moins le carton ensemble, tout en se jouant des tours pendables. La tendresse étant de mise dans ce joli film, Carl Rœbuck n'est pas tout à fait la crapule arrogante présentée au début.
Si Bruce Willis ne fait pas fortune en participant à **Un Homme Presque Parfait**, il encaisse pour **Une Journée en Enfer - Die Hard 3** (**Die Hard With a Vengeance**) la coquette somme de quinze millions de dollars. Revenu sur le devant de la scène grâce à Tarantino, Willis assure donc définitivement sa remontée avec ce troisième et dernier (?) volet de la plus étonnante saga du cinéma d'action moderne. Le projet aurait en fait dû voir le jour quelques années plus tôt (cinq ans séparent tout de même le deuxième chapitre de cette nouvelle aventure). Mais des problèmes de script (une première version, refusée, s'articulait autour du très conventionnel kidnapping de la fille de McClane) s'ajoutant à l'indisponibilité de Willis empêchèrent le film de voir le jour. Catastrophe supplémentaire : quand les producteurs pensent enfin tenir le scénario idéal (McClane et sa femme passent leur nouvelle lune de miel sur un paquebot... envahi par des terroristes!), se monte parallèlement **Piège en Haute Mer** d'Andrew Davis avec Steven Seagal, dont l'argument est à peu de chose près le même ! Heureusement, après des années d'hésitation, la solution est trouvée. En adaptant à «l'univers **Die Hard**» un script novateur de Jonathan Hensleigh, les producteurs détiennent enfin l'histoire idéale. Comble de bonheur, John McTiernan reprend du service et redonne du même coup une nouvelle jeunesse à un cinéma de genre américain bien sclérosé. Devenu un véritable héros mythologique, Willis-McClane triomphe une nouvelle fois d'une horde d'Outlaws glaçants, dirigés par le terrifiant Simon-Jeremy Irons.
Tandis que triomphe **Une Journée en Enfer**, Bruce Willis tourne inlassablement. Il figure dans l'un des sketches du **Four Rooms** produit par Quentin Tarantino. Sous sa tutelle, il est un joueur invétéré, fanatique au point de risquer l'amputation d'un doigt s'il ne parvient à allumer son briquet dix fois de suite. Un jeu très ludique donc. L'enjeu de **Twelve Monkeys** de Terry Gilliam se situe à un autre niveau. Dans un futur lointain, le criminel Cole accepte une mission inédite. Son personnage (*«le meilleur que j'aie jamais incarné»* dixit le comédien) virevolte de 2045 à 1990, de 1918 à 1996. Sa mission consiste à empêcher la propagation d'un virus dont les effets, lointains dans le temps, pourraient anéantir l'espèce humaine.
S'il refuse de porter le maquillage d'un «humanimal» dans le remake de **L'Île du Dr. Moreau** de Richard Stanley avec Marlon Brando (le rôle va à Val Kilmer), Bruce Willis n'en accumule pas moins les projets. Très proches sont le western **Gundown** de Walter Hill (un remake du **Yojimbo** d'Akira Kurosawa, film déjà à l'origine de **Pour une Poignée de Dollars**) et **Le Cinquième Élément** de Luc Besson (un space-opéra franco-américain au budget de 70 millions de dollars). Et puis viendront peut-être **Breakfast for Champions** d'Alan Rudolph (au plus profond des États-Unis, un écrivain de science-fiction découvre que ses prophéties romancées se réalisent), **Firestorm** d'Andrew Davis (à propos d'un pompier parachuté sur un grand parc pour délivrer une femme sénateur captive d'un déséquilibré - Stallone serait aussi impliqué dans le projet), **Combat !** (faute de **Sergent Rock**, le comédien pourrait enfiler les treillis du sergent Chip Saunders, héros d'une série télé des sixties). Rien que ça. Et un petit **Die Hard 4** peut-être ? On n'abandonne pas John McClane aussi facilement qu'on jetterait un vieux débardeur maculé d'hémoglobine aux orties.*«Un bon scénario suffira à me convaincre à reprendre le rôle une quatrième fois».* Jamais Bruce Willis ne dit «Fontaine, je ne boirai pas de ton eau !».

■ **Marc TOULLEC** ■

avec la collaboration de
Julien «Die Hard On» CARBON

USS



Cinq ans après À LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE, Hollywood plonge de nouveau pour une histoire de sous-marin, de menace nucléaire. Et d'hommes surtout, opposés quant à la nécessité d'enclencher le processus qui amène à l'apocalypse. Fidèle à Alabama (le nom que porte Patricia Arquette dans TRUE ROMANCE), Tony Scott retrouve ses producteurs de TOP GUN et JOURS DE TONNERRE pour ce thriller des grands fonds. Un thriller réaliste, crédible, qui repose sur un message privé de sa moitié décisive. Un prélude aussi terrifiant que dérisoire à la Troisième Guerre Mondiale...

■ Ramsey (Gene Hackman), un vieux loup de mer sans état d'âme ■

Le Caucase s'embrase. Radchenko, leader nationaliste russe, tient avec ses troupes d'élite une base de lancement de missiles nucléaires stratégiques. S'il n'obtient pas satisfaction, il enverra plusieurs missiles sur les États-Unis. *«L'histoire tire sa crédibilité de l'instabilité du monde. Lorsque Gorbatchev était au pouvoir, nous avons tous cru que l'URSS allait rapidement devenir une démocratie de plus. Les vieilles craintes se sont apaisées. Quelques années plus tard, on s'aperçoit que rien n'est stabilisé là-bas, et on peut à nouveau ressentir quelques sueurs froides. La Chine est un pays lui aussi en pleine évolution. La devise de Jefferson - «l'éternelle vigilance est le prix de la liberté» - reste plus que jamais d'actualité.* ***USS Alabama*** *est un film qui ne relève pas de la politique-fiction».* Don Simpson, producteur, tire la sonnette d'alarme : **USS Alabama** développe seulement ce qui pourrait se présenter demain sans que personne n'en soit étonné. Un cauchemar latent qui relève autant d'un bulettin d'informations télévisées que du 7ème Art. *«Lorsque nous avons commencé à travailler sur le film, nous souhaitions en faire à la fois une réflexion et un symbole, un peu comme l'avait fait Sidney Lumet dans* ***Point Limite*** *vingt ans plus tôt. Mais aujourd'hui, le risque est bien plus grand et tout peut basculer infiniment plus vite. L'arme nucléaire n'est plus seulement une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes, c'est une grenade dégoupillée avec laquelle tout le monde joue»* appuie Lucas Foster, l'un des ténors de la production. Dans ce **Point Limite** auquel il fait allusion, réalisé en 1964, des bombardiers de la Strategic Air Command foncent sur Moscou suite à une panne du dispositif de rappel. Conséquence : l'un des avions est en mesure de larguer une bombe nucléaire sur la capitale soviétique, ce qui déclencherait la Troisième Guerre Mondiale...

USS Alabama extrapole très peu sur ce qui pourrait survenir si un nationaliste aussi forcené que Jirinovsky venait à posséder ou s'approprier les commandes de l'arme nucléaire. Le film prend très au sérieux cette éventualité. Ainsi, lorsqu'il démarre, ce n'est pas une œuvre de fiction que l'on regarde, mais un reportage en dolby stéréo et écran large : un journaliste américain dépêché sur le porte-avions français Foch commente la gravité de la situation, les risques d'un dérapage vers l'holocauste. *«Le fait que l'histoire soit plausible est la première chose qui nous a attirés sur ce projet. Il s'agit d'une histoire simple et crédible. Jerry Bruckheimer et moi pensons vraiment qu'un film ancré dans la réalité est toujours plus fort. Avec ce qui se passe actuellement en ex-URSS, avec la popularité sans cesse croissante d'individus comme Jirinovsky, ce scénario devient malheureusement plus réaliste de jour en jour».* La crédibilité est le mot d'ordre sur **USS Alabama**. Politiquement, stratégiquement, Don Simpson et Jerry Bruckheimer s'en tiennent à la plus stricte rigueur. Guidés par cette volonté du possible chantage au nucléaire, les premiers instants de **USS Alabama** frappent par leur efficacité, leur concision. Un véritable uppercut assené par Tony Scott, un cinéaste coutumier des productions Bruckheimer/Simpson. Pour eux, il signe deux gros succès (**Top Gun** et **Le Flic de Beverly Hills 2**) et un bide relatif (**Jours de Tonnerre**). Un échec qui marque en quelque sorte la fin de leur règne sur Hollywood. Mis sans ménagement à la porte de *Paramount*, les duettistes ne font que récemment surface. Avec **Bad Boys**, un carton. Et **USS Alabama**, un autre carton. En attendant **Dangerous Mind**, un thriller avec Michelle Pfeiffer. *«Quand on confie un film à Tony Scott, on peut être certain qu'il va en faire quelque chose de spécial»* affirment de concert les compères. *«J'ai pour ainsi dire grandi avec Don et Jerry. Ils ont été les premiers à m'offrir une vraie chance après mon premier film. Ils m'ont fait confiance pour* ***Top Gun****. Ils ne vivent que pour le cinéma, ils ont ça dans le sang. Ils ont le don de combiner les talents, de réunir les acteurs qu'il faut avec le réalisateur qui convient et les techniciens adéquats, afin que chacun puisse donner le meilleur de lui-même et construire un bon film. Leur filmographie en est la démonstration»*, à savoir **Flashdance**, **Le Flic de Beverly Hills** et **Top Gun** pour les hits.

Le «quelque chose de spécial» de Tony Scott dans **USS Alabama** tient justement à escamoter le trop plein de politique-fiction sur lequel semble s'orienter le projet au terme de son générique. Rapidement, le cinéaste enferme tous ses protagonistes dans un sous-marin pour que ceux-ci n'en sortent plus avant les ultimes instants. Un huis-clos propice à une performance de comédiens. *«C'est un film d'acteurs.* ***USS Alabama*** *raconte l'histoire de deux hommes confinés dans un espace clos à plusieurs centaines de mètres sous la surface de l'eau, qui tiennent dans leurs mains le sort du monde. Chacun des ces hommes agit en son âme et conscience, chacun croit prendre la bonne décision. Il n'y a aucune mauvaise foi dans leur raisonnement, et c'est cela qui rend leur duel passionnant»* intervient à son tour Jerry Bruckheimer. Un duel entre le capitaine Ramsey et son second, le lieutenant Hunter, respectivement le très prolifique Gene Hackman et Denzel Washington. *«Choisir les acteurs pour un film, c'est un peu comme peindre un tableau. Vous*



■ Hunter (Denzel Washington), la relève : il redoute plus que tout l'usage de l'arme atomique ■

abama



■ La mutinerie éclate. Hunter déboulonne un Ramsey aux réflexes belliqueux. Mais a-t-il raison ? ■

devez sentir ce que les gens sont et les utiliser pour les émotions qu'ils transmettent. La confrontation de Gene Hackman et de Denzel Washington était, dès le départ, très prometteuse. Ils sont très différents l'un de l'autre. La seule chose qu'ils ont en commun, c'est un charisme très puissant. Le contraste entre leurs personnalités provoque à l'écran une vraie dynamique». Tony Scott est sûr, à juste titre, de l'alchimie. Gene Hackman représente l'autorité, la vieille école bardée de médailles, les souvenirs de guerres pas si lointaines, l'expérience du combat. Il est l'inflexible pacha de l'USS Alabama en route vers les eaux territoriales russes. Son petit chien hargneux, à qui il n'a pas appris à faire pipi dans le caniveau du submersible, lui donne un air pittoresque, mais Ramsey n'est pas un fantaisiste. C'est un pragmatique. Le genre à déclencher le feu atomique si ordre lui en est donné. *«Le capitaine Ramsey est un officier de carrière dans la pure tradition du genre. Il obéit aux ordres et dirige sans états d'âme. C'est le maillon qui ne cède pas, celui qu'il faut en cas de crise ou de guerre. Sa ténacité et la rigueur dont il fait preuve dans l'application des règlements le privent parfois de recul. Je crois qu'il peut être considéré comme un homme bien, mais en dépit de cela, le fait qu'il ait pris à vos yeux la bonne décision ou non dépendra de votre philosophie de la guerre»* soutient le comédien.

Ramsey, taillé dans le marbre, interprète le message interrompu par les dégâts infligés par l'attaque d'un sous-marin rival : pour lui, il ne peut être question que de l'ordre de lancement des missiles nucléaires sur la base des rebelles russes. Interrompu au bout de quelques lignes, ce message pourrait tout aussi bien lever cet ordre. Préparé au pire par des années de Guerre Froide, Ramsey ne doute pas un seul instant, n'attend pas la réception du message dans son intégralité. Quelques secondes après l'échéance de l'ultimatum de Radchenko, il imagine déjà les ogives ennemies piquant droit sur Washington. Son bras droit, Hunter, ne le soutient pas. Tant que l'ordre n'aura pas été confirmé par un message complet, pas question de risquer le déclenchement d'une guerre nucléaire. *«Hunter est un type intelligent et motivé. Il est doué dans son travail et compte bien avoir un jour le commandement d'un bâtiment. Lorsque j'ai commencé à me documenter sur mon personnage et que j'en ai appris suffisamment sur ces missiles, j'ai pris conscience d'une chose : si une guerre de ce type est déclarée, on peut dire adieu au monde que nous connaissons. Bien que je n'aurai probablement jamais à appuyer sur le bouton fatidique, je crois que si j'avais la charge de le faire, j'aurais la même réaction que Hunter».* Hunter qui prend un risque à la mesure de celui de Ramsay. S'il s'avère exact que les Russes mettent leur menace à exécution, les États-Unis pâtiront de plusieurs explosions atomiques avant d'avoir eu le temps de riposter. Certain de son droit, Hunter destitue Ramsey de son commandement avant que celui-ci, libéré de sa cabine par quelques fidèles, ne reprenne le dessus. *«L'histoire utilise tous les paramètres des drames classiques : unité de temps et de lieu. Excepté l'aspect visuel,* ***USS Alabama*** *aurait pu être une tragédie»* affirme Gene Hackman. Denzel Washington parle, quant à lui, d'un *«côté théâtral». «Nous avons pris les choses très à cœur avec Denzel, Tony et tout le reste de l'équipe. Nous avons même évité de nous parler les jours où, devant la caméra, nous devions nous affronter. Comme pour prolonger la tension entre les prises. Maintenant que le film est sorti, il me reste le souvenir d'une expérience très forte. J'ai parfois l'impression que j'ai réellement été le capitaine de l'USS Alabama»*, explique Hackman. Un sentiment que partage Tony Scott. *«Sur le plateau, il était vraiment le capitaine Ramsey. Il lui arrivait de nous faire peur tant il mettait de conviction dans son personnage. Personne d'autre que Gene Hackman n'avait l'envergure de l'interpréter».* Est-ce vraiment le cas ? Tony Scott n'est pourtant pas sans ignorer qu'avant de retenir le ■ ■ ■

■ ■ ■ shérif Hérode de **Mort ou Vif**, les producteurs envisagaient d'autres noms : Warren Beatty qui travailla même sur le scénario, puis Al Pacino qui aurait pu emporter le morceau s'il n'avait demandé de longues semaines pour revoir les retouches imposées à l'histoire. À ce stade de la production, c'est Brad Pitt qui devait lui donner la réplique.

L'intrigue hermétiquement fermée sur elle-même ramène le conflit à un niveau strictement humain, la possibilité de la destruction du monde suite à une décision mal mesurée. Terrifiant en soi de constater que l'interruption d'un message en plein milieu puisse être à ce point lourd de conséquences. *«Les points de vue de Ramsey et Hunter se défendent pareillement. Leur différence d'éducation finit par les opposer sur ce sujet crucial. Aucune des deux logiques n'est fausse, c'est d'ailleurs pourquoi, à plusieurs moments, vous finissez par douter de la décision à prendre. Ce dilemme enrichit l'aspect dramatique de l'histoire»* soutient Tony Scott. Pas vraiment de méchant dans **USS Alabama** donc. Le manichéisme si souvent de rigueur à Hollywood aurait voulu que Ramsay soit une vieille baderne décorée, rancunière et psychopathe, le genre à rêver de raser l'ex-URSS et à vouloir atomiser tous les communistes ou ce qu'ils sont devenus. Intelligemment, le film contourne cet écueil. **USS Alabama** n'est pas le remake d'**Ouragan sur le Caine** avec un Humphrey Bogart en capitaine psychotique martyrisant son équipage. Ramsey n'est pas le Capitaine Bligh, Hunter n'est pas Christian Fletcher, **USS Alabama** n'est pas le remake sous-marin des **Révoltés du Bounty** ! Et ce n'est pas plus un concentré de guerre raciale à quelques centaines de mètres sous le niveau de la mer. *«Rien à voir avec une rivalité Noir-Blanc. **USS Alabama** oppose deux points de vue sans qu'il ne soit jamais question de la couleur de la peau de l'un ou l'autre des protagonistes. Le film oppose la vieille et la nouvelle école»* continue le réalisateur de **True Romance**, plus enclin à disserter sur un conflit purement intellectuel, à construire un suspense sur des impressions ambivalentes. *«J'ai toujours éprouvé de la fascination à observer les gens sur le fil du rasoir. Ramsey et Hunter vivent des émotions que quasiment personne n'éprouvera jamais. Le métier qu'ils font est déjà étrange en lui-même. Je trouve toujours surréaliste que l'on soit volontaire pour rester plusieurs mois au fond de l'océan, enfermé dans une grande boîte en acier»*. De cette grande boîte en acier, Tony Scott aurait aimé ne pas s'évader du tout, y tenir ses caméras sans que la moindre prise de vue extérieure ne vienne ventiler les effluves de claustrophobie. Pas d'image des torpilles, pas de maquette du sous-marin. Rien, sinon une vision limitée à ce que les protagonistes voient. Le suspense aurait gagné en efficacité : une atmosphère lourde, la promiscuité, un horizon bouché, l'exiguïté des lieux, la proximité de plusieurs charges nucléaires, des conflits larvés qui s'expriment pleinement... C'en était trop pour les producteurs. En demeurant calfeutré dans la coque du submersible, **USS Alabama** aurait été un «suspense insoutenable», impossible à suivre sans subir de vilaines coulées de sueurs froides.


■ *Ambiance dantesque à la Freddy Krueger : un travail très élaboré sur les couleurs* ■

Est-ce pour éviter cette impression de suffocation que Tony Scott demande à son scénariste de **True Romance**, Quentin Tarantino, de peaufiner les dialogues et les personnages principaux six jours durant ? Tony Scott accepte même la réalisation de **USS Alabama** qu'à cette seule condition. L'homme de **Pulp Fiction** et de **Reservoir Dogs** passe donc une semaine à égayer un peu un scénario trop strict, trop rigide au goût du cinéaste. À Ramsey, Tarantino donne un petit chien très nerveux et solidaire de son maître. Au conflit Ramsey/Hunter, il ajoute le piment d'une discussion sur la nationalité (espagnole ou portugaise) d'une race de chevaux. Mais la patte de Quentin Tarantino est plus évidente, plus détectable dans deux scènes essentiellement dialoguées. Dans l'une, les sous-mariniers en passe d'embarquer jouent à Monsieur Cinéma en tentant de se piéger sur quelques classiques du film de sous-marin, **Torpilles sous l'Atlantique** tout particulièrement. Dans l'autre, deux hommes de l'équipage s'engueulent à propos de Jack Kirby et Moebius : lequel des deux a le mieux servi le Surfeur d'Argent, super-héros de BD ? Le moins vigilant des spectateurs aura immédiatement reconnu ces tirades qui constituent autant de parenthèses récréatives dans le film. Les moins partisans pourront toujours se questionner sur leur apport véritable !
Production hollywoodienne oblige, Quentin Tarantino, en intervenant sur **USS Alabama**, pointe dans une liste déjà conséquente de scénaristes. Né après qu'un cadre de *Hollywood Pictures* ait demandé *«ce que donnerait la réunion d'**Ouragan sur le Caine** et **Point Limite** ?»*, le script passe par les mains de Michael Schiffer (**Colors**), Richard P. Henrick (un romancier spécialisé dans les récits militaires), Robert Towne (qui structure l'histoire en lui donnant un début et une fin logiques), Steven Zaillan (**La Liste de Schindler**), qui intervient sur la version de Quentin Tarantino...


■ *Une voie d'eau dans l'USS Alabama : sacrifier trois hommes pour sauver tout un équipage* ■

S'il y a un élément que des scénaristes aussi compétents que Quentin Tarantino et Robert Towne ne peuvent maîtriser, c'est bien la crédibilité technique et l'atmosphère si particulière, si oppressante d'une croisière en sous-marin. Une atmosphère que Tony Scott, les comédiens et les producteurs captent en embarquant à l'intérieur de l'USS Florida, un submersible lanceur de missiles. Plus encore que dans **À la Poursuite d'Octobre**

■ *Ramsey : le salut d'un officier aguerri, dont la volonté peut soit détruire soit sauver le monde* ■

Rouge, il était impératif qu'aucun détail ne choque un sous-marinier présent à la première du film. *«**À la Poursuite d'Octobre Rouge** concernait une poursuite entre sous-marins. Les intérieurs n'étaient que de simples décors, ils ne devaient que «ressembler» à de vrais habitacles. L'histoire reposait sur le suspense et sur la présence de Sean Connery. **USS Alabama** se déroule dans un seul sous-marin, l'histoire repose sur le réalisme de l'appareil et sur un duel de fortes personnalités. Le décor, bien que secondaire, n'en devait pas moins d'être à la fois authentique et très présent»* témoigne Dennis DeWaay, chef décorateur du film de Tony Scott et de... **À la Poursuite d'Octobre Rouge**. C'est à lui qu'incombe la tâche capitale de conférer à **USS Alabama** l'illusion de la réalité. *«Avant même de pouvoir construire le décor proprement dit, nous avons dû créer la machinerie qui, ensuite, permettrait de l'animer. Nous avons conçu une plate-forme de plus de 40 mètres de long sur 10 de large, mue par un ensemble de 28 vérins hydrauliques et capables de s'incliner sur tous les axes jusqu'à 30°, à n'importe quelle vitesse. Cet ensemble mécanique devait être très stable et très sûr. Nous avons donc ancré sa base dans le sol du studio sur 20 poteaux d'acier enfoncés sur plus de 3 mètres dans le sol, à la manière de ponts routiers. Le plateau pouvait supporter une charge allant jusqu'à six tonnes. La puissance hydraulique était telle que l'on pouvait, en une fraction de seconde, incliner la plate-forme et faire croire que l'USS Alabama était touché par une torpille».* Un réalisme saisissant effectivement, tellement fort que les comédiens risquaient parfois de se vautrer dans le décor, de se blesser dans les séquences les plus remuantes. Pour éviter les accidents, des accessoiristes pulvérisaient tous les matins du Coca Cola sur le sol, le sucre rendant le sol légèrement collant et empêchant les chutes. *«On se serait cru dans une attraction de Disneyland. Mais quand le décor était fixé en position inclinée, il devenait très difficile de marcher tout en se souvenant de son texte et de l'argument de la scène. Il fallait garder l'équilibre et avoir l'air naturel»* se souvient Gene Hackman qui, professionnel jusqu'au bout des ongles, étudia attentivement le jargon des sous-mariniers, les procédures d'authentification des messages. Sur le plateau, Skip Beard, un capitaine à la retraite, veillait scrupuleusement à ce que les acteurs respectent scrupuleusement la position de leur grade. *«Je n'étais pas dépaysé»* avoue-t-il. Un compliment pour les décorateurs et un Tony Scott soucieux de restituer le plus exactement possible l'atmosphère régnant à l'intérieur d'un submersible. *«De par sa nature, un sous-marin nucléaire est un lieu froid, aseptisé. Nous avons donc créé un univers très resserré, compact, baignant dans des lumières très crues, le tout filmé en longue focale, ce qui a pour effet d'écraser, de densifier l'image. J'avais une idée très précise de l'ambiance voulue et de la façon de l'obtenir. Il fallait que le public puisse sentir l'anxiété et la tension sur les visages, d'une façon réaliste et forte»* appuie Tony Scott. Pour accentuer l'impression d'exiguïté, il demande à ce qu'un léger fumigène, invisible à l'image, soit répandu sur le décor. Une légère buée pour renforcer encore le sentiment de claustrophobie, d'étouffement. Opération réussie. Plus qu'aucun film, excepté le très moite **Bateau** de Wolfgang Petersen, **USS Alabama** embarque vraiment le spectateur dans un sous-marin qui n'est pas d'opérette. Le suspense et la tension croissante doivent autant à la crédibilité du décor qu'à l'adresse de Tony Scott et au talent des comédiens. Un regret toutefois : que l'on n'entende plus la mélodie du sonar, ce bruit de fond si prompt à inquiéter. Les progrès techniques nous en privent. C'est la seule réserve que l'on puisse émettre à l'encontre de **USS Alabama**.



■ *Hunter : quand la nouvelle génération prend les commandes* ■

■ Marc TOULLEC ■

Gaumont/Buena Vista présente Gene Hackman et Denzel Washington dans une production **Hollywood Pictures** ***USS ALABAMA*** **(*CRIMSON TIDE*** - USA - 1994) avec George Dzunda - Viggo Mortensen - James Gandofini - Matt Craven - Rocky Carroll **photographie de** Dariusz Wolski **musique de** Hans Zimmer **scénario de** Michael Schiffer - Robert Towne - Quentin Tarantino - Steven Zaillian d'après une histoire de Michael Schiffer & Richard P. Henrick **produit par** Don Simpson et Jerry Bruckheimer **réalisé par** Tony Scott

6 septembre 1995 **1 h 55**

KUROSAWA

SES TRÉSORS CACHÉS

Événement ! Cet été ressortent sur nos écrans, dans un premier temps à Paris, puis un peu partout en France, six films rares d'Akira Kurosawa. L'occasion de constater que les superlatifs qui lui sont généralement décernés («L'un des plus grands metteurs en scène de l'histoire du cinéma», «L'Empereur incontesté du cinéma nippon») sont plus que jamais justifiés. L'occasion aussi de réaliser à quel point son œuvre reste totalement moderne, limpide et essentielle...

La rétrospective mise en place par l'excellent Jean-Pierre Jackson comporte six titres. Nous ne reviendrons pas ici sur deux d'entre eux, **Le Duel Silencieux** (49) et **Le Château de l'Araignée** (57), des monuments que l'on a pu revoir lors des festivals précédents, pour nous attacher ici aux quatre autres opus du programme. Quatre chefs-d'œuvre imparables, quasiment invisibles chez nous depuis leur sortie, et que l'on va redécouvrir dans des copies NEUVES. Ça doit être un peu ça, le bonheur...

LA LÉGENDE DU GRAND JUDO

Sugata Sanshiro (titre original) est le premier long métrage de Kurosawa. Assistant respecté, il passe à trente deux ans à la réalisation dans une période troublée. Le pays est en effet au cœur de la guerre et les instances dirigeantes voient d'un assez mauvais œil les cinéastes désireux d'offrir au public autre chose qu'une apologie basique du patriotisme nippon. La censure, particulièrement virulente, élimine d'ailleurs sans appel tous les scripts s'éloignant un tant soit peu de cette ligne agressive. Kurosawa va donc habilement contourner le problème en proposant l'adaptation d'une biographie alors très populaire, celle de Sanshiro Sugata, mythique champion de judo de la fin du XIX[e] Siècle. En fait, le jeune maître n'a même pas lu le livre concerné, mais il sait déjà que cette histoire mouvementée lui permettra de faire pratiquement ce qu'il veut. Le pari est judicieux : la censure donne immédiatement son aval à un projet qui s'annonce comme une glorification du mâle japonais combatif et attaché aux traditions. Grossière erreur, puisque bien entendu, on s'apercevra que l'enjeu du film se situe à l'exact opposé de ces considérations bassement nationalistes. Car **La Légende du Grand Judo** est avant tout un immense film d'art martial, au sens le plus pur du terme, l'histoire d'une quête de l'absolu par le combat à mains nues. Bref, l'aventure profondément humaine d'un jeune homme qui triomphe toujours humblement des obstacles, en s'excusant presque de faire corps avec sa discipline. Situé en 1882, le scénario suit donc pas à pas la progression de Sanshiro, un adepte des arts martiaux, qui trouve un peu par hasard sa voie en rencontrant le maître Yano, créateur d'une nouvelle discipline : le judo. Intégrant l'enseignement de cette personnalité hors du commun, Sanshiro va apprendre à ne pas céder à ses pulsions violentes pour se muer en un véritable artiste, un génie du mouvement. On comprend très vite ce qui a séduit Kurosawa dans ce sujet somme toute classique. D'un point de vue formel tout d'abord, les cinq sublimes scènes de combats qu'il orchestre lui permettent d'expérimenter à chaque fois d'une manière différente, aussi bien dans le montage que dans le découpage (à cet égard, on se délectera de l'affrontement final, terrassant, dans lequel Sanshiro rencontre le terrible Higaki au sommet d'une colline battue par le vent, les deux adversaires se poursuivant au milieu d'herbes hautes ondoyant sous la tempête !). Mais surtout on sent bien que c'est ici l'idée d'un personnage en plein apprentissage, s'ouvrant au monde, qui l'a séduit ; un thème qui allait d'ailleurs devenir une constante dans son œuvre. Le combattant selon Kurosawa s'impose donc dès ce premier film comme un être humain, faillible, qui trouve justement dans ses imperfections les moyens de se hisser toujours plus haut, non pas en frappant, mais en écoutant l'éclosion des fleurs de lotus à l'aube ! Cette apologie du doute ne pouvait définitivement pas plaire à la censure de l'époque, qui coupa de larges séquences, aujourd'hui perdues du film, ce qui ne l'empêcha pas de remporter un immense succès, et d'installer aussitôt Kurosawa comme un des réalisateurs majeurs de son temps...



L'affiche japonaise de **La Légende du Grand Judo**

Alive présente Susuma Fujita dans une production **Toho** *LA LÉGENDE DU GRAND JUDO (SUGATA SANSHIRO)* - Japon - 1943) avec Denjiro Okochi - Takashi Shimura - Yukiko Todoroki **photographie de** Akira Mimuna **musique de** Saiichi Suzuki **produit par** Kaiji Matsuzaki **écrit et réalisé par** Akira Kurosawa

2 août 1995 — **1 h 20**

Rokurota (Toshiro Mifune) protège un chargement d'or dans ***La Forteresse Cachée*** *: brutal !*

LA FORTERESSE CACHÉE

En cette année 58, Kurosawa est depuis bientôt sept ans considéré comme l'Empereur du cinéma japonais. Couronné par un Lion d'Or à Venise en 51 pour **Rashomon**, il a enchaîné les œuvres marquantes, des **Sept Samouraïs** en 54 au **Château de l'Araignée**, en 57. Cette même année, il réalise également l'un des sommets de son œuvre : **Les Bas Fonds**, bouleversante transposition de l'œuvre de Gorki. Un projet difficile, âpre, qui lui donne envie d'enchaîner avec un pur film d'aventures, un vrai film «amusant», comme il aime à le définir, qu'il réaliserait comme une «récréation». Ce sera **La Forteresse Cachée**. L'histoire, diabolique, suit en plein Japon médiéval l'errance de deux paysans attachants bien qu'avides et malhonnêtes, qui, ayant survécu à une terrible bataille, découvrent dans un ruisseau des branches de bois mort dissimulant chacune une barrette d'or pur. Ce trésor est en fait celui d'une belle princesse recherchée par un clan rival. Les compères, qui espèrent récupérer l'intégralité du butin, vont devoir s'associer à un samouraï étrange rencontré sur leur chemin, le très viril Rokurota (Toshiro Mifune, magnétique), un combattant émérite qui protège une étrange fille des bois, cherchant à la ramener au-delà des lignes ennemies. Engagés dans un plan de bataille qui les dépasse totalement, les deux paysans vont plonger contre leur gré dans la grande aventure...

Utilisant pour la première fois le Cinémascope, Kurosawa joue avec l'espace, brouille savamment les pistes en lançant son scénario dans toutes les directions et livre au final le divertissement trépidant qu'il s'était promis, alternant combats hallucinants (l'affrontement à la lance Rokurota-Tadokoro, anthologique), poursuites implacables et rebondissements machiavéliques. Pourtant, malgré son apparente simplicité, ce film jouissif à l'extrême n'en reste pas moins surtout fascinant par ses partis pris esthétiques audacieux, Kurosawa épurant par moment à l'extrême ses décors comme les mouvements de ses personnages (ils semblent souvent figés, aux aguets), pour ne plus garder que l'essence même du film d'aventure, le cœur du cinéma de





genre, qu'il manipule avec bonheur. Des années plus tard, George Lucas ne s'y trompa pas, et reconnut l'œuvre comme une des plus importantes de la carrière du maître puisqu'il y puisa d'ailleurs allègrement pour composer le scénario de **La Guerre des Étoiles**, qui reproduit bon nombre de situations de ce classique définitif ! Vérifiez par vous-mêmes !

Alive présente Toshiro Mifune dans une production **Toho** ***LA FORTERESSE CACHÉE (KAKUSHI TORIDE NO SAN-AKUNIN*** - Japon - 1958) avec Misa Uehara - Takashi Shimura - Susuma Fujita **photographie de** Ichio Yamazaki **musique de** Masaru Sato **scénario de** Akira Kurosawa - Hideo Oguni - Ryuzo Kikushima - Shinobu Hashimoto **produit par** Akira Kurosawa & Masumu Fujimoto **réalisé par** Akira Kurosawa
2 août 1995 **2 h 06**

SANJURO

Devant le succès hallucinant de **Yojimbo**, en 1961, l'histoire d'un ronin sarcastique (Mifune évidemment) semant la zizanie entre malfrats (un scénario que Sergio Leone volera avec **Pour une Poignée de Dollars**), la *Toho* propose à Kurosawa d'en réaliser une suite. Une idée qui n'enthousiasme guère le réalisateur, un peu refroidi par l'engouement que suscite son anti-héros auprès de la jeunesse nippone. Après maintes hésitations, il relève finalement le défi et signe évidemment un film en totale opposition avec la «séquelle» attendue. Plus mûr que dans le premier chapitre, Sanjuro prend cette fois une tout autre dimension. Ronin pouilleux et volontiers grossier, habitué à résoudre les problèmes à coups d'épée, ce personnage solitaire et bougon se trouve ici confronté à une situation absurde : il doit éduquer un groupe de neuf aspirants samouraïs, cœurs purs ignorant tout des lois très perverses de la stratégie guerrière. Kurosawa oppose donc le guerrier physique, la brute, à des jeunes gens révoltés, idéalistes et romantiques. S'attaquant avec un humour vitriolé à l'absurdité de l'attitude et du code d'honneur des samouraïs, Kurosawa va encore plus loin dans sa déconstruction du mythe et confronte Sanjuro à une femme sage, qui lui enseigne finalement que «les meilleures épées sont celles qui restent dans leur fourreau». Climax évident : Sanjuro, perturbé, rongé par le doute et passablement énervé, se trouve confronté au vénéneux Muroto (Tatsuya Nakadaï), un samouraï qui est son reflet obscur, un guerrier parfait s'accrochant encore aux valeurs en pleine déliquescence des hommes d'épée. On ajoutera simplement une chose. Allez voir ce film, ne serait-ce que pour ce combat, le plus incroyablement violent par sa fulgurance de toute l'histoire du cinéma. Rien de moins. La conclusion logique et brillantissime d'un film mordant qui, en souriant, tord le cou à un genre déjà moribond. Indispensable !



■ *Sanjuro (Toshiro Mifune) et ses «apprentis» : la confrontation de deux conceptions du combat (**Sanjuro**)* ■

Alive présente Toshiro Mifune dans une production **Kurosawa Productions/Toho** ***SANJURO (TUSBAKI SANJURO*** - Japon - 1962) avec Tatsuya Nakadaï - Yuzo Kayama - Takashi Shimura **photographie de** Fukuzo Koizumi **musique de** Masaru Sato **scénario de** Akira Kurosawa - Hideo Oguni - Ryuzo Kikushima **produit par** Tomoyuki Tanaka & Ryuzo Kikushima **réalisé par** Akira Kurosawa
2 août 1995 **1 h 36**

DODESKADEN

Après le semi-échec de **Barberousse** en 1965, Kurosawa traverse une période difficile. Il se voit en particulier proposer des projets américains qui n'aboutiront pas, comme entre autres, ce western sur le Général Custer qu'il refusa lorsque les producteurs tentèrent de lui imposer Mifune dans le rôle d'un chef indien ! Miné par ses expériences douloureuses, Kurosawa revient au Japon, où déjà plus personne ne veut lui faire confiance. L'Empereur décide alors de s'associer avec trois autres maîtres (Kobayashi, Kinoshita et Ishikawa) confrontés aux mêmes difficultés, et de fonder une maison de production, *Les Quatre Cavaliers*, afin de monter des projets en toute indépendance. Le premier film de la toute jeune compagnie sera confié à Kurosawa. Il s'agit de **Dodeskaden**, l'adaptation d'un recueil de nouvelles de Shugoro Yamamoto (l'auteur de «Barberousse»), décrivant en quinze récits la vie des déshérités au Japon. Kurosawa transpose huit de ces histoires, qu'il entremêle savamment, plongeant ses personnages dans un bidonville de cauchemar. Dans un paysage désolé, traversé par des bouffées de couleurs irréelles, les protagonistes du film étouffent ainsi progressivement, humains fragiles, oubliés d'une société aveuglée par le miracle économique. Le constat est terrible. Formellement imparable (Kurosawa abordait pour la première fois la couleur avec ce film), **Dodeskaden** ne joue jamais sur une présentation «lyrique» de la misère, mais plonge paradoxalement toujours plus loin dans la noirceur en se parant des couleurs de l'arc en ciel. Dans un pays qui se gargarise alors de sa propre réussite, on se doute que **Dodeskaden** fut très mal reçu. Échec sans appel (ce fut le premier et dernier film des *Quatre Cavaliers*), il laissa Kurosawa brisé, au bord du suicide. Le maître mit cinq ans avant de retourner sur un plateau, et considère aujourd'hui encore cette œuvre maudite comme la plus chère à son cœur. Vous l'aurez compris. Ami lecteur, si vous n'allez voir qu'un film cette année, faites que ce soit celui-là. Votre vie de spectateur en sera changée. À jamais.



■ *Le petit conducteur de tramway de **Dodeskaden*** ■

■ **Julien CARBON** ■

Alive présente Yoshitaka Zuschi dans une production **Yonki no Kai/Toho** ***DODESKADEN (DODESUKADEN*** - Japon - 1970) avec Kin Sugai - Junzaburo Ban - Kiyoko Tange **photographie de** Takao Saito & Yasumichi Fukuzawa **musique de** Toru Takemitsu **scénario de** Akira Kurosawa - Hideo Oguni - Shinobu Hashimoto **produit par** Akira Kurosawa - Keisuke Kinoshita - Kon Ichikawa - Masaki Kobaysahi **réalisé par** Akira Kurosawa
2 août 1995 **2 h 20**

BRAVEHEART

Mel Gibson se construit carrière en or, de celles qui marquent la légende hollywoodienne. Entre le mythique Mad Max, ses facéties explosives des ARME FATALE et ses bouffonneries multi-millionnaires genre MAVERICK et COMME UN OISEAU SUR LA BRANCHE, Gibson se lance dans la réalisation avec un petit film émouvant injustement passé inaperçu, L'HOMME SANS VISAGE.

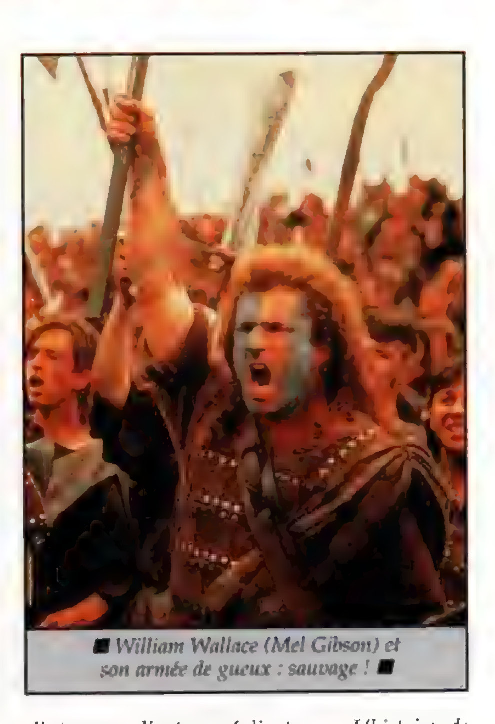
Sa seconde mise en scène fait beaucoup plus de bruit. BRAVEHEART est une épopée médiévale gigantesque au budget de 53 millions de dollars, consacrée à William Wallace, celui qui fut la figure de proue de la résistance face aux Anglais et l'unificateur du peuple écossais...

Si Outre-Manche, et particulièrement en Écosse, tout le monde connaît William Wallace, il faut bien avouer que dans nos contrées il reste un parfait inconnu. Une petite leçon d'histoire s'impose. En mai 1297, le roi Edward 1er d'Angleterre s'empare du trône d'Ecosse. Le peuple, fier de ce petit royaume, subit le joug terrible d'un monarque sans pitié. Les Écossais sont rapidement réduits à la misère la plus noire. Wallace est un noble Écossais qui ne supporte plus les divisions, les compromissions et la lâcheté de la noblesse locale face à l'ennemi anglais. Il le fait savoir un peu fort et toute sa famille est exterminée par les soldats du roi Edward. Ivre de rage, Wallace monte une armée de gueux et met en place des actions de représailles contre l'envahisseur. Des actes qui sonnent la révolte du peuple écossais. Les troupes de Wallace grossissent en même temps que ses actions de guérilla se transforment en coups d'éclat. Excédé par la popularité grandissante du guerrier écossais, le roi Edward envoie son imposante armée mettre un terme aux exactions de Wallace. Seulement voilà, la volonté qui anime les hommes de Sir William est plus forte que tout. Et l'affrontement contre les Anglais à Stirling tourne à l'avantage des rebelles, signant la première grande victoire des Écossais. Wallace, devenu le héros du peuple, est nommé chevalier par une cour de nobles Écossais et continue sa guerre contre Edward. Il boute l'Anglais hors des frontières écossaises et s'empare même de la ville de York, au nord de l'Angleterre. Humilié par cet affront, Edward se décide à négocier. Il envoie à Wallace un ambassadeur de charme, sa propre belle-fille, la Princesse Isabelle. Mariée de force avec le fils homosexuel d'Edward, Isabelle découvre en William un homme bon et passionné. Et William ne reste pas longtemps insensible aux charmes de cette princesse esseulée. Leur idylle fera d'Isabelle l'alliée secrète de William. C'est elle qui l'informe que derrière les désirs de paix d'Edward se cache en fait un complot fomenté à la fois par le roi d'Angleterre et des nobles Écossais qui ont trahi la confiance de Wallace. Cette conspiration aboutit à la sanglante bataille de Falkirk qui voit la plus grosse défaite de Wallace. Battu, trahi, recherché dans tout le pays, Wallace se réfugie dans les Highlands où Isabelle vient le rejoindre en secret...



■ Dans les highlands écossais, William Wallace se bat pour redonner une terre à un peuple humilié ■

Raconter la fin de l'histoire de Wallace reviendrait à dévoiler le dénouement du film. En effet, Gibson et son scénariste Randall Wallace (ça ne s'invente pas) ont suivi presque à la lettre les événements historiques. «*Pourquoi changer quoique ce soit ?*», s'interroge l'acteur-réalisateur. «*L'histoire de William Wallace offre tout ce que je rêve de voir sur un écran : des batailles héroïques, une histoire d'amour puissante et passionnée et un homme seul dont la détermination suffit à soulever tout un pays contre son agresseur. J'ai grandi en bouffant du **Spartacus** et du **Viking** toutes les semaines au cinéma du coin. C'était un genre qui me transportait. J'ai ressenti la même impression en lisant l'histoire de Wallace. C'est un type extraordinaire. Il avait plusieurs facettes : son courage, sa loyauté et son sens de l'honneur étaient illimités et il se foutait des couronnes ou des terres qu'il pouvait s'approprier. Il n'a vécu que dans un seul et unique but : la liberté de son pays. Il était un vrai héros, au sens le plus noble du terme. La première fois que j'ai lu le scénario de Randy, je l'ai dévoré d'un trait. Et tout ce qu'il raconte est vrai. Je voulais donc voir le film le plus vite possible, craignant toutefois les parti pris et autres compromis d'usage à Hollywood. Pour éviter ce genre de désagréments, j'ai décidé de tourner **Braveheart** moi-même !*».



■ William Wallace (Mel Gibson) et son armée de gueux : sauvage ! ■

C'est ainsi que Mel Gibson, qui n'avait pour seule expérience de mise en scène qu'une petite production de 10 millions de dollars, se retrouve à la tête d'un projet énorme. «*Je n'avais pas vraiment le trac, juste l'impression tous les matins en me réveillant d'être un funambule en équilibre sur un fil de nylon au-dessus d'un précipice sans fin. À part ça, tout allait bien !*».

L'objectif principal que se fixe Mel Gibson est d'atteindre, à tous les niveaux, un réalisme presque indiscutable. D'où la violence du film : bras arrachés, têtes découpées, séquences de torture impressionnantes, bains de sang... **Braveheart** est en ce sens ultra-réaliste. «*Le XIV° siècle était une époque d'une extrême brutalité. Les batailles atteignaient un degré de violence inouï. Si Wallace gagnait ses batailles en utilisant la ruse et l'intelligence, il n'hésitait jamais à massacrer ses ennemis. Je ne voulais pas occulter cet aspect du personnage. En fait, à l'origine, mon film était incroyablement plus violent. Mais quand j'ai dû réduire la durée, ma première version durant près de*

quatre heures (contre 2 h 45 aujourd'hui, NDLR), *j'ai considérablement atténué le côté violent de **Braveheart**. Ce qui est amusant, c'est que la censure, considérant le film comme historique, ne m'a imposé aucune coupe. Moi qui croyais qu'ils allaient me jeter en prison !».*
Il faut également que le film soit inattaquable au niveau des décors. Du coup, **Braveheart** est presque intégralement tourné en extérieurs, en Écosse bien sûr, mais surtout en Irlande. Ainsi, la bataille de Stirling est tourné en deux semaines sur un terrain d'entraînement de l'armée irlandaise après une préparation minutieuse de plus d'un mois.
« *Mettre en scène une bataille, c'est organiser le plus indescriptible des chaos. Il fallait qu'à tout moment le spectateur sache qui est qui et comment se déroulent les affrontements. Même en planifiant tout à l'extrême, il n'est pas aisé de diriger 1.700 figurants et une centaine de chevaux. Heureusement, j'ai recruté mes extras dans les rangs de l'armée irlandaise. Ils étaient très enthousiastes et incroyablement disciplinés. Ça aide*». D'autant plus que les 1.700 militaires doivent se lever tous les matins à quatre heures et se rendre à la queue-leu-leu sous une tente où ils sont habillés, coiffés, maquillés et, enfin, armés de sabres, fléaux, masses, haches, ainsi que de nombreux outils agricoles détournés de leur usage premier. Grâce à une préparation drastique, les deux séquences de bataille n'ont provoqué aucune blessure ni chez les acteurs, ni chez les figurants. Un vrai miracle quand on voit l'ampleur de ces scènes d'une sauvagerie impitoyable.


■ Mel Gibson en kilt : toute ressemblance avec le mythique Mad Max est intentionnelle ! ■

Mel Gibson a poussé sa résistance physique jusqu'aux limites du supportable sur ce tournage. Il travaille quinze heures par jour, joue dans quasiment toutes les scènes... «*J'ai bien failli craquer à la fin du tournage. En plus, j'avais arrêté de fumer pour parfaire ma préparation physique et c'était difficile. Je crois que je devais ressembler à un fou. Cela dit, je savais qu'un film comme **Braveheart** allait exiger de moi un engagement total et absolu, une discipline rigoureuse et une grande concentration. Je me suis préparé à l'avance : cure de vitamines, entraînement physique intense, visite régulière chez le chiropracteur... Je me sentais prêt. Mais, pour être franc, je n'avais pas peur. J'ai énormément travaillé la prépa ration de **Braveheart**. Je ne suis pas arrivé sur le plateau la fleur au fusil. Non, j'étais armé jusqu'aux dents*». Pour être soutenu, Gibson s'entoure d'une troupe d'acteurs solides. Parmi eux, on trouve Patrick McGoohan (Le Prisonnier himself) dans le rôle du roi Edward et notre Sophie Marceau nationale dans celui d'Isabelle.
Sa vision de la réalisation d'un film d'action, Gibson n'hésite pas à avouer qu'il l'a un peu volée à tous les grands réalisateurs avec qui il a travaillé. «*J'ai tourné avec George Miller et Richard Donner. Vous ne croyez quand même pas que j'allais laisser passer cette chance d'apprendre auprès des meilleurs. Je crois que mon genre de prédilection est et restera toujours le film d'action. Je sais comment les meilleurs réalisateurs du genre travaillent. Je peux donc aller plus loin et briser les règles*». De fait, **Braveheart** est un véritable film d'action médiéval sauvage et musclé qui satisfait pleinement le réalisateur. «*Je suis fier de **Braveheart** car j'ai obtenu tout ce que je voulais et même mieux. Maintenant, j'espère que le public sera, comme je l'ai été, passionné, ému, terrorisé, absorbé par cette histoire. Quand ils sortiront du cinéma, j'aimerais que les spectateurs soient heureux et que l'histoire de William Wallace leur ait appris que la liberté n'est pas une valeur sûre. L'exemple de Wallace montre bien qu'il faut toujours se battre pour conserver ce privilège ultime qu'est la liberté*».
Un but noble qui pourrait propulser Gibson vers les plus hautes sphères. En tout cas, il a gagné son pari. Malgré sa durée, le film rapporte plus de 60 millions de dollars uniquement aux USA. Les critiques sont dithyrambiques et on parle déjà d'une petite statuette dorée pour l'acteur-réalisateur. Qui sait ? Ce sera peut-être cette année que l'on donnera l'Oscar à Mel !

■ **Cyrille GIRAUD** ■

Twentieth Century Fox présente Mel Gibson & Sophie Marceau dans une production **Icon Production/Ladd Company** *BRAVEHEART* (USA - 1995) avec Patrick McGoohan - Catherine Mc Cormack - Brendan Gleson **photographie de** John Toll **musique de** James Horner **scénario de** Randall Wallace **produit par** Mel Gibson - Alan Ladd Jr. & Bruce Davey **réalisé par** Mel Gibson
4 octobre 1995 **2 h 45**

LANCELOT

L'été américain se place décidément sous le signe du médiéval. Après Liam Neeson en kilt dans ROB ROY et Mel Gibson en libérateur écossais, Jerry Zucker, ex-ZAZ et néo-riche depuis le triomphe de GHOST, s'attèle à une relecture du mythe d'Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde. Une adaptation qui fait la part belle au romantisme et au réalisme, laissant de côté tous les aspects merveilleux du mythe.

On ne compte plus les adaptations cinématographiques de la légende du roi Arthur et des Chevaliers de la Table Ronde. De l'immense **Excalibur** de Boorman à l'hilarant **Sacré Graal** des Monty Python, en passant par l'épique **Camelot** et le pensum de Rohmer, **Perceval Le Gallois**, on croyait que les caméras avaient fait le tour de ce mythe anglo-saxon. Jerry Zucker n'en est pas persuadé. Pour lui, *«la légende du Roi Arthur est aussi puissante et aussi mythique que la Bible, avec des niveaux de lecture aussi nombreux que différents»*. Zucker, tout auréolé du triomphe de **Ghost**, choisi de centrer le récit sur le personnage de Lancelot, le chevalier préféré d'Arthur, et de dégraisser l'histoire de tout élément fantastique. Pas de Merlin, pas d'épée magique, pas de Dame du Lac dans **Lancelot**. Juste une épopée médiévale vécue à hauteur d'homme ainsi qu'une histoire d'amour passionnée.

Le Lancelot de Zucker n'a rien du héros mythifié par les récits du moyen-âge. *«Dans les récits traditionnels»*, explique Zucker, *«Lancelot arrive à Camelot avec l'objectif de devenir un grand chevalier et de servir le Roi Arthur de tout son cœur. Les choses se compliquent quand il tombe amoureux de Guenièvre, Reine de Camelot. Ici, Lancelot est un aventurier qui se fout de la morale, ne prend position pour personne et n'a aucun rêve particulier de chevalerie. Et c'est bien avant d'arriver à Camelot qu'il rencontre Lady Guenièvre et craque pour elle. Cette rencontre détermine complètement le reste de sa destinée»*. En fait, quand démarre le film, Lancelot erre à travers le royaume d'Arthur de village en village. Sa dextérité dans le maniement de l'épée lui assure de quoi manger. Il n'a ni cause, ni but. Seules comptent sa liberté et son indépendance d'esprit. Il se moque bien des menaces qui pèsent sur la terre d'Arthur. Adoré de son peuple, le sage roi et ses preux Chevaliers doivent faire face à un nouveau danger. Méléagant, membre de la Table Ronde, assoiffé de pouvoir, trahit les siens et se dresse contre Arthur dans le but de s'emparer du trône. Il tente de déstabiliser le royaume en lançant régulièrement ses hordes de renégats piller et incendier les bourgs de Leonese, province alliée du roi dont la première dame, Lady Guenièvre, doit bientôt épouser Arthur. Méléagant essaie même d'enlever la charmante jeune fille alors qu'elle se rend à ses noces. Guenièvre ne doit son salut qu'à l'intervention de Lancelot qui se trouve là par hasard. L'aventurier libère la princesse et tombe sous le charme. Guenièvre n'est pas indifférente non plus à son sauveur, mais elle aime profondément le roi Arthur et ne veut pas l'abandonner. Heureusement pour elle, Lancelot disparaît aussitôt après l'avoir mise en sécurité. Quelques jours après les noces, il la retrouve à Camelot, la cité d'Arthur, lequel se prend d'amitié pour ce génie de l'épée qui a sauvé sa bien-aimée. Petit à petit, il le considère un peu comme son fils, et finit par faire de lui son Premier Chevalier, lui demandant de s'occuper personnellement de la sécurité de Guenièvre. Quand Méléagant met au point un diabolique subterfuge pour kidnapper la reine, c'est Lancelot qui part à sa recherche. La solidarité entre les deux êtres s'en trouvera décuplée et se transformera en un profond amour impossible. Un amour qui scellera le sort tragique du royaume de la Table Ronde...



■ Le roi Arthur (Sean Connery) : son épée n'a rien de magique ■



■ Lancelot (Richard Gere) et Lady Guenièvre (Julia Ormond) : un petit bisou pour de gros problèmes ! ■

«En voyant le film, certains jeunes vont découvrir l'histoire de Camelot, sans se rendre compte que **Lancelot** *est assez éloigné de la légende»* remarque Jerry Zucker. *«Dans un sens, ce n'est pas plus mal parce que mon film est très moral et les personnages sont plus vrais que nature. Ce n'est donc pas un mauvais film pour la jeunesse. D'un autre côté, je me dis que j'aurais pu mettre un sticker sur l'affiche précisant : Ceci n'est pas vraiment la légende»*. **Lancelot** reste tout de même un film très classique, bien ancré dans la tradition du film médiéval. *«Dans l'histoire de Lancelot»*, confirme Richard Gere, interprète du Chevalier à l'écran, *«Camelot est une communauté d'anges et de bienfaiteurs qui vous instruisent et prennent grand soin de vous. Tandis que Méléagant est une représentation parfaite du Diable. Il est l'ange*

placé à la droite du seigneur et tombé en disgrâce». Un parti pris qui se retrouve à tous les niveaux du film. Arthur évolue dans un château grandiose et lumineux, tandis que Méléagant se terre sous les ruines d'un manoir sombre et terrifiant. Les troupes d'Arthur brillent pendant les combats de nuit tandis que celles de Méléagant sont d'une pâleur à faire peur. Pareil pour les costumes, majestueux à Camelot, sombres et sans éclat chez Méléagant. Une opposition qui tourne au procédé manichéen, mais après tout, nous sommes en plein mythe ultra-moral.

Ce gentil manichéisme est renforcé par une distribution sur mesure. Richard Gere est un Lancelot séducteur : «*Il possède les qualités typiques qui font craquer les femmes, la puissance physique qu'exigeait le rôle et une innocence mêlée de gravité nécessaire pour le personnage de Lancelot*», dit de lui Jerry Zucker. Julia Ormond est une Guenièvre à la beauté douce et Ben Cross s'est fait un look terrifiant pour jouer le diabolique Méléagant. Quand au rôle du roi Arthur, il échoue à Sean Connery, comme d'habitude, serait-on tenté d'ajouter. «*À qui d'autre pouvait-on confier ce rôle ?*», s'interroge le réalisateur. «*Arthur devait avoir la tête de Sean Connery. Quand on le voit arriver dans un couloir, on a envie de l'appeler Votre Majesté. Avant d'avoir la certitude d'obtenir son accord pour le rôle, nous avons passé beaucoup de temps pour souligner par des dialogues ou des séquences supplémentaires qu'Arthur était sage et puissant, qu'il était une source d'inspiration pour son peuple. Mais dès que Sean Connery apparaît devant la caméra, tout est dit. On a jeté ces pages de scénario désormais inutiles à la poubelle. Il était tout simplement le bon choix, celui qui s'imposait presque naturellement. Sean Connery a un charisme inégalable*». Et Sean Connery de livrer une performance remarquable. Laissant les «petits jeunes» loin derrière, il s'impose en un instant sur l'écran et bouffe toutes les scènes où il apparaît. Il faut le voir passer en un instant du roi fier et conquérant au vieillard détruit quand il s'aperçoit de la trahison de ses proches.

■ Lancelot (Richard Gere), premier Chevalier du roi Arthur, prisonnier d'un amour impossible ■

Ce casting sans aucun risque de stars inattaquables devait attirer la grande foule dans les salles américaines. Ce ne fut pas exactement le cas : **Lancelot** ne dépassera pas les 40 millions de dollars au box-office américain. Sorti au mauvais moment (**Lancelot** subissait la concurrence directe d'un autre film médiéval, le **Braveheart** de Mel Gibson), le film de Jerry Zucker n'a pas rempli son contrat au box-office. Si on peut le regretter, on peut aussi très facilement le comprendre. **Lancelot** est un film d'une naïveté confondante. Dans sa recherche de la simplicité, Zucker oublie d'approfondir ses personnages, la simplicité glissant parfois vers le simplisme. De plus, le côté tragédie amoureuse de l'histoire ne marche pas vraiment. Certes le fait qu'un seul baiser puisse causer tant de dégâts est une idée d'un romantisme absolu, mais pourquoi ne pas avoir été plus loin ? Les récits de Chrétien de Troyes, les premiers traitant du mythe d'Arthur, ne cachent pas que Lancelot et Guenièvre ont entretenu, au moins une fois, des rapports sexuels. Boorman dans une scène sublime d'**Excalibur**, montre le couple adultère allongé nu dans la forêt. Jerry Zucker, qui prétend ramener le mythe à un plus grand niveau de crédibilité, occulte toute la sexualité de l'histoire. Paradoxal... et légèrement faux-cul !

Cela dit, pour rétablir l'équilibre, **Lancelot** a pour lui une totale et parfaite honnêteté dans son attachement au cinéma de cape et d'épée. Ici, pas de caméra kamikaze, genre vue subjective d'une flèche dans le **Robin des Bois** de Costner par exemple. Quant aux références de Zucker, elles sont excellentes : les séquences de batailles nocturnes empruntent notamment beaucoup au **Ran** de Kurosawa. Si on est bien sûr loin de la maîtrise du génie nippon, l'idée d'attribuer à chaque protagoniste une lumière différente, comme Kurosawa des couleurs distinctes à ses belligérants, donne un résultat plutôt étonnant à l'écran. «*Je suis particulièrement fier de ce film pour deux raisons*» dixit Zucker. «*D'abord, c'est celui où j'ai pu réellement le plus m'exprimer en tant que metteur en scène. Et puis, mon enfance a été bercée par les films de cape et d'épée, et les mythes et légendes du moyen-âge auxquels je vouais une passion entière. J'ai enfin eu l'occasion de réaliser un film qui joint les deux pôles d'attraction principaux de mon enfance*». Il est vrai que le classicisme, ou plutôt l'intention de classicisme, constitue la principale qualité du film. En ce sens, Jerry Zucker réalise bien son rêve.

■ Didier ALLOUCH ■



Columbia Pictures présente Richard Gere & Julia Ormond dans ***LANCELOT*** (***FIRST KNIGHT*** - USA - 1995) avec Sean Connery - Ben Cross - John Gielgud - Lian Cunningham **photographie de** Adam Greenberg **musique de** Jerry Goldsmith **scénario de** William Nicholson **produit par** Jerry Hunt Lowry **réalisé par** Jerry Zucker
16 août 1995 **2 h 13**

Grandeur et vices d'un producteur qui aimait l'érotisme champêtre et les gros nénés !

HARRY

Dollars, cambrou

Le cinéma américain, ce n'est pas seulement d'imposantes machines, des stars, des productions familiales et des super-héros. C'est aussi des artisans modestes officiant dans des genres pas spécialement avouables en société. Harry Novak appartient à cette espèce de producteur. Pionnier du nudie, ces petits films érotiques tournés pour trois francs six sous, il alimente dans les années 60 et 70 les salles populaires, les double-programmes, les drive-in avides de sensations fortes et de strip-teases... En un film, LA VIE SEXUELLE DE FRANKENSTEIN, Harry Novak occupe le terrain. De la comédie champêtre à la science-fiction kitsch en passant par le détournement de quelques grands classiques de la dramaturgie britannique, il se taille une solide réputation d'homme de spectacle aimant à entendre le son du tiroir-caisse, d'entrepreneur prolifique dont la fortune est inversement proportionnelle aux pièces d'étoffe que portent ses starlettes dodues. La sortie en vidéo de LA VIE SEXUELLE ET SECRÈTE DE ROMÉO ET JULIETTE et de PLEASE, DON'T EAT MY MOTHER ! permet la rencontre de ce personnage haut en couleurs...

Harry Novak est un cas, un producteur qui fit ses choux gras en déshabillant méthodiquement toutes ses comédiennes. Imparable : elles doivent toutes se livrer à de longs strip-teases dès le début des années 60, des effeuillages fort chastes au début, la censure n'autorisant pas que ces dames en montrent trop. Sa percée spectaculaire dans le monde de l'exploitation, à savoir les circuits secondaires ignorés des grandes compagnies hollywoodiennes et les drive-in, Harry Novak l'effectue en 1964 avec le très olé-olé **Kiss me Quick !** que son distributeur français de l'époque, un type doué d'inspiration, baptise **La Vie Sexuelle de Frankenstein**. Un petit mensonge car le cousumain de Mary Shelley n'y fornique guère. La vedette de ce nudie-monster revient à Sterilox, un extraterrestre de la planète Droopiter dans la galaxie Buttless, coiffé d'une passoire à plumeau, en mission sur le plancher des vaches pour kidnapper des terriennes, jolies et pas farouches si possible. L'alien arrive au château du Dr. Breedlove (Orloff dans la version française), un scientifique libidineux, cherchant à fabriquer des femmes synthétiques, ses esclaves sexuelles. Les tentatives ratées avortent de créatures telles que le monstre de Frankenstein (Franky Stein ici !), Dracula (qui perd une dent !), et la momie...

«On raconte encore aujourd'hui que Russ Meyer a tourné **La Vie Sexuelle de Frankenstein** *(1). Je ne sais pas d'où provient cette rumeur, mais elle est totalement infondée. Le film n'a rien à voir avec Russ Meyer qui, par ailleurs, est un excellent ami. Il découle de ma rencontre avec Pete Perry. Moi, je vendais des films aux exploitants indépendants et lui en avait plus qu'assez de servir de monteur aux autres. J'ai apporté l'argent ainsi que l'idée de mêler strip-tease et monstres de la* Universal. *À sa sortie, surtout aux États-Unis et en Allemagne,* **La Vie Sexuelle de Frankenstein** *a remporté un sacré succès. Un vrai film culte. Je lui dois tout».* Et voilà comment un VRP en séries B devient l'un des entrepreneurs les plus prospères de l'exploitation. Sans prendre de gros risques car effets spéciaux, décors, scénario et réalisation donnent dans le rachitique. Un investissement minimum pour, en regard, des gains astronomiques. Tenant autant du cinéma que du cabaret de Pigalle, **La Vie Sexuelle de Frankenstein** installe solidement Harry Novak sur le marché de l'exploitation.



■ *Gina Paluzzi, fermière nymphomane et zoophile de* **The Pigkeeper's Daughter** ■

Confident d'un Nabab

Avant de mordre dans la pomme du nudie, de goûter aux joies de l'indépendance, Harry Novak compte parmi les innombrables cadres de la *RKO*, un studio alors de l'importance de *MGM*, *Fox* et *Warner Bros*. Modestement d'abord, dans son antenne de Chicago, il réapprovisionne les salles dont il est propriétaire en affiches, jeux de photos d'exploitation, brochures pour la presse locale... Après son service militaire, en pleine Deuxième Guerre Mondiale, le jeune homme intègre la maison mère. Son travail consiste à élaborer des campagnes de publicité, à valoriser au mieux les produits du studio. Une tâche dont il s'acquitte avec un talent qui fera plus tard sa fortune. *«Pendant mes quatorze années* RKO*, j'ai croisé des personnalités aussi illustres qu'Orson Welles et Rita Hayworth. Mais c'est avec Howard Hughes que j'ai eu les rapports les plus étroits. Il était mon grand patron à la* RKO *et je suis devenu son homme de confiance. À trois heures du matin, il m'appelait pour me parler de ses ennuis. Un homme très particulier, mais aussi très bon, très généreux. Pour la naissance de mon petit premier, il nous a offert toute une garde-robe et le mobilier de bébé».* Un signe qui ne trompe pas. Howard Hughes, l'un des nababs les plus originaux de l'âge d'or d'Hollywood, prend donc sous sa protection son «publicist» à l'imagination effervescente canalisée par les normes strictes d'une major company.

Lorsque *RKO*, financièrement exsangue, ferme ses portes en 1957, Harry Novak se case auprès de Seymour Borde, un gros distributeur indépendant pour qui il acquiert des productions fauchées, boursouflées de promesses lucratives. Son titre de gloire : la découverte d'un certain **Blood Feast** signé Herschell Gordon Lewis, le premier gore officiel. Son exploitation remplit les poches de Seymour Borde. Pas celles de Harry Novak. La fortune lui sourit peu après grâce aux numéros de music-hall de **La Vie Sexuelle de Frankenstein.** Si ce nudie-monster rapporte gros, ce n'est évidemment pas pour ses hautes qualités cinématograhiques.

NOVAK

sse et bonnet D !

Conscient de la faible portée intellectuelle de ce spectacle puéril, Harry Novak mise tout sur la pub, la promotion. Fort d'une longue expérience dans la cour des grands, il fait mousser le titre, quitte à mentir un tout petit peu. Et même beaucoup, spécialement lorsqu'il prend en charge, en tant que distributeur seulement, le **Requiem pour un Vampire** de Jean Rollin transformé par sa baguette magique en un **Caged Virgins** plutôt attirant au premier abord. Le racolage ne fait pas peur à Harry Novak.
Véritable bateleur, il verse dans le tapageur, les slogans à sensation, les bandes-annonces longues et truculentes, les superlatifs à gogo. Une série Z tournée avec des queues de cerises devient naturellement «le film de l'année», un vague psycho-killer le «shocker de l'année». Ces recettes de bonimenteur seront scrupuleusement reprises par quelques firmes «bis», tout particulièrement *Troma* pour des films comme **Surf Nazis Must Die**, **Atomic College** et autre **Toxic Avenger**.
Ces techniques de vente font immédiatement mouche, surtout que Harry Novak nage dans la direction du courant, à savoir une demande de plus en plus vive de films cochons. «*Pour avoir arpenté les États-Unis dans tous les sens, je connaissais parfaitement le marché. J'ai même bossé pour* Walt Disney *pour qui j'ai vendu des films familiaux, des dessins animés. Une expérience de deux ans. Aujourd'hui, je regrette qu'un de ses patrons n'ait pas renouvelé mon contrat. Lorsque je me suis mis à mon compte, j'entretenais déjà de bons rapports avec les exploitants ; je savais ce qu'ils attendaient pour remplir les salles. Et je ne les ai pas déçus ! Certains m'ont pris pour un fou-furieux. Globalement, les programmateurs réservaient mes films plusieurs mois à l'avance, sûrs de gagner de l'argent*». Et ils en gagnaient parfois beaucoup, même dans les patelins les plus reculés de l'Amérique rurale.



Amour, Vaches et Fétus de paille

Les campagnes yankees, Harry Novak les inonde de nudies champêtres pleins de garçons de ferme queutards, de paysannes goulues, de puceaux à déniaiser, de fermières intimement proches de leurs gorets à la langue râpeuse à souhait... **The Pigkeeper's Daughter**, **Sassy Sue**, **Southern Comforts**, **Country Hooker**, **Tobacco Roody** constituent quelques-uns des fleurons du fond de commerce «country» de son catalogue. «*Pourquoi ces films ont-ils si bien marché ? Parce que les films érotiques campagnards sont internationaux. Où que vous alliez dans le monde, les paysans sont les mêmes, à part l'Asie du Sud-Est où les garçons auraient plus tendance à jouer avec les animaux qu'avec les filles. Dans toutes les fermes, vous trouvez le saisonnier, le fermier un peu rustre, la fille plutôt chaude, les animaux...*». Un phénomène d'identification en somme et une imagerie édifiante des «ploucs» fornicateurs, rétrogrades et ivrognes. Des ploucs très émancipés également puisque dans les granges, entre les bottes de paille, ça partouze frénétiquement, soft bien sûr, même si les minettes s'exposent recto-verso. «*Ces films ont incroyablement bien marché en Allemagne*» ajoute, hilare, Harry Novak. L'hénaurme humour bavarois, les plaisanteries pesantes ont toujours trouvé un écho favorable de l'autre côté du Rhin. Les vertus commerciales du comique à gros sabots n'expliquent pas tout. Il y a aussi les tours de poitrine de leurs délurées héroïnes, lesquelles ne se font jamais très longtemps prier pour étaler le contenu de leur chemisier. Du pur Russ Meyer, grand vizir du bonnet D rempli à en faire péter les bretelles d'un Wonderbra. Un Russ Meyer qui, curieuse coïncidence, œuvra lui aussi dans les campagnes US à l'occasion de films comme **Mudhoney**, **SuperVixens** et **Lorna**. Autre coïncidence : Harry Novak et lui se partagent les faveurs de quelques comédiennes surdimensionnées du nichon (Erika **Vixen** Gavin, Uschi **SuperVixens** Digart). «*Peut-être est-ce Russ Meyer qui s'est approché de mon créneau ? Nos ambitions n'étaient cependant pas identiques. Il tournait des films surtout destinés aux Allemands qui raffolent des poitrines gigantesques. Contrairement à lui, je veillais à ce qu'il y en ait pour tout le monde, des très gros seins d'accord, mais également de plus modestes. Pour le public français notamment qui ne les apprécie pas forcément énormes. Je tiens, avant tout, à la variété*». N'empêche, malgré cette note d'intention, que Harry Novak semble tout de même plus particulièrement attiré par des demoiselles mamelues, les Jane Birkin étant rares dans ses productions.

Haro sur la Came

Où Harry Novak lançaient-ils son épuisette pour pêcher des filets entiers de beautés plantureuses ? «*Pour **La Vie Sexuelle de Frankenstein**, par exemple, j'ai embauché des starlettes de la* Columbia. *À l'époque, on les appelait les esclaves. Elles étaient prêtes à tout pour décrocher un vrai rôle. Parmi mes actrices, il y avait également bon nombre de strip-teaseuses*». On imagine immédiatement des tournages pas tristes, surtout que les sixties largement entamées autorisaient quelques abus côté stupéfiants. «*On ne déconnait pas sur mes plateaux. Pas d'alcool, pas même une bière. Pas de drogue, pas même un joint. Sinon, c'était la porte illico. À l'époque, les hippies et le Flower Power connaissaient leur heure de gloire. Consommer de la drogue était courant, surtout dans les milieux du cinéma. Pour ouvrir quelques portes nécessaires à la documentation de **Mondo Mod**, son réalisateur a absorbé certaines substances. Le soir même du bouclage du film, je lui ai rendu visite, histoire de lui filer un petit bonus car il était en avance de deux semaines sur le calendrier prévu. Peu après mon départ, il a abattu sa femme. Cela ne fait que deux ans qu'il est sorti de prison. L'affaire se passait au milieu des années 60*». Peu après le drame, Harry Novak produit **Mantis in Lace**, parcours sanglant d'une ballerine qui, sous l'emprise du LSD, massacre des hommes. ■ ■ ■

■ ■ ■ Pas de séjour derrière les barreaux pour le metteur en scène de **Roseland**, Frederic Hobbs, la plus psychédélique des productions Harry Novak pourtant, avec communauté libertine, gourou du sexe idolâtré, braquemard géant à sa gloire... Une sorte de **Citizen Kane** de l'amour libre en somme, sans la participation du sosie d'Orson Welles que le producteur engage pour **The Toy Box**. «*Le héros, Evan Steel, était d'ailleurs sa doublure. Normal qu'il lui ressemble ! Nous lui avons donné le rôle de l'Oncle, un personnage à la Orson Welles d'ailleurs, organisateur d'orgies à la romaine dans son château. L'idée du titre m'est venue lorsqu'une des vingt-cinq filles du film a sorti un vibromasseur de sa boîte*». D'où **Toy Box** dont la traduction situe bien l'usage du «jouet» contenu dans la «boîte».

La ménagère se Dévergonde

On pourrait aisément imaginer que **Roseland** autant que **The Toy Boy** se soient confectionnés dans des effluves de L.S.D. ou de marijuana. Que neni ! Le gendarme Novak veille au grain, au-delà du plateau même, dans la salle de montage. «*Une fois, j'ai connu un monteur qui se glissait dans mon bureau pour se servir de larges rasades d'alcool. À la fin de la journée, il était heureux et fin saoul. Pour le piéger, j'ai pris un feutre blanc indélébile afin de marquer les bouteilles qu'il vidait petit à petit. Plus malin que moi, il les finissait pour les remplir d'eau. Un type sympa, dommage qu'il ait picolé autant*». Harry Novak ou la rigueur professionnelle du producteur de nudie. De nudie ? Pas seulement ! De temps à autre, une mouche le piquait d'essayer du moins futile, du vécu vrai. Exemple : **The Agony of Love**, histoire d'une honnête ménagère qui, pour tromper son ennui, se prostitue.

«***The Agony of Love** part d'une histoire vraie. Je le sais car je connaissais les personnes impliquées. Tout partit d'un dîner chez Ben Frank en compagnie de quelques collaborateurs. Il y avait notamment là le réalisateur William Rostler. Alors que nous mangions, une charmante blonde passa devant nous. Elle comptait parmi mes connaissances. J'ai donc raconté son histoire à mes compagnons. C'était une femme mariée, de bonne condition sociale, malheureuse en ménage toutefois. Elle sentait qu'elle était en train de perdre toute joie de vivre et enviait les prostituées qui, selon elle, étaient les seules à en jouir pleinement. Ainsi, elle devint des leurs, non pas par nécessité financière, mais pour prendre son pied. Pendant un moment, elle mena une double vie, faisant en sorte de ne rien laisser deviner. Jusqu'au jour où son souteneur lui prit un rendez-vous avec un type dans l'appartement qu'elle avait loué. Ils firent l'amour dans le noir. Lorsqu'elle alluma, elle découvrit qu'elle avait fait une passe avec son mari ! Et les ennuis commencèrent. Tandis que je racontais cette incroyable histoire, mes amis me firent observer que nous avions là un scénario fin prêt*».

Ainsi naquit **The Agony of Love**, un classique de l'exploitation soft, sans doute l'un des films les moins idiots que Harry Novak produisit pour le compte de sa société, *Boxoffice International*. «*Les histoires vraies sont souvent les plus riches. C'est pour cette raison que je lis les journaux tous les jours*». De ces lectures quotidiennes, Harry Novak tire aussi **Tanya**, inspiré de l'affaire Patricia Hearst, cette fille à papa qui se prit d'affection pour ses ravisseurs au point de devenir leur complice. S'il se lance dans la production de **The Godson**, un ersatz du **Parrain**, c'est «*parce que son réalisateur, William Rotsler, avait en sa possession des renseignements très précis sur la Mafia*».

Tout forcené qu'il soit des «*histoires réelles dotées d'un solide background*», Harry Novak s'offre parfois de petites friandises. À **La Vie Sexuelle de Frankenstein**, il réplique par le nettement plus égrillard **Dracula, the Dirty Old Man**, alias **Dracula ce Vieux Cochon**. À **La Petite Boutique des Horreurs** de Roger Corman, il donne son premier remake avec **Please, Don't Eat my Mother !** où, entre deux séquences sexy, un puceau de 34 ans nourrit une plante femelle, bavarde et cannibale à qui il finit par donner un comparse mâle. Dans le même domaine, Harry Novak produit **Wham-Bam-Thank You, Spaceman**. Là, les extraterrestres Herbie et Irv, en provenance d'Uranus, débarquent sur Terre pour mener à terme «l'Opération Procréation» et étudier les mœurs sexuelles des autochtones.

Quand Shakespeare se Retourne dans sa Tombe

Toutes ses idées de scénario, Harry Novak ne les pêche pas dans les faits divers des gazettes. Elles viennent généralement au gré des plébiscites du marché. Ou des bides les plus notoires d'Hollywood, comme le monumental **Cléopâtre** avec Liz Taylor. «*Comparativement, j'ai généré de bien plus importants bénéfices avec **The Notorious Cleopatra** que la 20th Century Fox avec sa version. S'attribuer les services d'un personnage de cette dimension est une opération sans risque, rentable. Tout le monde connaît Roméo & Juliette, Casanova* (mais pas Joe, son descendant, héros de **The Exotic Dreams of Casanova**. NDLR). *Pas de problème pour les scripts. Et nous nous faisions plein d'argent sans trop nous torturer les méninges sur le marketing ou la pub*». À trois reprises, Harry Novak, à l'époque où Zorro, les Trois Mousquetaires et même Pinocchio connaissaient des aventures érotiques, dévergonde d'illustres figures. Il grimpe jusqu'aux sommets du pastiche cochon avec **La Vie Sexuelle et Secrète de Roméo et Juliette**, une chose crypto-ésotérique qui pervertit même le célèbre passage du balcon. Pendant qu'une donzelle travaille Roméo au-dessous de la ceinture, Juliette résiste mal à l'expression du plaisir dispensée par un berger allemand sous son ample robe. Mais peut-on s'étonner de pareille initiative dans un film où opèrent encore un moine libidineux, un bourreau lubrique, des serveuses coquines toujours promptes à s'engager dans une partouze... Un régal pour qui prend ce **Roméo et Juliette** déviant pour ce qu'il est, une gaudriole salée dont les protagonistes s'adressent à la caméra, pour plus de complicité avec le spectateur.



La Nostalgie, Camarade

La longue filmographie de Harry Novak n'inclut pas uniquement des parodies sexy des grands séducteurs de l'histoire. On relève **Revenge of the Wild Bunch**, un western. «*Un rapport avec **La Horde Sauvage** de Sam Peckinpah ? Alors là, je n'en sais rien !*». Et encore **The Black Bunch**. Une version noire du même film ? «*Pas du tout. De toute façon, nous avons changé ce titre au profit de **A Scream in the Streets** de peur que les gens pensent qu'il n'y ait aucun Blanc. Or, il met en scène cinq filles qui apprennent les arts martiaux pour lutter contre des voyous*». Harry Novak aurait-il une dent contre la communauté noire américaine ? Pas du tout. «*Il y a bien longtemps, j'ai produit **Angels** que je n'ai toujours pas sorti. **Angels** part du principe que Dieu est Noir. Plutôt dangereux d'émettre une telle hypothèse au début des seventies. Quant à **The Black Connection**, j'aurais pris de gros risques personnels si j'avais accepté, à la demande du réalisateur, de l'exploiter sous le titre **Run, Niger, Run**. Pas question, sinon ma maison, et moi dedans, serions partis en fumée. Pourtant **The Black Connection** est un film anti-raciste dans la mesure où, pour la première fois, des méchants Noirs rivalisaient avec des Blancs tout aussi salauds*». Equitable le père Novak. Un humaniste ? Presque, sa tolérance gagne en galons sur le plateau de **The Girl with the Hungry Eyes** : «*Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir que notre actrice*



■ L'enfer botanique pour une blonde dans **Please, Don't Eat my Mother !** (**La Plante qui Aimait les Femmes**), version cochonne de **La Petite Boutique des Horreurs** ■

principale était en vérité un homme ! Comme il/elle travaillait bien, cela ne m'a posé aucune problème !».

Que deviennent aujourd'hui les films de Harry Novak ? Loin de moisir dans une cave, ils connaissent une deuxième carrière, ce retour que la fermeture progressive des drive-in et des salles populaires dès le milieu des années 70 semblait pourtant leur interdire. *«Depuis quelques années, on s'arrache mes films. Ils passent sur les campus, mais c'est surtout sur le câble et en vidéo qu'ils ont connu ce second souffle. J'ai même en catalogue des titres que je n'ai pas encore exploités,* ***The Best of Las Vegas*** *par exemple. Tourné sur deux ans, il atteint les 26 heures de pellicule. J'attends qu'il prenne encore un peu d'âge pour le montrer, pour qu'il suscite une réelle nostalgie».* Comme un viticulteur, Harry Novak patiente, monte une garde vigilante, sachant que le nanar d'hier se métamorphosera quinze-vingt ans après en perle kitsch et culte. Le cachet sixties-seventies, ça se soigne. En homme d'affaires avisé, Harry Novak connaît le secret, l'alchimie de la jouvence retrouvée. Malgré un douillet matelas de quelque 150 titres, Harry Novak n'entend pas se reposer sur ses lauriers. La soixantaine, il aspire à la production d'une *«série TV destinée à la famille. Après tout, j'ai bien travaillé pour* Walt Disney *!».* Comme quoi, la Petite Souris mène à tout.

■ Un Père Noël lubrique pour **The Exotic Dreams of Casanova** ■

■ **Marc TOULLEC** ■

(1) Des rumeurs circulent aussi concernant un **The Touchables**, produit par Harry Novak, écrit par Woody Allen en 1961. Par contre, que **For Love and Money** soit adapté du roman «Sexecutives» d'Ed Wood est la vérité toute vraie !

P.S.: **La Vie Sexuelle et Secrète de Roméo et Juliette** ainsi que **Please, Don't Eat my Mother ! (La Plante qui Aimait les Femmes** en France) seront disponibles chez *Haxan Films* dès le 9 septembre, en version française pour le premier et version originale sous-titrée pour le second. Une dizaine d'autres titres (dont **The Toy Box, La Vie Sexuelle de Frankenstein, Mantis in Lace**) devraient suivre.



■ Richard Dreyfuss ■

silent fall

Le double-meurtre perpétué sur les époux Warden a traumatisé leurs enfants désormais orphelins Sylvie, jeune fille au sortir de l'adolescence, et son petit frère autiste Tim, dont tout laisse à penser qu'il a vu l'assassin. Parce que son vieil ami le shérif Mitch Rivers insiste, le psychiatre Jack Rainer (Richard Dreyfuss) prend en charge Tim pour fouiller sa mémoire, malgré une expérience similaire quelques années auparavant s'étant conclue par un drame. Adepte de la méthode douce, de fine psychologie, Rayner s'oppose au Docteur Harlinger (John Lithgow), pour sa part fervent utilisateur de drogues fortes. Alors que Tim, dont Rainer a gagné la confiance, commence à communiquer par indices interposés, l'affaire s'avère plus complexe qu'elle n'en avait l'air...
Pas de doute, c'est une sortie d'été pour ce thriller psy réalisé par Bruce Beresford (**Le Roi David**, **Miss Daisy et son Chauffeur**... ronfle ronfle, tout ça). Formaté pour la télévision (quand Beresford tente de faire du cinéma, c'est pour montrer une avalanche de petits pois !), **Silent Fall** ressemble donc à un film pré-formaté pour la télévision. Le scénario n'en demeure pas moins surprenant dans ses développements, levant progressivement le voile sur un secret de famille particulièrement tordu et proche des faits divers les plus gratinés. Refusant pendant longtemps de jouer avec les codes du thriller, d'alimenter une dramaturgie inutile dans le contexte (il n'y a pas vraiment de méchants dans le film), **Silent Fall** craque soudainement dans la dernière ligne droite, passant de l'œuvre «oscarisable» (Dreyfuss très concerné, le gamin très autiste, dont le jeu consiste à ressembler à un poisson) à des rebondissements très Z et finalement assez rigolos. En passant, Beresford essaie bien de nous convaincre des dangers des traitements médicinaux psychiatriques, mais n'importe qui de censé préférera zieuter les jambes souvent nues de Liv Tyler (Sylvie), jeune actrice qui présente bien à l'écran.

■ Cyrille GIRAUD ■

Pyramide présente Richard Dreyfuss dans *SILENT FALL* (USA - 1995) avec Linda Hamilton - John Lithgow - J.T. Walsh - Liv Tyler **photographie de** Peter James **musique de** Steward Copeland **scénario de** Akiva Goldsman **produit par** James G. Robinson **réalisé par** Bruce Beresford

6 septembre 1995 **1 h 41**

que la chasse commence !

Chef opérateur de Spike Lee à quatre reprises (**Nola Darling n'en Fait qu'à sa Tête**, **School Daze**, **Do the Right Thing** et **Jungle Fever**), Ernest Dickerson persiste dans la réalisation après l'inédit et pas terrible **Juice**. Son intention : mettre en images une version moderne des **Chasses du Comte Zaroff**. Ici, le cruel aristocrate insulaire cède son poste à une kyrielle de prédateurs. Menés par Burns et Cole, deux agents de la CIA, ce sont Hawkins, psychologue dans les services secrets, Griffin, un richissime pétrolier texan et Wolf, financier à Wall Street accompagné d'un fiston qu'il souhaite initier à son sport favori. La proie : Mason, ancien du Vietnam réduit à l'état de SDF par la mort accidentelle de sa famille. Sélectionné malgré lui par Burns qui gagne sa confiance, Mason se retrouve du jour au lendemain dans une confortable cabane au fin fond d'une forêt inaccessible. Il escompte un petit boulot et, après une agréable soirée avec ses futurs bourreaux, constaste qu'il est leur gibier. Un gibier sommé de prendre un peu d'avance avant que les tueurs se lancent à ses trousses, bien décidés à ajouter un trophée à une collection déjà bien garnie. Ceux-ci n'attendent guère de résistance de la part de Mason. Ils en seront pour leurs frais !
Sans atteindre le niveau du **Chasse à l'Homme** de John Woo sur le même thème, **Que la Chasse Commence** ! est une honorable série B, simple, directe, efficace. Une série B qui fonctionne sur les mêmes ressorts dramatiques que le premier **Rambo**, qui carbure aux pièges que Mason improvise avec trois fois rien. On connaît la musique : le renard finira par piéger les loups à force de ténacité, d'ingéniosité façon McGyver. L'un chute dans le vide, l'autre est achevé après avoir perdu ses deux jambes dans l'explosion de sa moto... Ernest Dickerson varie au mieux l'art et la manière de succomber dans un cadre champêtre somptueux. Lauréat d'un emploi à la Stallone et Schwarzenegger, Ice T s'en tire correctement, bien que ce soient les méchants qui, finalement, emportent le morceau. Et n'allez pas chercher dans cette série une quelconque métaphore sur la communauté noire martyrisée par le pouvoir blanc ; l'un des chasseurs est de la même couleur de peau que Ice T !

■ Marc TOULLEC ■

Les Films Number One présentent Ice T dans une production **New Line** *QUE LA CHASSE COMMENCE ! (SURVIVING THE GAME* - USA - 1993) avec Rutger Hauer - Gary Busey - Charles S. Dutton - Jeff Corey - John C. McGinley - William McNamara - F. Murray Abraham **photographie de** Bojan Bazelli **musique de** Stewart Copeland **scénario de** Eric Bernt **produit par** David Permut **réalisé par** Ernest Dickerson

2 août 1995 **1 h 37**



■ Rutger Hauer ■



■ Ice T ■



■ Gary Busey ■

Interview : ICE T

Avec Que la Chasse Commence !, Ice T réalise enfin son rêve d'enfant : être le héros d'un film d'action. La star du rap hardcore n'en est pourtant pas à ses débuts. On a vu sa dégaine si particulière dans New Jack City, Les Pilleurs, Ricochet... Il interprète même un homme-kangourou dans Tank Girl, rôle qui n'a pas vraiment fait rebondir sa carrière !

Vous semblez aimer l'action puisqu'on ne vous voit au cinéma que dans ce genre de films...

J'ai grandi en regardant des films d'action. J'avais un penchant pour ceux avec Stallone ou Bronson. Je rêvais de les égaler. Aujourd'hui, on me donne l'opportunité de réaliser mon rêve, je me vois mal refuser. De toute façon, je ne fais que les films que j'ai envie de voir. Je ne me préoccupe pas de mon image à l'écran par rapport à ma carrière de rapper, sinon je n'aurais jamais jouer les kangourous dans **Tank Girl**, film que j'ai accepté pour faire plaisir à mes gosses. J'aime toujours les gros trucs à la **Die Hard**, même si j'accorde plus d'intérêt à des films plus noirs, plus «hardcore» comme **Bad Lieutenant**, **Reservoir Dogs** ou **Killing Zoe**.

Des films qui n'ont pas grand chose à voir avec *Que la Chasse Commence !*...

Que la Chasse Commence ! aurait pu avoir un côté plus sombre, c'est un fait, mais bon, c'est le premier film qui m'offrait un véritable premier rôle. Dans tous les autres, je partageais la vedette : avec Denzel Washington dans **Ricochet**, Wesley Snipes dans **New Jack City**, Ice Cube dans **Les Pilleurs**... Autre nouveauté, ce n'est pas un film urbain, puisque toute l'action se déroule à la campagne, ce qui va à l'encontre de mon image. De plus, le scénariste a écrit le film en pensant à moi. En fait, c'était soit moi, soit Charlie Sheen, et je ne pouvais décemment pas les laisser prendre Charlie Sheen ! Les producteurs avaient un peu peur qu'avec moi en vedette, le film soit considéré comme raciste avec les Blancs qui courent après le Noir. D'où la chambre des trophées où il n'y a aucune autre tête de Noirs et la présence d'un Noir parmi les chasseurs. Ces types courent après des proies, peu importe leur couleur. En ce sens, ce n'est absolument pas un film raciste.

***Que la Chasse Commence !* est très proche de *Chasse à l'Homme*, non ?**

On tournait quand **Chasse à l'Homme** est sorti. C'était un film DE John Woo et nous étions catastrophés. Puis on l'a vu et on a été tout de suite rassuré. Notre film ne pouvait qu'être meilleur. Dans **Chasse à l'Homme**, on ne connaît pas les tueurs : c'est une bande de cascadeurs qui courent après Van Damme. Dans **Que la Chasse Commence** !, on connaît chacun des cinglés qui me courent après. Du coup, le spectateur se sent beaucoup plus concerné.

Faites-vous une grande différence entre votre carrière d'acteur et le rap ?

Un jour, un type m'a dit que si je jouais dans des films, je devrais changer ma façon de rapper. Connerie ! Ce sont deux choses totalement différentes. Quand je rappe, je suis celui qui décide de tout, je suis le scénariste, le réalisateur et l'interprète. Quand je fais l'acteur, je ne fais qu'incarner un personnage imaginé par quelqu'un que je ne connais parfois même pas. Cela n'a rien à voir, et pour moi, la musique viendra toujours en premier. En même temps, je trouve que l'écriture des films d'action est de plus en plus influencée par ce qui est raconté dans le rap. Je rappe sur des choses réelles, sur ce qui arrive dans la rue tous les jours. Et les films ont besoin de points d'ancrage dans la réalité. D'où une influence obligatoire d'une chanson traitant d'un drame urbain sur un film qui va raconter le même genre d'histoire.

Le succès de *New Jack City* a l'air d'avoir plus profité à Wesley Snipes qu'à vous ?

J'ai tourné dans plus de six films depuis. Ce n'est pas si mal. Mais, c'est vrai que Wesley s'en est bien sorti. Il suffit de trouver le film-véhicule, celui qui vous apporte la gloire instantanément. Mais moi, je sais que je peux botter le cul de Stallone dans n'importe quel film. Je pourrais être un méchant complètement terrifiant. Je suis deux fois plus impressionnant physiquement que Stallone et Snipes dans **Demolition Man**. Stallone ne voudrait pas de moi en face de lui, je suis beaucoup trop grand !

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH & Vincent GUIGNEBERT** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

■ Mark Dacascos ■

only the strong, la loi du plus fort

Complice de Van Damme (**Full Contact, Double Impact**), co-scénariste de **Rambo II**, Sheldon Lettich reste fidèle au film d'arts martiaux. Conscient que le kickboxing ne jure que par des histoires de vengeance et de tournoi clandestin, il change de discipline et débusque la Capoeira, un art martial entre le kung fu et la lambada. Originaire du Brésil, la Capoeira se pratique d'abord dans les faubourgs malfamés de Rio de Janeiro. C'est là que Louis Stevens, un jeune militaire, la découvre. Des indigènes l'initient. Affecté aux États-Unis, celui-ci l'enseigne tant bien que mal à une clique d'adolescents en rupture de société. Des cas sociaux qui pourraient très bien revenir dans le droit chemin si Louis Stevens remplissait son contrat éducatif. Mais le caïd du quartier, le teigneux Oliveiras, voit d'un mauvais œil l'intrus et les cours qu'il dispense dans une caserne de pompiers désaffectée, surtout que son cousin fait partie des élèves. Pour intimider la concurrence, il incendie le collège et tue le proviseur, ancien professeur de Stevens

Des arts martiaux comme méthode pour repêcher des adolescents à priori irrécupérables et promis à la délinquance. Pourquoi pas après tout ! C'est tout de même plus spectaculaire que du basket. Futur Crying Freeman, Mark Dacascos se place en porte-parole du message délivré par Sheldon Lettich, plus par ses capacités physiques, son extraordinaire souplesse que par ses dons d'acteur, éclipsés par la présence de l'impressionnant Paco Christian Prieto dans la peau du vilain. Les combats, nombreux, bénéficient de toute l'attention du réalisateur, adroitement filmés au ras du sol sur des rails de travelling. Soutenu par des rythmes afro-cubains, **Only the Strong** ne démérite pas dans le genre, même si le final aurait trop tendance à donner dans l'allégresse scolaire style **Fame**.

■ Marc TOULLEC ■

Métropolitan Filmexport présente Mark Dacascos dans une production **Freestone Pictures & Davis Films Production** *ONLY THE STRONG, LA LOI DU PLUS FORT* (*ONLY THE STRONG* - USA - 1993) avec Geoffrey Lewis - Stacey Travis - Paco Christian Prieto - Todd Susman - Richard Coca - Christian Klemash **photographie de** Edward Pei **musique de** Harvey W. Mason **produit par** Samuel Hadida - Stuart S. Shapiro - Steven G. Menkin **écrit et réalisé par** Sheldon Lettich

9 août 1995 — 1 h 36

fièvre à columbus university

Après le bide de **Poetic Justice**, John Singleton revient à ce qui pourrait être vu comme une suite plus ou moins avouée de **Boyz'n the Hood. Fièvre à Columbus University** est pourtant loin du premier film de Singleton, une œuvre emplie d'une grâce rare à tous les niveaux. Ici, on nage en pleine lourdeur.

Deux jeunes étudiants débarquent à l'université de Columbus. Ce sont Malik, un jeune Noir qui a obtenu une bourse d'études grâce à ses aptitudes athlétiques, et Kristen, une jolie blondinette propre sur elle tout droit sortie d'un épisode de *Beverly Hills*. Le film raconte leur première année d'étude à Columbus. Une année qui va totalement changer leur vision du monde.

Fièvre à Columbus University se veut un pamphlet engagé et définitif sur le système d'éducation américain et sur le devenir des étudiants. Raté. Singleton nous pond un gros film moraliste rempli de personnages caricaturaux (la féministe lesbienne, le black engagé avec coiffure afro, etc). Une apologie du «politiquement correct» dont on ne retient que trois choses : les skins ne sont pas gentils, mais alors pas du tout ; il ne faut pas se laisser aller à la violence sinon elle nous retombe dessus et ça fait mal (ouïe !) ; enfin, il faut vivre ensemble, tous ensemble, yeah brother ! Où sont passées la subtilité et l'émotion de **Boyz'n the Hood** ? Plus grave, qu'est-il arrivé au cinéma léché et ultra-talentueux de Singleton ? La réalisation de **Fièvre à Columbus University** est plate dans le meilleur des cas, et parfois même carrément grotesque (les éclairages genre «enfer sur terre» de la chambre des nazis ou le risible plan-séquence où Kristen change de partenaire amoureux dans des raccords impossibles). Singleton est devenu un enfonceur de portes ouvertes. Quand à son talent, il s'est pris en chemin un mur dans la gueule.

■ **Didier ALLOUCH** ■

Columbia Pictures présente Kristy Swanson & Omar Epps dans une production **New Deal** ***FIÈVRE À COLUMBUS UNIVERSITY*** (***HIGHER LEARNING*** - USA - 1995) avec Jennifer Connely - Ice Cube - Laurence Fishburne - Regina King **photographie de** Peter Lyons Collister **musique de** Stanley Clarke **co-produit par** Paul Hall **écrit, produit et réalisé par** John Singleton

2 août 1995 — 2 h 07



■ *Ice Cube* ■

la reine des bandits

La Reine des Bandits aurait dû relater comment une femme qui fut violée à 11 ans, enlevée par des «dacoïts», emprisonnée et séquestrée, se transforma en justicière sanguinaire pour finir par incarner en Inde une figure absolue de la «lutte des castes». Malheureusement, le film de Shekhar Kapur n'est pas le portrait de la passionnante Phoolan Devi mais s'applique à raconter par le menu les viols qu'elle a endurés.

En réduisant cette femme aux humiliations et aux outrages qu'elle subit, et en ne touchant que du bout des doigts les préoccupations politiques qui l'habitaient, Kapur a livré un produit malsain. Ne refuse-t-il pas à Phoolan, après avoir détaillé avec minutie, voire sadisme, ce qu'elle endure (on suppose, hors champ, qu'elle est forcée à pratiquer une fellation pour découvrir, presque avec soulagement, que ce n'est que la main de son violeur qui couvre ses cris), de devenir une pure héroïne, un mythe ? À témoin les deux scènes clé du film, celle du viol collectif et celle du «massacre de Behmai» : elles montrent que Phoolan se fait justice comme on la viole, au ralenti, à la différence près que sa barbarie - tant attendue - se dévoile dans une lumière aveuglante et devant un bébé, alors que ses bourreaux ont la bonne idée de s'exécuter dans la pénombre et dans un endroit confiné.

La Reine des Bandits ne marque pas, comme certains l'ont cru, le renouveau du cinéma indien (le film a été produit par des Britanniques), car il n'a d'original que le public qu'il a véritablement cherché à atteindre : les occidentaux. Peut-être après tout serait-il temps d'essayer d'accepter la cinématographie indienne moderne comme elle vient, avec ses chansons qui rongent ou sa façon parfois manichéenne de lorgner sur la vie…

■ **Sandra VÔ-ANH** ■

UGC PH & Caslte Rock/Turner présentent Seema Biswas & Nirmal Pandey dans une production **Film Four International/Kaleïdoscope** *LA REINE DES BANDITS* (*BANDIT QUEEN* - 1994 - GB/Inde) avec Rajesh Vivek - Raghuvir Yadav - Govind Namdeo - Saurabh Shukla **photographie de** Ashok Mehta **musique de** Nurat Fateh Ali Khan **scénario de** Mala Sen **produit par** S.S. Bedi **réalisé par** Shekhar Kapur

26 juillet 1995 — 1 h 59



■ *Seema Biswas* ■

PRESSE ZAPPING

Batman avec des tétons et un cul d'athlète, Robin avec une boucle d'oreille et une grosse moto... D'accord, les fans ne s'en sont pas remis. Mais qu'en est-il des critiques ?



■ LE NOUVEL OBSERVATEUR : *«Batman et Robin ne seraient-ils pas intimes ?»* ■

Si **Batman Forever** a bien une qualité, c'est d'être largement le meilleur film de Joel Schumacher, en tout cas son plus personnel. Problème : la personnalité de l'homme s'accorde moyennement avec le mythe du justicier de Gotham. Résultat : **Batman Forever** est un authentique (allez, presque authentique) film «gay», qui a d'ailleurs été apprécié comme tel par la presse homo. Les fans du caped crusader en sont évidemment pour leurs frais. Quant aux critiques, la plupart rechignent à écrire l'évidence, préférant passer sous silence la nouvelle sexualité du nouveau Batman. À ceux-là, on dira qu'ils sont lâches ou qu'ils ont du caca dans les yeux. Une fois n'est pas coutume, je m'intéresserai donc plutôt à ceux qui ont fait leur métier et rendu compte du film tel que Schumacher l'a voulu : sans ambiguïté, ou presque.
Mais avant, un fourre-tout qui n'a rien à voir avec le sujet, ouaiiiis !

jeu

Sachant que LE JOURNAL DU DIMANCHE, [illegible]

batfourre-tout

Des titres d'abord, avec des jeux de mots de circonstance mais qui ne veulent rien dire. QUEL AVENIR : *«Le nouvel homme chauve... sourit !»* (en anglais : The new bald-headed man... smiles, ça veut rien dire non plus) et VOGUE HOMMES : *«Qu'elle était chauve, ma souris»*. (How bald-headed was my mouse... Pareil).
TÉLÉ STAR ne mentionne à aucun moment dans sa critique le penchant de Batman pour les garçons. On en conclut que son titre, *«L'Amérique en est folle !»*, ne doit pas être soumis à diverses interprétations.
Chez PLAYER ONE, mag de jeux vidéo, on est en plein apprentissage de la critique de film, métier des fois pas facile : *«Nous l'attendons particulièrement* (**Batman Forever**) *car : 1/ Tim Burton a laissé sa place de réalisateur à Joel Schumacher»*. Le critique aguerri avait lui depuis longtemps compris que c'était justement une raison de ne pas trop attendre **Batman Forever**.
À la rédac' de VALEURS ACTUELLES, on est en panne soit de dossier de presse soit de correcteur. En 21 petites lignes et une légende, l'auteur fait quatre fautes : Batman For Ever, Val Kilmet, Jim Carey, et Joel Schumaker. Michael Kiton et Bim Turbon sont heureusement épargnés.
LYON POCHE glisse un intertitre dans sa critique qui ressemble étrangement aux énigmes du Riddler : *«LA FRITE ET LA MOULE»*. Ce serait passé inaperçu dans un article sur **C'est Arrivé près de chez Vous** ou **La Vie Sexuelle des Belges**, mais là pourkoikess ? Les dernières lignes du papier tentent d'apporter une explication : *«Et tant pis si l'on regrette ici et là le lyrisme élégiaque de Burton, évacué au profit du bain de jouvence bédéphile de notre gaillarde chauve-souris chérie. C'est le prix à payer pour avoir la frite et... la moule»*. En effet, c'était une tentative d'explication...
Je ne résiste enfin pas à reproduire cet extrait pioché dans LES INROCKUPTIBLES, qui balance que **Batman Forever** *«n'est pas réalisé par Tim Burton, mais par Joel Schumacher, auteur des redoutables* ***Expériences Interdites*** *ou* ***Chute Libre****, réalisateur aussi finaud que son homonyme gardien de but (souvenez-vous, Séville 82)»*. Totalement gratuit et déplacé, donc fatalement drôle !

les gays larrons

Sur la question «homo or not homo», MARIE FRANCE (Bonjour Marie France, ça peps ?) titre *«Tétons de trop»* et ajoute que *«****Batman Forever****, sorti récemment sur les écrans américains, a offensé les ligues puritaines : sur l'armure musclée de Batman pointent deux petits tétons»*, confirmant que celui qui a inventé les ligues puritaines était bien moins que la moitié d'un con.
LA RÉPUBLIQUE DU CENTRE n'a sans doute pas encore vu le film, aussi se contente-t-elle de propager gentiment la rumeur : *«Il y a enfin un garçon, Robin, jeune vengeur en herbe, qui apparaît pour la première fois dans la série en motard, anneau d'or à l'oreille, et avec lequel Batman construira une belle amitié virile...»*. Virilité tendance Village People, va s'en dire.
Certains journalistes, pour ne pas avouer franchement, préfèrent laisser planer le doute par des questions pas innocentes du tout. *«Que font ces deux-là ensemble quand ils ne courent pas à leur Batmobile ?»* se demande LE PARISIEN. *«Enfin, la question à 100 balles : Batman et Robin ne seraient-ils pas... intimes ?»* s'interroge de son côté LE NOUVEL OBSERVATEUR.
LE PROVENÇAL, lui, connaît la réponse et n'hésite pas à titrer *«La chauve-souris est de la revue !»*, avant de préciser dans un style parfaitement adéquat sa pensée : *«Voici donc un justicier moulé d'encore plus près dans sa cuirasse de latex, la caméra n'hésitant pas à s'attarder sur ses fesses musclées. Cette tendance gay est encore renforcée par la réapparition de Robin, le copain de Batman dont les relations avec le justicier firent jaser : un Robin "relooké" en string de cuir sur l'écorché synthétique qui le pare et s'orne de tétons en relief !»*. Youhou !
Quant à 20 ANS, pour les filles de 20 ans et des environs, il cultive carrément le fantasme de la taille : *«Batman et Robin TENDANCE SM : Ils portent leur slip à l'extérieur et des masques en latex. (...) Sous leur combinaison, ils ont des gros paquets»*. Il est vrai que si les filles ont leurs Wonderbra, le dynamic duo s'équipe chez Wondercoque !

avouera, avouera pas ?

Parce qu'il assure la promotion d'un film de l'ampleur de **Batman Forever**, qu'il est lié par un contrat avec la toute puissante *Warner*, Joel Schumacher ne peut évidemment cracher franchement le morceau. Aussi, aux journalistes qui l'interrogent sur la vraie nature de la relation entre Batman et Robin, le réalisateur répond dans TÉLÉ K7 que *«chacun colle à ses fantasmes (...). Pour moi, Bruce Wayne considère Robin comme un fils ou un petit frère»*. Coincé, Schumacher.
Il desserre un peu la ceinture dans FRANCE SOIR : *«Parce que Robin porte une boucle d'oreilles et des tétons sur sa combinaison ? Parce que Batman a des fesses formidables ? (Il pouffe) Quand vous voyez Bob Kane (...), imaginer qu'il ait voulu faire de ses héros des gays souterrains relève de la science-fiction. Quant à mon film, à chacun d'imaginer ce qui lui fait plaisir»*. Ha, ha... Un «Ha, ha...» qui se confirme dans PREMIÈRE où la relation *«est laissée à l'appréciation de chacun»*.
Fatigué de cacher son jeu et ses véritables intentions, Schumacher craque, après nombre d'interviews faux-cul, dans les pages de ELLE : Sur la question de l'homosexualité du justicier de Gotham, *«Drew Barrymore (...) a déjà son idée sur le prochain épisode : "Au point où nous en sommes, la question se pose : Batman restera-t-il avec Nicole Kidman ou partira-t-il avec Robin ?" La remarque amuse beaucoup Joel Schumacher : "Si ça ne tenait qu'à moi..."»*. Les fans prient déjà pour que Schumacher ne tourne jamais, mais jamais, un nouveau **Batman** !

■ **Zébulon** ■



■ Joel Schumacher : *«La nature de la relation entre Batman et Robin est laissée à l'appréciation de chacun»* (in PREMIÈRE) ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !



■ Ce que j'aime dans «l'affaire Hugh Grant», ce n'est pas l'affaire elle-même, après tout le monsieur fait ce qu'il veut, mais tout ce qu'elle a déclenché. D'abord beaucoup d'éclats de rire. Dans les salles de cinéma américaines, le public s'esclaffe chaque fois que passe la bande annonce de **Nine Months** (le remake de notre **Neuf Mois**). Il faut dire qu'elle se termine par un approprié «coming soon». Traduction pour les non-anglophones : «prochainement». Rien de rigolo jusque-là, mais le verbe «to come» a aussi un sens figuré. Il signifie tout simplement «jouir». Et le «prochainement» de se transformer en un hilarant «jouira bientôt». D'où le gag. Autre conséquence, les graffitis détournant les affiches du film dans les rues de Los Angeles (voir exemple ci-dessus). Quant à Divine, la demoiselle que Hugh Grant a rencontrée sur Sunset Boulevard, on lui aurait offert 500 000 dollars pour écrire un livre sur sa vie. Sa réponse devant les caméras de télé : *«Pas question, j'attends qu'on m'offre un demi-million de dollars !»*. Véridique !

■ C'est toujours le grand amour entre Jean-Claude Van Damme et Steven Seagal. Récemment le kick-boxer belge a déclaré dans un journal anglais : *«Si un jour, à cause d'une blessure, je ne pouvais plus jamais jouer dans un film d'action, pas grave, j'en réaliserais. Je mettrais en scène les films de Steven Seagal. Comme ça, au moins, on pourra faire croire qu'il est fort. Mais ce ne sera pas facile»*. Ah, la fraternité chez les acteurs...

■ On a beaucoup écrit aux USA sur **Waterworld**. Ce que l'on ne sait pas, c'est que le film le plus cher de tous les temps et que la presse américaine appelle aujourd'hui «Fishtar» ou «Kevin's Gate» (en référence à **Ishtar** et **Heaven's Gate/La Porte du Paradis**, deux gouffres financiers), a été à l'origine écrit pour Roger Corman. En 1986, Peter Rader, le scénariste du film, a reçu une commande des studios *Concorde*, la boîte de Corman, pour écrire *«un truc dans le genre **Mad Max**»*. Il a eu l'idée d'une Terre envahie par les eaux et l'a couchée sur le papier. Quand il a présenté son script à Corman, celui-ci l'a lu et l'a rendu illico presto à Rader en hurlant : *«Vous êtes cinglé ! il faudrait au moins 5 millions de dollars pour réaliser ce film»*. Un peu plus, Roger, un peu plus !

■ **Waterworld** toujours. Sur les chaînes américaines, Costner a déclaré que *«certes le film a coûté cher, mais il n'y avait aucun moyen de faire autrement, chaque dollar a été utilisé avec parcimonie et il n'y a eu aucun gaspillage»*. Mécontent de sa coiffure, Costner a pourtant exigé que lui soient ajoutés digitalement en post-production quelques centimètres de cheveux. Coût de l'opération : plusieurs centaines de milliers de dollars. Effectivement, pas de gaspillage. (*Eh Choumchoum, j'ai vu le film, les trucages sont hallucinants pour ses cheveux. Mais ils auraient aussi dû lui raboter le bide. Signé Zébulon*).

■ Un magazine américain a demandé à plusieurs stars quels étaient les films qui les faisaient pleurer au cinéma. Johnny Depp a répondu **Tendres Passions**, Hugh Grant **Shadowlands** (non, pas **Suce, Cochonne, Suce !**, mauvaises langues) (*et pourtant Dieu sait que c'est émouvant. Signé Zébulon*) et Van Damme **Le Temps d'un Week-end**. Lucide, Schwarzenegger a répliqué : *«Quand je me vois habillé en robe dans **Junior**, c'est là que je me mets à pleurer»*. Nous aussi.

■ Le sénateur Robert Dole, conservateur bon ton, est le type à la mode de la scène politique américaine. Il a trouvé son truc, sa lutte qui le distingue des autres. C'est lui qui a lancé la croisade contre la violence dans les chansons rap et au cinéma. Récemment, il a déclaré lors d'une conférence de presse que **Tueurs Nés** et **True Romance** étaient *«la parfaite illustration d'une violence sans esprit et de scènes de sexe sans amour»*. Un journaliste s'est alors levé pour lui demander à quelles séquences de ces films il faisait précisément allusion. Piégé, Dole a dû avouer qu'il n'avait vu aucun des deux. Et dire que c'est de lui dont on parle le plus pour être le prochain Président des USA.

■ L'Oscar du titre le plus long du monde est décerné à une toute nouvelle production indépendante américaine : **I Killed my Lesbian Wife, Hung her on a Meat Hook, and Now I Have a three Picture Deal at Disney**. Traduction : «J'ai tué ma femme lesbienne, l'ai pendue à un crochet à viande, et maintenant j'ai un contrat de trois films avec Disney». Pratique, plus besoin d'aller voir le film pour en raconter l'histoire, et puis ça meuble un bon moment la conversation...

■ Mike Tyson ne s'est pas encore ré-habitué à la vie hors de prison. Quand on lui a dit qu'il allait toucher des dizaines de millions pour son prochain combat, il a demandé : *«Je serai payé en cigarettes ?»*

■ On en apprend de belles sur le magicien chouchou du public David Copperfield. Un ex-membre de sa troupe a parlé. Et ce n'est pas joli, joli. Ce monsieur bien intentionné nous apprend qu'au début de sa carrière, Copperfield engageait des extras et les installait dans le public. Leur boulot : pousser des «oh» d'admiration, applaudir à tout rompre et servir de volontaires «pris au hasard» dans la salle. Autre extrait de ces étonnantes confessions : *«Avec les filles, David se conduisait comme un porc. Il ramassait une groupie, la baisait dans le bus et la jetait avec un billet de 50 dollars»*. Il leur faisait donc son tour de magie préféré : «Tu montes, j'te baise et tu disparais». Magique ! (*N'empêche, c'est pas facile, y en a des fois qui restent ! Signé Zébulon*).

■ Winston Groom, l'auteur du roman «Forrest Gump», croyait avoir fait une bonne affaire en négociant les droits de son livre avec *Paramount* contre 3 % des bénéfices nets du film. Vu le triomphe du film (322 millions de dollars de recette uniquement aux USA et presqu'autant Outre-Atlantique), l'écrivain se voyait multi-millionnaire. Raté. Les comptables de *Paramount* sont des petits roublards. Par un jeu d'écriture, ils ont fait apparaître que **Forrest Gump** aurait en fait perdu plus de 60 millions de dollars. Le même coup qu'ils avaient fait à l'auteur du scénario d'**Un Prince à New York**. Tom Hanks et Robert Zemeckis, plus malins, ont obtenu un paiement de leur cachet en pourcentage sur les recettes brutes du film. Bonne affaire. Hanks a empoché 40 millions de dollars et Zemeckis 30. Groom s'est consolé en s'apercevant qu'avec le succès du film, son roman, qui s'était vendu à 9 000 exemplaires lors de sa première édition, a été distribué à plus d'1 million 800 000 exemplaires après la sortie du film. Et pour éviter tout procès, *Paramount* a acheté les droits de «Gump and Co», le roman-suite de **Forrest Gump** écrit par Groom, pour 6 millions de dollars. Ça fait beaucoup de boîtes de chocolats, tout ça.

■ Après avoir donné une suite immonde à «Autant en Emporte le Vent», les éditeurs américains sont encore allés plus loin. Une suite des «Misérables» vient de sortir en librairie. Victor Hugo étant mort («Ah bon ?» s'est exclamé le directeur de la maison d'édition *Harper et Collins* quand on le lui a appris), c'est un certain Kalpakian qui s'est permis d'écrire cette séquelle intitulée «Cosette». Problème, le roman d'Hugo ne laissait place à aucune suite possible. Il était complet et définitif. Kalpakian n'a pas trouvé cela très grave, il lui a suffi de changer la fin des «Misérables». Après tout, pourquoi pas ? Aux dernières nouvelles, le livre se vend comme des petits pains et on vient d'apprendre qu'*Harper et Collins* recherche l'auteur de la Bible pour en faire une suite. Il paraît qu'il s'est bien vendu celui-là aussi.

■ John CHOUMCHOUM ■



*Après [illegible] les [illegible] de ses **Reservoir Dogs**, Tarantino a décidé d'ouvrir sa propre boîte de pub et [illegible]*

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988: Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray

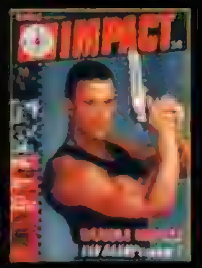


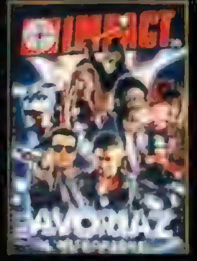
IMPACT

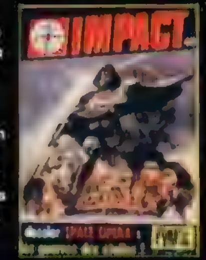


1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
28 Robocop 2, Van Damme, Mel Gibson, Bruce Willis
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995













Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 35 36
37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50
51 52 53 54 55 56

vidéo RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC



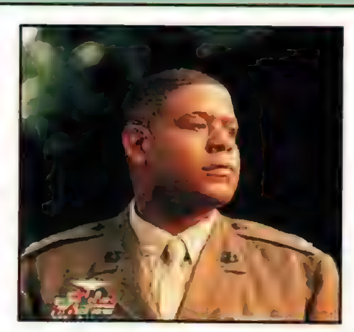
▲ *Anthony LaPaglia dans* ***Past Tense*** ▲

Des acteurs ? Jacqueline Bisset - Lara Flynn Boyle - Brian Dennehy - Scott Glenn - Lou Diamond Phillips - Forest Whitaker - Rae Dawn Chong - Lance Henriksen

Des réalisateurs ? Ian Barry - Kevin Connor - Graeme Clifford - James Frawley - Douglas Jackson

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Forest Whitaker dans* ***Un Ennemi parmi nous*** ▲

past tense

Un thriller très malin dont la première partie s'apparente à un film fantastique fonctionnant sur l'altération de la réalité. Le flic-romancier Gene Ralston découvre Tory Bass, une nouvelle et jolie voisine, sauvagement assassinée. Mais est-ce vraiment le cas ? Les événements se bousculent, se brouillent puis s'entremêlent dans la mémoire d'un Gene Ralston plongé dans un profond coma après avoir été enseveli dans un silo de grain. À son réveil, il reconstitue peu à peu le puzzle. Si assassinat il y a eu, ce n'est pas celui de Tory Bass. Et son coéquipier de cinq ans, Larry Talbert, n'a pas les mains très propres...
Pas évident de se repérer dans cette intrigue construite sur l'amnésie de son héros, bien que les ressorts soient en fin de compte des plus classiques. Pour enfoncer le clou et déstabiliser encore un peu plus le spectateur, Graeme Clifford distille un climat étrange, angoissant, insistant sur des indices qu'il ne faut surtout pas perdre de vue. Sans l'adresse diabolique d'un **Usual Suspects**, **Past Tense** atteint néanmoins son objectif : entretenir le doute, le suspense jusqu'à la dernière minute, mener l'audience par le bout du nez. La conviction de Scott Glenn et des effets de montage très adroits participent à sa réussite.

TF1 Vidéo présente *PAST TENSE* (USA - 1994) avec Scott Glenn - Anthony LaPaglia - Lara Flynn Boyle - David Ogden Stiers - Sheree Wilson **réalisé par** Graeme Clifford

fists of iron

Du kickboxing pur jus. Parce que son copain meurt des coups infligés par le sadique Victor Bragg (Matthias Hues dans ses œuvres traditionnelles), Dale Hartwell décide de monter sur le ring. À lui de défier le champion du riche Gallagher et de lui souffler sa petite amie, la malheureuse Julie. Au terme d'un dur entraînement sous la férule de Tyler et Lee, deux as de la savate retirés des affaires, Dale se sent la force de défier son rival...
Un peu mieux réalisé que la moyenne des films du genre (essentiellement dans des combats assez méchants), **Fists of Iron** ressasse tous les stéréotypes en vigueur depuis **Bloodsport** et **Kickboxer**. Des combattants hétéroclites, un public mondain, des paris conséquents, un héros beau gosse obéissant aux pulsions de la vengeance, quelques mauvais coups avant la victoire... Réalisateur de nombreuses productions *PM Entertainment*, Richard W. Munchkin tient cependant à saupoudrer ce concours de plaies et bosses d'une romance gnangnan, histoire de donner une certaine vigueur psychologique à des personnages réduits à l'état de pantins.

Film Office présente *FISTS OF IRON* (USA - 1994) avec Michael Worth - Marshall Teague - Sam Jones - Jenilee Harrison - Matthias Hues - Eric Lee **réalisé par** Richard W. Munchkin

au seuil de la démence

Un petit thriller plutôt convaincant. Traumatisé par la mort accidentelle de son père cascadeur dans les chutes du Niagara, l'adolescent Mark Burns revient auprès de sa jolie maman, Heather, laquelle se marie avec Gary, une brute épaisse qui lui impose la présence de son frère déjanté. Hanté par des cauchemars, Mark assiste à l'assassinat d'une belle inconnue, piste son «oncle», gardien d'un pactole dans une maison dont une des chambres recèle des accoutrements sado-maso... Il en découvre assez pour que son beau-père s'en prenne bientôt à lui...
Bien que le scénario laisse planer un voile opaque sur les motivations des méchants, le réalisateur fignole un climat trouble, angoissant, au diapason des deux «frères» pervers. Au diapason aussi du jeune héros toujours prompt à fantasmer sur de chaudes rencontres. Impossible de ne pas ressentir la forte influence du David Lynch de **Blue Velvet** et **Twin Peaks** à la vision de ce **Seuil de la Démence** frappé du sceau de l'étrange. Dommage que le réalisateur, plutôt frileux, n'aille pas jusqu'au bout de la folie, malgré un final penchant côté épouvante.

M6 Vidéo présente *AU SEUIL DE LA DÉMENCE* (*LIARS EDGE* - Canada - 1991) avec Nicholas Shields - Shannon Tweed - David Keith - Joseph Bottoms - Christopher Plummer **réalisé par** Ron Oliver

un ennemi parmi nous

Rien de moins que le remake de **7 Jours en Mai** de John Frankenheimer, avec Burt Lancaster et Kirk Douglas, un des grands classiques de la politique-fiction. Hasardeux de vouloir remettre au goût du jour ce thriller situé dans un futur tellement proche qu'il ne fait qu'anticiper sur les conséquences d'événements actuels. Forest Whitaker reprend l'uniforme porté en 1964 par Kirk Douglas, celui du Colonel Mac Casey, un officier affecté dans les plus hautes instances du Pentagone. Droit, il découvre que son supérieur, le Général Lloyd, prépare dans le plus grand secret des manœuvres demandant un nombre considérable d'hommes et du matériel inhabituel pour des exercices. En vérité, son supérieur, farouchement hostile aux coupes effectuées dans le budget de la Défense Nationale par le Président des États-Unis, prépare un coup d'État d'envergure afin que les militaires retrouvent prestige et crédit d'antan. À Mac Casey, Betsy Corcoran, proche collaboratrice du Président Foster, et un responsable du KGB de déjouer la conspiration menée par le secrétaire d'État à la Défense...
Produit par la chaîne câblée *HBO*, **Un Ennemi parmi nous** ne se hisse bien sûr pas au niveau de **7 Jours en Mai**. Quoi qu'il en soit, le compte à rebours fonctionne bien, rendu crédible par une bonne documentation sur les coulisses de la Maison Blanche et du Pentagone. Même si la mise en images demeure des plus conventionnelles, ce téléfilm, par une technique éprouvée du suspense, parvient à susciter l'intérêt d'un bout à l'autre.

Delta Diffusion présente *UN ENNEMI PARMI NOUS* (*THE ENEMY WITHIN* - USA - 1994) avec Forest Whitaker - Jason Robards - Dana Delaney - Sam Waterston - George Dzundza **réalisé par** Jonathan Darby



▲ *Michael Worth & Matthias Hues dans* ***Fists of Iron*** ▲



▲ *David Keith & Shannon Tweed dans* ***Au Seuil de la Démence*** ▲



▲ Ed O'Ross, Dan Hedaya & Christopher McDonald dans Midnight Run ▲

midnight run I, II & III

Curieux que *Universal* ait repris le principe du film de Martin Brest, interprété par Robert de Niro, pour nourrir les péripéties de cette série de trois téléfilms. À Robert de Niro succède Christopher McDonald dans la veste en cuir de Jack Walsh, un chasseur de primes sans cesse fauché, malchanceux, poursuivi par les huissiers mais pas les femmes. À la solde de l'agence Moscone - Belle Capture, il doit ramener des fripouilles dans des délais généralement très serrés. Des truands souvent sympathiques que lui dispute le grossier Marvin, son rival de toujours.

Dans **Midnight Run I - La Cavale Infernale**, Jack Walsh file aux trousses d'un couple de malfaiteurs particulièrement rusés, Helen Bishop et Bernie Abbot. Ceux-ci sont passés maîtres dans l'art de fausser compagnie à leur escorte. À force de détermination et malgré les ruses de Marvin, le chasseur de primes finit par les livrer à temps et ce malgré l'intervention d'un complice nettement plus dangereux. Entre temps, il sera devenu l'ami des conjoints dont les disputes font partie des embrouilles pour piéger le gogo. Dans **Midnight Run II - Une Mission d'Enfer**, Jack Walsh se met au vert, au fin fond de la cambrousse d'Oklahoma, pour ramener un Dale Adder dont le seul tort est d'avoir aidé avec trop de zèle les fermiers du patelin. Employé exceptionnellement par un concurrent de Belle Capture et redevable de 2 000 dollars à son employeur habituel, Jack se heurte à des autochtones hostiles, guère désireux de le voir embarquer leur ami. Mais au fil du récit et selon la logique de la série, Dale Adder et Jack Walsh finiront comme cul et chemise. Même rengaine dans le téléfilm suivant, **L'Amour Poursuite**, dans lequel l'enquêteur arrache l'insupportable Lorna Bellstraten de son palace mexicain. Accusée de l'assassinat d'une femme-flic, cette petite serveuse n'a été que le jouet d'un prétendu producteur de cinéma, un trafiquant de drogue qui envoie un tueur débutant et maladroit l'éliminer. Lorna Bellstraten et Jack Walsh, comme chien et chat au début, finissent par nouer des liens plus que chaleureux.

Des seconds couteaux pittoresques, des rivaux qui ne cessent de se jouer des tours pendables, un boss roublard et pingre, la volonté de ne rien prendre trop au sérieux... En trois téléfilms, George Gallo exploite les recettes du **Midnight Run** cinéma dont il est le créateur-scénariste. Des recettes éprouvées de buddy movie. Distrayants, rapides, tenus par la personnalité du loser Jack Walsh (qui, au plus mal, met son arme au clou pour payer ses factures !), ces trois **Midnight Run** constituent actuellement le haut du panier du divertissement télé.

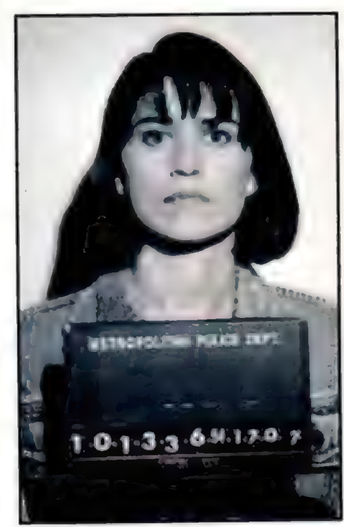
Universal Vidéo présente *MIDNIGHT RUN - LA CAVALE INFERNALE (ANOTHER MIDNIGHT RUN* - USA - 1994) avec Christopher McDonald - Dan Hedaya - Ed O'Ross [illegible] - Cathy Moriarty - Jeffrey Tambor **réalisé par** James Frawley

MIDNIGHT RUN II - UNE MISSION D'ENFER (MIDNIGHT RUN AROUND - USA - 1994) avec Kyle Secor - Rebecca Cross - Dick Miller **réalisé par** Frank DePalma

MIDNIGHT RUN III - L'AMOUR POURSUITE (MIDNIGHT RUN III - USA - 1994) avec Melora Walters - Richard Bradford - Millie Perkins **réalisé par** Daniel Sackheim

fausse victime

Au sein de la firme *Image Organization*, Douglas Jackson s'est fait une spécialité des thrillers de série B généralement bien troussés. Après **Meurtre à Double Tour**, **Harcèlement Sauvage** et **Le Fils Diabolique**, il s'intéresse au cas de Melanie Brooke, intérimaire dans une société immobilière. À peine arrivée, le patron de la boîte lui fait les yeux doux, l'invite à dîner. La jeune femme se refuse cependant à une liaison avec un homme marié. Dans son nid d'amour, Margaret Bateman lui emboîte le pas, furieuse que son boss ait découvert ses «économies» sur les isolants électriques. La dispute tourne mal et c'est Melanie qui porte le chapeau du meurtre de Tom Henley. L'affaire se corse encore lorsqu'apparaît un détective privé en possession des clichés de l'assassinat... Suspectée et traquée par la police, Melanie Brooke doit prouver son innocence



▲ *Nancy McKeon dans **Fausse Victime*** ▲

Un film adroit, de facture conventionnelle comme l'intégralité des titres *Image Organization*, mais mené sans le moindre temps mort. Le meilleur de **Fausse Victime** : Chelsea Field en meurtrière déterminée en chasse de photos compromettantes que le privé emporte dans la tombe, c'est-à-dire cachées dans la boucle de son ceinturon. Un «gimmick» sur lequel repose tout le suspense.

PFC Vidéo présente *FAUSSE VICTIME (THE WRONG WOMAN* - Canada - 1994) avec Nancy McKeon - Chelsea Field - Lyman Ward - Michele Scarabelli - Gary Hudson **réalisé par** Douglas Jackson

vanishing son III & IV

Suite et fin de la saga orchestrée par Rob Cohen, réalisateur de **Dragon**, la biographie romancée de Bruce Lee. Ces deux téléfilms ne se hissent malheureusement pas au niveau des deux premiers. Le dernier surtout, presque essentiellement constitué de flashes-back. Tous les moyens sont bons pour recycler des séquences entières des précédents épisodes des aventures américaines de Jian-Wa et Wago Chang, deux réfugiés politiques chinois. Ainsi, Jian-Wa évoque les faits marquants de sa vie à Megam, une jolie quinquagénaire qui lui porte secours après qu'il ait été renversé par deux chauffards. Pour remplir encore un peu plus l'heure trente réglementaire, lui apparaît le fantôme repenti de son frère Waga. Reflashes-back ! Le reste de l'intrigue ? Squelettique ! Jian-Wa s'attache brièvement à une bienfaitrice à jamais marquée par la mort de son petit garçon tandis que ses deux agresseurs reviennent sur les lieux de «l'accident» pour parachever leur œuvre. En bref, **Vanishing Son IV** use de procédés économiques indignes d'une série par ailleurs honnête.

Vanishing Son III vaut mieux. Beaucoup mieux. Il place Jian-Wu dans une position délicate, contraint, sous la pression d'un agent du FBI, d'infiltrer le gang de son frère dans le but de remonter jusqu'à la tête de quatre Triades. L'affaire se corse car le Général, boss de Wago, travaille pour la CIA. Et, parallèlement, Jian-Wu retrouve Claire, la jolie



▲ *Russel Wong & Chi Muoi Lo dans **Vanishing Son*** ▲

violoncelliste qui suscite la jalousie meurtrière de la ô combien perfide Lily... Une intrigue bien achalandée. Trop même, l'intérêt se diluant au fur et à mesure que le récit se complique, que les deux frères se réconcilient et se brouillent. Le meilleur dans **Vanishing Son III** : des informations précieuses sur les coutumes ancestrales des Triades. Le pire : des séquences d'amour cul-cul la praline éclairées de façon mièvre par des dizaines de bougies, et l'incapacité manifeste du réalisateur à reconstituer la chorégraphie des gunfights de John Woo.

Universal Vidéo présente *VANISHING SON* (USA - 1994) avec Russel Wong - Chi Muoi Lo - Vivian Wu - Haing S. Ngor - Rebecca Gayheart - Dee Wallace Stone **réalisé par** John Nicolella

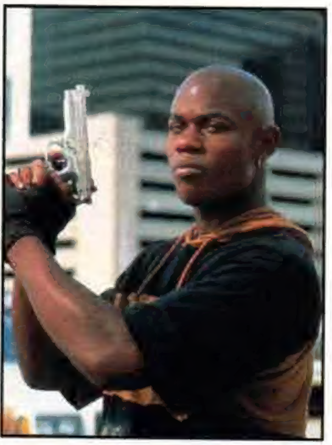
poussée à bout

Son mari s'étant fait sauter le caisson pour n'avoir pas conclu un juteux contrat immobilier, Patricia Langley pète les plombs et décide de le venger. Dans son collimateur, celui qu'elle croit être le responsable du suicide : Alex Wetson, un homme d'affaires prospère. Se faisant passer pour un professeur capable de redresser le niveau d'études du fils Wetson, Patricia Langley s'immisce dans sa famille, déniaise son élève, élimine la bonne trop suspicieuse puis couche séparément avec ses employeurs. Bref, la vengeresse corrompt une gentille famille américaine...
Comment insuffler un sang neuf au thriller érotique post-**Liaison Fatale** et **Basic Instinct** ? En piquant l'intrigue de ce bon vieux **Théorème** de Pier Paolo Pasolini bien sûr ! C'est ce que font Andrew Stevens et sa complice Shannon Tweed, duettistes de la série **Night Eyes**. Même si la perversion est au menu (sur le papier du moins), le résultat à l'écran ne dépasse guère le cadre de scènes égrillardes où un adolescent


▲ *Shannon Doherty dans **Poussée à Bout*** ▲

s'encanaille en compagnie d'une femme d'âge mûr. Devant et derrière la caméra, Andrew Stevens joue la carte du raisonnable et s'appuie trop fermement sur les formes généreusement découvertes d'une Shannon Tweed plus convaincante nue qu'habillée.

M6 Vidéo présente ***POUSSÉE À BOUT*** (***A WOMAN SCORNED*** - USA - 1993) avec Shannon Doherty - Andrew Stevens - Stephen Young - Dan McVicar **réalisé par** Andrew Stevens


▲ *Bokeem Woodbine dans Sang Noir* ▲

sang noir

Le succès de **Boyz'n the Hood** n'est pas étranger à la production de ce retardataire de la vogue black de 1992-93, un film au message aussi lourdingue que celui d'un **South Central** et dont l'aspect social ne constitue qu'un prétexte mélodramatique un rien trop évident. Dans une ville du Sud des États-Unis, nous avons donc deux frères, Joshua, la graine de voyou, et le plus vertueux Jason dont la réussite passe par le travail. Liés par le secret de la mort brutale de leur père, un ancien du Vietnam infirme et alcoolo, ils voient de nouveau leur destin se croiser lorsque Lyric avertit Jason que Joshua s'apprête à participer au braquage d'une banque. Lyric étant la sœur du chef du gang, l'affaire prend rapidement une tournure cornélienne...
Tout agréablement filmé qu'il soit, **Sang Noir** n'apporte rien au genre, sinon des clichés aussi rébarbatifs que le viet-vet fêlé, la tête brûlée incapable de se ranger, le frère qui plonge pour l'aider à s'en sortir... Tout aussi porté sur les séquences d'amour bucoliques situées dans le Bayou (du pur Franco Zeffirelli), Doug McHenry essaie d'injecter une dose d'adrénaline à ce méli-mélo par quelques scènes de règlements de compte bien senties. Il est déjà trop tard : **Sang Noir** succombe d'une hémorraghie de bons sentiments et d'académisme.

Polygram Vidéo présente ***SANG NOIR*** (***JASON'S LYRIC*** - USA - 1994) avec Allen Payne - Jada Pinkett - Bokeem Woodbine - Anthony «Treak» Criss - Forest Whitaker **réalisé par** Doug McHenry


▲ *Brian Dennehy dans Jack Reed* ▲

jack reed

Réalisateur du **Sixième Continent**, de **Nuits de Cauchemar** et de **L'Amour en Héritage** (!), Kevin Connor est un artisan touche-à-tout. Son activité, il la concentre exclusivement à la télévision depuis une dizaine d'années. **Jack Reed** fait plutôt bonne figure dans sa filmographie, même s'il n'affiche pas des qualités exceptionnelles de mise en scène (elle se situe dans l'honnête moyenne de la petite lucarne yankee). L'efficacité de ce téléfilm réside surtout dans la personnalité du rôle-titre interprété par Brian Dennehy, flic municipal coriace. Le genre à ne pas céder lorsqu'un sénateur demande la libération de son fils derrière les barreaux pour excès de vitesse. Il enquête sur le meurtre d'une jeune mère. Très vite, il suspecte David Anatole, spécialiste des rayons X dans un petit hôpital. Ancien mercenaire et véritable psychopathe, Anatole bénéficie de la farouche protection d'un service spécial de la CIA dont il est l'un des agents affectés au démantèlement d'un trafic d'armes volées à l'ONU. Malgré les menaces et les intimidations, Jack Reed redouble de vigueur pour mettre le tueur hors d'état de nuire...
Jack Reed, c'est un peu ***Columbo*** avec du nerf, l'affrontement intellectuel entre le flic tenace et un coupable extrêmement adroit. Mais l'action importe un peu plus ici que les enquêtes très verbales du lieutenant à l'imperméable froissé, Brian Dennehy, de par son imposante stature, n'étant pas vraiment le sosie de Peter Falk. Dans l'optique de ***Columbo***, Kevin Connor soigne également le méchant de service, un séducteur que le fait d'être repoussé par une femme rend fou furieux.

TF1 Vidéo et **Les Films de l'Astre** présentent ***JACK REED*** (USA - 1993) avec Brian Dennehy - William Sadler - Susan Ruttan - Udo Kier **réalisé par** Kevin Connor


▲ *Kari Wuhrer & Rae Dawn Chong dans **Boulevard*** ▲

boulevard

Une excellente surprise dans le cadre des inédits vidéo. **Boulevard** se déroule dans un quartier chaud de Toronto. C'est là qu'échoue Jennifer Williams après avoir avoir abandonné son bébé à une famille d'adoption. Ola, une prostituée chevronnée, la prend sous sa protection. Tandis que son allumé de mari la suit à la trace, Jennifer découvre le monde de la rue, les rivalités entre professionnelles, les exactions de Hasson, un souteneur particulièrement brutal meurtrier d'une de ses protégées, les actions inutiles du flic McClaren... N'ayant plus rien à perdre, la jeune femme décide de se farder, de s'habiller sexy pour racoler le chaland. Ses débuts prennent une tournure dramatique lorsqu'Ola est copieusement passée à tabac par Hassan...
Mieux qu'un simple remake de **Descente aux Enfers**, **Boulevard** est un tableau très réaliste des bas-fonds de Toronto, de sa faune, de ses mœurs. Penelope Buitenhuis résiste à la tentation du pittoresque ou du sordide. Néanmoins efficace et brutale, elle axe son récit sur les rapports de plus en plus intimes entre Ola et Jennifer, sur la folie bigote de J-Rod et la discipline que Hassan (Lou Diamond Phillips, remarquable) impose à ses pensionnaires... Un beau film qui a le mérite de ne pas sombrer dans le crapoteux tout en ne se voilant jamais la face.

F.I.P. présente ***BOULEVARD*** (Canada - 1993) avec Kari Wuhrer - Rae Dawn Chong - Lou Diamond Phillips - Lance Henriksen - Joel Bissonette **réalisé par** Penelope Buitenhuis


▲ *Lance Henriksen dans **Boulevard*** ▲


▲ *Jaqueline Bisset dans Crime Broker* ▲

crime broker

Un polar qui sort résolument des normes actuelles. Très *Série Noire*, il met en scène Holly Soames, juge d'instruction et épouse fidèle. Des apparences trompeuses car la femme-magistrat est le cerveau d'un gang de braqueurs. Incognito, selon un cérémonial indispensable à son anonymat, elle organise des casses parfaits, réglés à la seconde près. Tout va bien jusqu'au jour où apparaît Jin Okazaki, criminologue en provenance de Tokyo. Grâce à une photo perdue par les malfrats, il remonte rapidement jusqu'à Holly. Au lieu de la livrer à la police, il devient son complice, son amant, ce qu'elle regrette amèrement car le Japonais n'hésite pas à abattre quiconque risque de lui porter préjudice...
Réalisé par Ian Barry (**Réactions en Chaîne**, un thriller nucléaire à la **Mad Max** produit par George Miller), **Crime Broker** excelle, surtout dans sa première partie, à décrire la double vie d'Holly MacPhee incarnée par une Jacqueline Bisset toujours aussi belle. Dommage que son partenariat avec le prétendu criminologue nippon ramène le film à une quelconque liaison érotique d'un intérêt très relatif. Toutefois, dans l'ensemble, **Crime Broker** distille un bon suspense jusqu'à un dénouement qui aurait gagné à abattre la carte de l'amoralité.

TF1 Vidéo & **Union Films** présentent ***CRIME BROKER*** (Australie/Japon - 1993) avec Jacqueline Bisset - Masaya Kato - John Bach - Gary Day - Gary Sweet **réalisé par** Ian Barry

OUVREZ-LA !

retour de haine

Je voudrais apporter mon avis sur le film **La Haine** ainsi que sur la critique de Vincent Guignebert dans le numéro 57. Il semblerait que beaucoup de spectateurs du film s'attendaient à voir un documentaire, voire pour certains une «encyclopédie» sur la banlieue, alors que **La Haine** n'est, selon les dires de son réalisateur, qu'une simple fiction ayant pour cadre la banlieue. Les propos de Kassovitz n'ont pas été suffisamment soulignés lors des diverses présentations du film, et j'ai remarqué qu'ils ont été soumis à de multiples interprétations. Je n'ai pas entendu Kassovitz dire que son film était «anti-flics» (*pourtant, si*). Dans les interviews qu'il a données à vos confrères, il a dit avoir voulu faire un film pouvant aussi bien s'adresser à un policier qu'à un jeune habitant la banlieue. Et donc, il n'a pas voulu sombrer dans un simple manichéisme qui conduirait à écarter un des deux camps des salles de cinéma ou de donner, à un des deux, un bon prétexte pour fustiger voire ignorer le film. On peut reprocher à Kassovitz de faire des concessions et donc de fausser son idée de départ, mais je pense qu'il a une vision plus objective des choses quand il ne montre pas que des flics experts en bavures, champions du matraquage et vicieux comme pas deux (remarque : il me semblait que Vincent avait aimé **L 627** de Bertrand Tavernier) (*exact, mais je ne comprends pas la comparaison,* ***L 627*** *étant un film à 100% pro-flics*). Je ne pense pas que **La Haine** soit essentiellement centré sur cette question. Je crois qu'il faut mieux aller voir du côté de **Hangin' with the Homeboys** de Joseph Vasquez. **La Haine** traite plutôt de l'errance de trois jeunes dans une société qui ne leur donne pas d'autre alternative que dealer, voler ou casser (bien que d'après moi, les casseurs sont en fait des flics déguisés qui incitent voire provoquent les évènements). Le fait de comparer le film à un plaidoyer en faveur de la police ne me convient pas. Si Vincent n'a retenu après la vision de **La Haine** que l'image de policiers contraints de commettre des bavures soit accidentelles soit en légitime défense, moi je revois encore le générique du film, montrant une milice répondre, on ne peut plus brutalement, à une manifestation, des policiers ersatz de Starsky et Hutch prendre des jeunes dans la rue et une fois dans le commissariat, les traiter d'une façon inqualifiable, des CRS nerveux courir après des jeunes dans une cité, munis de bombes lacrymogènes et de matraques, voire d'armes à feu, et donc d'agir comme des groupuscules fascistes de l'ancien temps.

Vincent fait remarquer que le réalisateur ne va pas assez loin pour un film «anti-flics», mais pouvait-il ne montrer que des «flics haïssables» ? Peut-on dire que tous les policiers que nous croisons, voyons et même ceux dont nous ignorons l'existence sont tous des «salopards», sans exception, du premier au dernier ? Je ne porte pas la police dans mon cœur et je sais que je vais passer pour un gourou du «politiquement correct», mais il me semblerait injustifié de mettre tout le monde dans le même sac dans un film qui prend pour cadre la réalité.



■ *La Haine : au cœur du débat...* ■

Les jeunes présentés sont le prototype même du jeune de banlieue comme il nous est présenté par les média, que ce soit dans les reportages ou les émissions à caractère humoristique. Personnellement, je n'ai jamais vu des Noirs, des Juifs et des Arabes traîner ensemble dans quelque banlieue que ce soit. Cette image de jeunes Français d'origines diverses n'est pas représentative de la réalité. Donc, le lien qu'entretient le film avec la réalité est, à mon sens, plus complexe. De plus, nous avons échappé à pire : le deuxième film catalogué «banlieue» **État d'Urgence** se permet de sous-titrer certains propos de ses protagonistes. Ce qui en rajoute sur l'aspect «extraterrestre» des banlieusards et donc ne fait que justifier les propos les plus extrémistes du cyclope breton déclarant que ces jeunes ne sont et ne seront jamais assimilables dans la société française. (...)

Patrick

Merci pour ta lettre en particulier et pour toutes les autres réactions, souvent longues, parfois violentes, toujours très enrichissantes (bien plus en tout cas que ce que j'ai pu lire et entendre ici ou là sur le sujet).
Premièrement, mea culpa : la place m'a manqué dans le dernier numéro pour développer tout ce que j'avais à dire, et le résultat ressemble plus à un pamphlet qu'à une critique. D'autre part, je suis le seul à la rédaction à ne pas aimer ***La Haine****, et il aurait été de bon ton de publier un avis favorable (mais manque de place encore).*
Deuxièmement, je persiste et signe : comme tu l'expliques dans ta lettre, ***La Haine*** *choisit deux points de vue, l'un fictionnel (pour les jeunes), l'autre rationnel et, pour reprendre tes propos «politiquement correct» (pour les policiers). Séparément, ces deux points de vue ne me dérangent pas (même si je me fous a priori d'un traitement «politiquement correct» de la police). Mais juxtaposés, ils me choquent, surtout dans ce contexte où les jeunes sont opposés aux policiers, et donc la fiction confrontée au réel. Ce que j'ai tenté d'expliquer dans mon papier, et désolé si je n'ai pas été clair, c'est que les jeunes et la police ne sont pas traités de la même façon dans le film et qu'apparemment, Kassovitz s'est posé plus de questions sur les flics que sur les jeunes. Ce qu'on voit des jeunes est un parti pris fictionnel de scénariste-réalisateur qui ne se discute pas. On aime ou on n'aime pas, point (et personnellement, j'aime). Ce qu'on voit des flics est un non-parti pris qui tend à chercher un point d'équilibre dans la police. Je trouve que non seulement cette différence de traitement nuit à la force du film, mais qu'en plus elle débouche sur une ambiguïté : pourquoi Kassovitz (je ne remets pas en cause ces intentions) offre-t-il une vision «objective» de la police, alors que celle qu'il donne des jeunes des banlieues ne l'est pas ? De cette ambiguïté peut naître toutes les interprétations, dont la mienne qui, j'en conviens, avait de quoi déplaire.*

V.G.

avant-dégoût !

J'aimerais réagir aux propos de Mister Danny Cannon in *Impact* 56. D'après ce jeune homme, que la machine hollywoodienne n'a pas, non pas du tout, broyé, *«les admirateurs du Judge Dredd doivent apprendre à grandir»*. Donc, en substance, Mister Cannon nous dit «Fermez vos gueules, bande de veaux, vous n'avez rien compris». Comment ça j'abuse ? Et **La Haine Fait du Ski**, ça sort quand ? Il nous assure ensuite qu'il aurait été *«criminel de transformer Stallone en RoboCop»*. Il a raison quoiqu'il nous trompe encore : c'est RoboCop qui se serait transformé en Stallone, comme je le crains pour **Judge Dredd**. Car si, au départ, le choix de Stallone pour ce rôle avait de quoi fasciner et effrayer les addicts de Dredd, c'était oublier que de toute façon, Stallone ne «joue» plus qu'un seul rôle : celui de la star de film d'action «politiquement correct» ; osons dire de film «avionnable». Sans rien de choquant, de décoiffant, de NOUVEAU !!! Les admirateurs de Stallone (la misère est partout, certaines personnes admirent bien le pape et/ou Karen Cherryl) ne doivent pas apprendre à grandir, eux. Sur son orbite, Mister Cannon affirme ensuite que si Dredd, dans le film, ôte son casque, c'est autant pour qu'on puisse se régaler avec la trombine de Stallone que pour cerner au mieux *«la dimension humaine»* du Judge. Mais compter sur Stallone et ses trois grimaces pour nous aider à cerner quoi que ce soit, fût-ce inhumain, autant remplir le casque de Dredd avec des miettes de crabes ou acheter un playmobil.

Le parti pris des auteurs originaux de ne pas montrer le visage de Dredd, même quand il prend sa douche sans casque, outre la fainéantise, le menfoutisme et l'emploi du temps très chargé de l'équipe de «2000 AD», peut s'expliquer par le fait que Dredd incarne LA LOI. «Je suis la Loi» dit-il souvent dans la BD, et la Loi n'a pas de visage. Elle s'applique, c'est tout. Et elle fait autant de sentiments que de cadeaux pour Pâques (par exemple, dans la BD, traverser en dehors des clous peut s'avérer fatal... Car telle est la Loi !). Si un jour l'humanité pointait son nez sous le képi d'un flic, d'abord ça se saurait, et en plus ça n'empêcherait pas le flic de tirer dans le tas «au nom de la Loi». Humaniser le personnage de Dredd est donc d'après moi une erreur, cela oblige à le placer du bon ou du mauvais côté de la barrière qu'il est censé personnifier, comme un simple et vulgaire flic.

Rif Raff

Voilà ce qu'on appelle une bonne critique d'avant-film. Mais, attention, les fans indécrottables de Dredd trouvent que le film est plus pire encore que leurs pires cauchemars. Tu es prévenu !

le choc de l'été

C'est la première fois que je vous écris, et ce n'est pourtant pas les occasions qui m'ont manqué durant toutes ces années que je vous suis. Et si aujourd'hui j'ai su trouver les mots et le courage de le faire, c'est pour vous parler du formidable film, que dis-je du chef-d'œuvre qu'est **L'Âme des Guerriers**. Ce film m'a fait réfléchir longtemps encore après l'avoir vu et m'a rempli d'émotion ; faut dire que depuis que j'avais vu **Bad Boys**, pourtant bien sympathique, mes neurones étaient un peu ramollis. Les acteurs de **L'Âme des Guerriers** sont merveilleux d'authenticité. Qui aurait pu croire que le détestable Jake pourrait nous émouvoir dans la surprenante scène où on le voit essayer en vain d'abattre l'arbre sur lequel sa fille s'est pendue... La réalisation est énergique et la musique envoûtante. Bref, un régal, plein d'amour et de haine. Je vous conseille à tous d'aller voir ce film bien loin des super-productions de l'été que j'apprécie pourtant.

Frédéric Gamba



BON DE COMMANDE à découper ou recopier et à retourner à : **SANS INTERDIT - 55 Rue des Epinettes 75017 PARIS**

☐ Oui je désire recevoir les produits officiels JUDGE DREDD™ ou DIE HARD™suivants:

REF	DESIGNATION	TAILLES	QTÉ	P.U.	TOTAL
JD01	(EXEMPLE)	1M +1 XL	2	X 119 F =	238 F
JD01	T-shirt Sérigraphié coeur			X 119 F =	
JD02	T-shirt Sérigraphié face			X 119 F =	
JD03	T-shirt Sérigraphié face			X 119 F =	
JD10	Coupe-vent Flocké			X 249 F =	
JD20	Casquette J.DREDD			X 79 F =	
DH01	T-shirt Sér. DIE HARD			X 129 F =	
DH10	Casquette DIE HARD			X 79 F =	

Je Joins mon réglement à SANS INTERDIT :
Chéque Bancaire - CCP - Mandat Lettre

frais de port + 20 F

TOTAL A PAYER ☐

NOM..

PRENOM..

ADRESSE...

....

C-POSTAL......................VILLE.........................

TEL...........................NE(E) LE..........................

SIGNATURE

Si vous souhaitez recevoir gratuitement notre catalogue de Vpc CINE-STORE avec plein d'autres films cochez ici ☐

LIVRAISON SOUS 15 JOURS


SPEED
LE 24 AOÛT, PASSEZ À LA VITESSE MAXI !
33 DOWNTOWN
KEANU REEVES
DENNIS HOPPER
SANDRA BULLOCK
SPEED
PASSEZ A LA VITESSE MAXI.
KEANU REEVES
DENNIS HOPPER
SANDRA BULLOCK
SPEED
PASSEZ A LA VITESSE MAXI.
KEANU REEVES
PLUS EXPLOSIF
QUE JAMAIS !
SPEED DISPONIBLE À LA VENTE EN VIDÉOCASSETTE V.F. ET V.O.
ET EN LASERDISC V.F. DÈS LE 24 AOÛT
FOX VIDEO
Arsenic pour PFC Vidéo